Оссолінсъкі колекції.

CD – диск виконано в рамах угоди укладеної з квітня 2004 р. між Львівською науковою бібліотекою НАН України у Львові і Національним Закладом ім. Оссолінських у Вроцлаві.

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy. Oddział Rękopisów.
Zespół (fond) 4.
Zbiór rękopisów Biblioteki Baworowskich

Dział (opys) 1

1473. Miscellanea. Kopje wierszy i artykułów, wyciągi z większych dzieł polskich i obcych (XIX w.).

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

Львівська бібліотека
АН УРСР
ВІДДІЛ РУКОПИСІВ
Бабор. 1473

Hymne de l'Enfant à son Réveil. p. Lamartine

O Père qu'adore mon Père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front à ma Mère!

On dit que ce brillant Soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance
Que sous tes pieds, il balance
Comme une lampe de vermeil

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs
Et qui donne aux petits enfans
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est Toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare
Et que sans toi, toujours avare
Le verger n'aurait pas de fruits.

Aussi dans ta haute mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
à ce festin de la nature

L'Agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes, de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur
Le passereau suit le vanneur,
Et l'Enfant s'attache à sa mère.

K. –

D-Spital. K.K. 387/30
25.5. –

Et ceux

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore
A midi, le soir, à l'aurore
Que faut il? prononcer ton nom!

On dit, qu'il aime, à recevoir
Les vœux présentés, par l'Enfance
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreil montent mieux
Que les Anges peuplent les Cieux
Et que nous ressemblons aux Anges

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse
Je veux lui demander, sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donnes l'onde aux fontaines
Donnes la plume aux passereaux
Et la laine aux petits agneaux
L'ombre et la rosée aux plaines.

Donnes au malade la santé
Au mendiant le pain qu'il pleure
A l'orphelin une demeure
Au prisonier la liberté.

Donnes une famille nombreuse
Au Père qui craint le Seigneur
Donnes à moi = sagesse et bonheur
Pour que ma Mère soit heureuse.

Que je sois bon, quoique petit
Comme cet enfant dans le temple

Que

Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice
Sur mes lèvres la vérité
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse.

Et que ma voix, s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfant comme moi.

Harmonies poétiques et religieuses

Le Tombeau d'une Mère.

Un jour les yeux lassés de veilles et de larmes
Comme un lutteur vaincu, prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore: En vain tu vas briller;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne saurait que pour nous railler.

"

Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et mensonge!
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge
Nos seules réalités, homme, sont nos douleurs
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie
Étincelle dont l'âme est à peine éblouie
Qu'elle va s'allumer ailleurs!

"

Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde;
Dieu n'est qu'un mot rêvé, pour expliquer le monde
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé
Et tout flotte et tout tombe, ainsi que la poussière
Qui fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé.

"

Je disais; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil;
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière
Et ce regard disait: A la broute, à la pierre
Au moins, que ne suis je pareil?

III

Et ce regard, errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup, fixé sur un tombeau!
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma Mère
Grandit sans les pleurs du hameau.

III

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son âme
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure
Je lui creusai moi même une étroite demeure
Une porte à l'autre séjour!

III

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encore mes yeux à l'heure où tout expire
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses
Ces lèvres dont j'ai tout reçu!

III

Là dorment, quarante sept ans d'une seule pensée
D'une vie à bien faire uniquement passée
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu repetées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage de l'immortalité!

III

Tant de nuits sans sommeil pr veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs
Tant de soupirs brûlans vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne, était ailleurs!

"

Et tout cela pourquoi? Pour qu'un cœur de sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable!
Pour que ces vils sillons, en fussent engraissés!
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte
Un peu de cendre était assez;

"

Non, non; pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu, n'aurait pas créé cette immense lumière
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort.
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe
O vertu, ton aspect est plus fort que la tombe
Et plus évident que la mort!

"

Et mon œil convaincu de ce grand témoignage
Se releva de terre et sortit du nuage
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau!
Heureux l'homme à qui Dieu donne, une Sainte Mère
En vain la vie est dure et la mort est amère
Qui peut douter Sur son tombeau?

Harmonies Religieuses de Lamartine

Songe de Marc-Aurèle.

Je voulus méditer sur la douleur; la nuit était déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus voir un songe. Il me semble voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits cependant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique: Mortels, apprenez à souffrir! au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux Dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée; il tenait d'une main un livre; de l'autre il prit une épée dont il regardait la pointe. Plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux: je courus à lui en m'écriant: O Régulus est ce toi? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournais mes regards. Alors j'aperçus Fabricius dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèques et Thraséas les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes, malheureux, je versais des larmes, ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, et me dit; Ne nous plains pas mais imites nous; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur; cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait en main; je voulus l'arrêter, je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage; je résolus d'être homme, de souffrir, et de faire le bien —

Thomas. Eloge de Marc Aurèle.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voutes souterraines,
Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains
Donnèrent leurs rochers, aux palais des Romains
Avec ses monuments, et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abime immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'église encor naissante y cacha ses enfants
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde
Triomphante, elle vint donner des lois au Monde;
Et marqua de sa Croix les drapeaux des Césars.
Jaloux, de tout connaître, un jeune amant des arts
L'amour de ses parens, l'espoir de la peinture,
Brulait de visiter cette demeure obscure
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, dans l'autre un flambeau
Il entre; il se confie à ses voûtes nombreuses
Qui croisent en tout sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux, les ombres éternelles.
Dans un coin écarté, se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit,
Il voit des vases Saints, et des urnes pieuses
Des Vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre: hélas.
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain: il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient et sa crainte redouble

Il

Il prend tous les chemins, que lui montre la peur;
Enfin, de route en route, et d'erreurs en erreurs,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte
Il trouve un vaste espace; effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous: il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle: l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensées viennent glacer son coeur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers entiers, vait à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr les restes.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile,
L'heure approche, et déjà, son coeur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette haute sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit, toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus:
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons, ont éclairé sa tombe.

L'infortuné

L'infortuné déjà voit cent spectres hideux
Le délire brûlant, le désespoir affreux
La Mort!... non cette mort qui plaît à la victoire
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire
Mais lente, mais horrible et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ses pensées, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchans viennent aigrir ses peines.
Ses parens, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire
Qui donnaient le bonheur, et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le sourire
Fut son plus digne éloge, et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image
Versés par le regret, et séchés par la rage
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence
Et le silence encor ajoute à sa terreur.
Alors de son destin, sentant toute l'horreur
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur des vieux ossemens
De la mort qu'il veut fuir, horribles monumens,
Quand tout à coup son pied trouve un long obstacle,
Il y porte la main. O surprise, o miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur il le baise il l'adore.
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;

Il

Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ses lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son coeur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole au lieu où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son coeur croit assister au premier jour du monde.

Delille.

La Vieillesse.

Si l'homme, parvenu à l'âge viril, jouit de tout son être, s'il est alors arrivé au plus haut degré de sa puissance, il va bientôt en déclinant; chaque jour ses facultés s'affaiblissent, les forces de son corps diminuent, il passe à la vieillesse. Que cet état, digne de tous nos hommages, ne soit introduit sur la scène tragique que pour intéresser, que pour y faire verser des larmes. Que l'on conserve à la vieillesse que l'on produira sur la scène, toute la raison et toute la lumière de l'expérience; qu'elle présente même encore quelquefois un corps vigoureux, et que sous ses cheveux blancs elle offre toujours un front auguste; que le vieillard soit représenté comme un chêne antique qui soutient encore avec force ses puissans rameaux; qu'il soit plein de douceurs et d'une tendre compassion; que les maux qu'il a éprouvés, que l'expérience qu'il a de la faiblesse humaine, et des dangers

De

de toute espèce qui entourent ses semblables, remplissent son coeur d'une charité douce; qu'il plaigne et qu'il pardonne; que la nature ne cesse de se faire entendre à son coeur. –

Comme on doit voir avec intérêt cette image de la faiblesse de la tendre enfance réunie avec toute la majesté, toute la vénusté de l'âge viril, et avec un caractère plus touchant, plus attendrissant, plus sacré encore! Comme tout ce que dira le vieillard sera intéressant, lorsque des paroles de douceur ne cesseront de sortir de sa bouche uniquement ouverte par une tendre pitié! C'est un Dieu consolateur laissé au milieu de ses enfans, pour y être une image vivante du Dieu qu'ils adorent, pour leur transmettre ses bénédictions; pour les aider par ses conseils, pour les soutenir par le secours de ses encouragemens et de sa tendresse touchante, lorsqu'il reçoit de leur amour et de leur reconnaissance tous les secours que ses maux peuvent réclamer. Et quel est le coeur qui ne sera pas déchiré, si le vieillard auguste et respectable est obligé de courber sa tête défaillante sous le poids de la misère ou sous celui de l'infortune. –

Lacépède.

La Mélancolie.

— O penchant plus flatteur, plus doux que la folie
Bonheur des malheureux, tendre Mélancolie
Trouverai je pour toi d'assez douces couleurs
Que ton souris me plaît, et que j'aime tes pleurs
Que sous tes traits touchans, ta douleur a de charmes!
Dès que le désespoir peut trouver des larmes,
A la mélancolie il vient les confier,
Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier;
C'est elle qui, bien mieux que la joie importune
Au sortir des tourmens accueille l'infortune;
Qui d'un air triste et doux, vient sourir aux malheurs!

A Jouy ce

Apaise les chagrins, émousse la douleur.
De la peine au bonheur, délicate nuance,
Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance:
La joie est loin encore; le désespoir a fui;
Mais, fille du malheur, elle a des traits de lui.
Quels sont les lieux, les temps, les images chéries
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries!
Ah! le cœur se devine: en son secret réduit
Elle évite la foule, et redoute le bruit:
Sauvage, et se cachant à la foule indiscrète
Le demi jour suffit à sa douce retraite;
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents,
Le murmure des mers, le chute des torrents;
La forêt, le désert, voilà les lieux qu'elle aime.
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui même;
La nature un peu triste, est plus douce à son œil,
Elle semble en secret, compatir à son deuil.
Ainsi l'astre du soir la voit souvent rêveuse
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.
Ce n'est point du printemps la brillante gaité
Ce n'est point la richesse, et l'éclat de l'été,
Qui plaît à ses regards; non, c'est la pâle Automne
D'une main languissante effeuillant sa couronne.
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur;
D'un mot, d'un nom, d'un rêve, elle nourrit son cœur.
Souvent, quand des cités, les bruyantes orgies
Au son des instrumens, aux clartés des bougies,
Étincellent partout de l'or des vêtemens,
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,
Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête
Un tendre souvenir est sa plus douce fête.
Viens, donc, viens, charme heureux, des arts, et des amours
Je t'ai chanté deux fois, inspire-moi toujours

Delille. L'Imagination

L'amitié.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis
Change en bien tous les maux, où le Ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste et passion du sage
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

Voltaire. Mélanges de Poésies

L'Esprit.

Rien de plus ordinaire;
C'est un titre banal, on ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brulés, des têtes à l'évent
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour l'esprit, dans le siècle où nous sommes
N'est, où je me trompe fort
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport
Que l'on nomme autrement, faute de connaissance.
Proverbes, quolibets, fades allusions,
Soudes frivolités, plaisamment habillées
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées } Joignez y le ton suffisant }
Voilà les qualités de l'esprit d'aprésent.
Pour moi mon avis est, dut il paraître étrange
Que ces petits messieurs, qui sont si florissans,
Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit, pour un peu de bon sens. — La Chaux

L'Esprit de Parti.

— Celui qui nous défend de nous servir du notre
Qui dans les factions nous tenant engagés
Infecte la raison, par les sots préjugés
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui même
Qui de sang froid échauffe et rend fou par système
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plait
Soit l'homme d'une secte, et non pas ce qu'il est;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,
Et rend pour ou douleur le vrai qu'il exagère;
Fait sur tout, contre tous, en toute occasion
Appuyer le tranchant de sa décision;
Dont la morgue insultante à quiconque l'écoute,
Interdit la réplique et s'indigne d'un doute;
Condamne sans appel, un avis différent,
Et de la tolérance apôtre intolérant
De la société détruisant l'équilibre,
Prétend tout apercoir en criant: « Tout est libre »
Esprit aigre, chagrin, ennemi du repos,
Qui fait que dans le monde, ainsi qu'en un champ clos
Il faut être sans cesse armé pour se défendre;
Que les plus querelleurs, ont le plus à prétendre,
Que ne devez jamais est la suprême loi,
Qu'on se bat à la mort, et sans savoir pourquoi.
Orages des parties! noir esprit des cabales,
Dont absurde fureur est aux vertus morales
Ce que le fanatisme à la Religion.

Chabanon

La Réligion

Loin des fastes de Rome, et des pompes mondaines
Des temples consacrés aux vanités humaines
Dont l'appareil superbe impose à l'univers
L'humble Réligion se cache en des déserts;
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde
Cependant que son nom, profané dans le monde
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage:
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits
La modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la Fortune

Voltaire Henriade

Existance de Dieu

Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père:
Ce système sublime à l'homme est nécessaire
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les Cieux, dépouillés de leur empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent
Roi, si Vous m'opprimez, si Vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que Vous faites couler
Mon vengeur est au Ciel: apprenez à trembler

Voltaire

La Conscience

— C'est pour moi que j'vis, j'ne dois rien qu'à moi
La vertu n'est qu'un nom; mon plaisir est ma loi:
Ainsi parle l'impie, et lui même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher
Un éternel témoin les lui vient reprocher.
Son juge est dans son cœur, tribunal au remède
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près, et nous sommes vengés:
De ses remords secrets triste et lente victime
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés, ce triste ambitieux,
Vers le Ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux;
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans son sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère,
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang et toujours altéré
Enfin par ses forfaits, au désespoir livré
Lui même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image
Il périt chaque jour consumé de regrets
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles;

Les

Les peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je dois
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi même.
A tout heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend, le vol, la trahison
Cette loi qui précède et Licurgue et Solon.
Je veux perdre un rival: qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Toute austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jalouse de ses appas dont il est le témoin
Le vice son rival la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets
De celui qui te hait ta vue est le supplice:
Parais! que le méchant te regarde, et pâlisse!
La richesse, il est vrai, la fortune, le fuit
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;
Et perdant tout pour toi; l'heureux mortel qui t'aime
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui même

Racine le fils

L'Amitié.

Otez l'Amitié de la vie
— Ce qui reste de biens, est peu digne d'envie;
On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.
L'Amour, ce sentiment aveugle et passager,
Est souvent un tourment et toujours un délire:
Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
L'Amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;
Pour se faire écouter il emprunte son nom.
La perte des amis est la seule réelle;
Leur mémoire est pour nous, une datte éternelle;
Et ne croyons jamais, que pour un nœud si beau,
Il n'est plus de devoirs au delà du tombeau.
Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
Trésor des malheureux, divinité des sages
L'Amitié vient du Ciel habiter ici bas;
Elle embellit la vie, et survit au trepas.

Desmarais

La Providence.

„ Combien l'home est infortuné!
Le sort maîtrise sa faiblesse,
Et, de l'enfance à la vieillesse
D'écueils il marche environné;
Le tems l'entraine avec vitesse;
Il est mécontant du passé;
Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en revant le repos.
Si quelque douceur passagère

Un

Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi les tombeaux.
Toi dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie
Et proscrit l'homme en le créant
Jupiter, rends moi le néant."
Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers
Ainsi parlait Ephimédide.
Absorbé dans ce noir penser
Il contemple l'onde orageuse;
Puis, d'une course impétueuse
Dans l'abime il veut s'élancer:
Tout à coup une voix divine
Lui dit: "Quel transport te domine?
L'homme est le favori des Cieux;
Mais du bonheur la source est pure.
Va par un injuste murmure,
Ingrat, n'offense plus les Dieux."
Surpris, et longtems immobile,
Il baisse un oeil respectueux.
Soumis enfin, et plus tranquille
A pas lents il quitte ces lieux.
Deux mois sont ecoulés à peine
Il retourne sur le rocher.
"Grands Dieux! votre voix souveraine
Au trépas daigna m'arracher
Bientôt votre main sécourable
A mon coeur offrit un ami.

J'abjure

J'abjure un murmure coupable
Sur mon destin j'ai trop gémi:
Vous ouvrez un port dans l'orage;
Souvent votre bras protecteur
S'étend sur l'homme, et le malheur
N'est pas toujours son héritage."
Il se tait. Par les vents appuyé
Un jeune pin frappe sa vue:
Auprès, il place une statue
Et la consacre à l'amitié.
Il revient après une année
Le plaisir brille dans ses yeux
La guirlande de l'hyménée
Couronne son front radieux:
"J'osais dans ma sombre folie
Blamer les décrets éternels
Dit il: mais j'ai vu Glycérie,
J'aime, et du bienfait de la vie
Je rends grâces aux Dieux immortels."
Son âme doucement émue
Soupire, et dès le même jour
Sa main, non loin de la statue
Élève un autel à l'amour.
Deux ans après la fraiche aurore
Sur le rocher le voit encore:
Ses regards sont doux et sereins
Vers le ciel il lève ses mains:
"Je t'adore, ô bonté suprême!
L'amitié, l'amour enchanteur
Avaient commencé mon bonheur,
Mais j'ai trouvé le bonheur même.

Périgueux

Périssent les mots odieux
Que prononça ma bouche impie
Qui l'homme dans sa courte vie
Peut encor égaler les Dieux."
Il dit: sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux;
Il en bannit avec sagesse
L'or et le marbre ambitieux;
Et les arts, enfans de la Grèce;
Le bois, le chaume, et le gazon
Remplacent leur vaine opulence;
Et sur le modeste fronton
Il écrit: à la bienfaisance.

Parny.

La Rébellion et ses Suites. La Soumission aux Rois

Fragment

Des Maîtres que le Ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.
La sureté publique à leur sort unit;
Dieu seul, quand il veut les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié, ni la gloire ne touche
Les Tyrans en un mot apprendront par ma bouche
Qu'ils n'ont après leur mort, ni sujets ni flatteurs.
Que leurs propres enfans leur refusent des pleurs
Que la postérité, que le tems, et l'histoire
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur memoire;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel:
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abime éternel;
Qu'ils y trouvent un Dieu, terrible, inexorable,
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable

Le

Le sang des nations, follement répandu
Pour un droit chimérique, et trop mal défendu
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire
Les imprécations contre un règne arbitraire
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été
Et des méchans entre eux l'affreuse égalité.
Épouvantable fin d'une illustre carrière!
De quoi leur a servi cette majesté fière
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?
Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur Prince a causé des murmures.
Que n'exigeons nous pas, impérieux sujets
Des talens, des vertus, et même des succès!
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine
Parcourez les devoirs de cette vie humaine
Observez bien les Rois, et vous direz. Hélas!
Trop heureux qui sait l'être: heureux qui ne l'est pas!

Le Franc de Pompignan

La Bienfaisance, les Vertus, seuls biens impérissables.

Comme au jour de l'automne, en des sillons fertiles
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond dans la terre humecté
Forme durant l'hiver les trésors de l'été:
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle
Verse sur les malheureux les épanchemens avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux
Dont la moisson s'élève, et mûrit dans les cieux.

Vous voyez ces torrens qui tombent des nuages
Soudains tributs de l'air, né du sein des orages;
Mais tout n'en reçoit pas les humides faveurs.

Là vous n'apercevrez que verdure et que fleurs;
Ici l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés
Dieu qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.
L'abus du bienfaiteur n'en est jamais funeste;
Et si l'emploi se perd, au moins le bienfait reste.
Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez:
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux, ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand des siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le ciel aurait tissu le cours de votre vie;
Quand pour vous chaque jour eut créé des plaisirs,
Et que chaque instant même eut comblé vos désirs,
Ce sont des jours perdus, des instants inutiles
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers moments d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie:
Vous crûtes en jouir, le Tems en fit sa proie;
Il vous en laissa l'ombre elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour:
Sur vos fronts sillonés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse;
Ses primas détruiront vos cheveux blanchissants;
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens;
Les mets n'auront pour vous que des amores vaines;
Vous serez sourds aux chants de vos jeunes Sirènes;

Vos

Nos corps appesantis sans force et sans reparts,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort d'un cri lugubre, annoncera notre heure
L'Eternité pour nous ouvre alors sa demeure:
On verse quelques pleurs, suivis d'un prompt oubli:
Le corps né de la fange, y rentre enseveli;
Et l'esprit, remonté vers sa source divine
Va chercher son arrêt au fut son origine.

Le Franc de Pompignan

Le Cimetière de Campagne.

Où suis je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau, quel trésor!
Là ne se montrent point, l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élève point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques croix modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut! cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Sauront ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids, après eux fatigue encor la terre
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'opulente des villes;
Et quand Mars des combats, fit retentir le cri,

Tu

Su défendis l'État, après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable Pasteur, le tems mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quelles pensées, les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits, à leur aspect s'étonnent.
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siège une urne, et la mort pour témoin.

Legouvé La Mélancolie

La Mort.

Mais c'est la mort surtout dans les touchans tableaux
Placent l'homme au dessus de tous les animaux
Là dans tout l'intérêt de sa dernière scène
Paroit la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourans,
Jettent vers le passé des yeux indifférents;
Savent ils, s'ils ont eu des enfans, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux.
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.

Pour

Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, comence un autre monde;
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité;
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu, retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parens en pleurs il entend les sanglots,
Il voit après sa mort, leur troupe désolée,
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de meaux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprène fil à fil cette trâme si chère
Dont la mort va couper, la chaine passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès;
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins, de la nuit sépulchrale
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale
Laisse encor pour lui quelques gouttes de miel;
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort, il voit pour sa famille,
Sent tomber sur son coeur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie, et joue avec la mort;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le faible à sécourir
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle;
Jouit des pleurs touchans de l'amitié fidèle
Reçoit son dernier vœu, lui fait, son dernier don,
Et dans l'embrassement d'une épouse chérie
Délie, et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

Délille

À un Père, sur la mort de sa fille

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle !
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours.

Le malheur de la fille au tombeau descendue
Par un commun trépas
Est ce quelque dédale où la raison perdue
Ne se retrouve pas.

Je sais de quels appas son enfance était pleine
Et n'ai pas entrepris
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avec son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

Malherbe

Chœur d'Athalie

Le Chœur

Tout l'univers est plein de sa magnificence
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son Empire a des temps précédé la naissance
Chantons, publions ses bienfaits.

Une Voix

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le sert imposerait silence:
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance
Tout l'univers est rempli de sa magnificence
Chantons, publions ses bienfaits

Le Chœur

Tout l'univers etc

Une Voix

Il donne aux fleurs leur aimable parure
Il fait naître et mûrir les fruits
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Une Autre

Il commande au Soleil d'animer la nature;
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'Il ait fait aux humains.

Une Autre

O mont de Sinaï, conserve la mémoire

De

De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire
Dis nous pourquoi ces feux, et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnère.
Venait il renverser l'ordre des élémens!
Sur les antiques fondemens
Venait il ébranler la terre!

Une Autre

Il venait révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'un amour éternelle.

Le Choeur

O divine, ô charmante loi!
O justice! o bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi.

Racine Athalie.

Choeur d'Ester

Élise

Je n'admirais jamais la gloire de l'impie.

Une Autre Israélite

Ou bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

Élise

Élise.

Tous ses jours paraissent charmans;
L'or éclate en ses vêtemens;
Son orgueil est sans bornes, ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.

Une autre Israëlite

Sur comblé de prospérité
Il aïeul revivre en sa postérité,
Et d'Enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Le Chœur.

Heureux dit on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel, a mis sa confiance!

Une Israëlite, seule

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

Une Autre

La gloire des méchans en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'Aurore.

Le Chœur

Le Chœur.

O douce paix.
Heureux qui ne te perd jamais.

Une Autre

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:
Pareil au Cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Racine
Esther

Aveuglement des Hommes.

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille;
Mais sages attentifs; peuples prêtez l'oreille.
Que l'univers se taise et m'écoute parler!
Mes chants vont secouer les ressorts de ma lyre:
L'Esprit Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire,
Les grandes vérités qu'il va révéler.
L'homme en sa propre force a mis sa confiance
Juge de ses grandeurs et de son opulence
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité,
Mais ô moment terrible, ô jour épouvantable
Où la mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité!

Rue

Que deviendront alors, repondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étaler l'orgueilleuse moisson
Sujets, Amis, parens, tout deviendra stérile;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pouviez encor, insensés que vous êtes
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non: tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes
Un sépulchre funèbre, où vos noms, où vous mêmes,
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles
Et de leurs vains flatteurs écoutent les paroles;
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noires Abîmes,

— Où la cruelle mort, les prenant pour victime,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques
Le pouvoir usurpé ces reports politiques
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soyent, ils sont ce que nous sommes;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J. B. Rousseau

Lusignan à sa fille, pour la ramener à la Religion de ses Pères.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans.
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux! C'est ton père! c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravie ta foi.

Ma

— Ma fille tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt Rois, tous Ancêtres comme moi;
C'est le sang des Héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais tu ton destin? Sais tu quelle est ta mère?
Sais tu bien qu'à l'instant où elle mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour
Je la vis m'arracher par la main forcenée
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des Cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, mais ce temple, envahis par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici le montagne où, bravant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est ici que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans revoir ton Père,
Ton Remords qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois le vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En lavant mon sang à l'infidélité.

Voltaire fecit

La lumière que l'art de l'imprimerie a jetté sur le genre humain a éminement changé l'état du monde, cependant cette lumière ne luit encor que sur la moyenne classe en Europe. Les Rois et le bas peuple, également ignorans, n'en n'ont pas encor aperçu les premiers rayons: mais elle continue à se répandre: et tant que l'imprimerie sera conservée, elle ne pourra pas plus s'éteindre que le soleil ne peut retrograder dans son cours. Un premier effort pour recouvrer le droit de se gouverner soi même manquera: un second, un troisième, pourront manquer encor: mais come une génération plus instruite arrive, le sentiment devient de plus en plus instinctif, et un quatrième, un cinquième, un l'un des efforts toujours renouvelés devra enfin réussir. En France, le premier de ces efforts a été comprimé par Robespierre, le second par Bonaparte, le troisième par Louis XVIII et ses saints alliés. Un autre surviendra encor sans doute; car l'Europe entière [à l'exception de la Russie] est imbue de l'esprit de liberté civile, et l'on arrivera partout à un gouvernement représentatif, plus ou moins parfait. —

Thomas Morus Lord Chancelier du Royaume d'Angleterre au XVI^e^ siècle par Mad. la Princesse de Craon.

Quel cas peut on faire, disent ils, d'un être sans principes et sans foi, que la crainte seule du châtiment retient dans le devoir, et qui, sans cette appréhension violerait toutes les lois, fouleraît à ses pieds ces réglemens si sages qui consolident le bonheur des sociétés? — quelle confiance avoir dans un individu purement charnel, qui vivant sans mœurs ainsi que sans espoir, ne voit que lui dans l'univers, borne sa félicité au moment présent, fait son dieu de son corps, sa règle de ses plaisirs, et qui pour

les

les satisfaire, est toujours prêt à tout entreprendre, à se porter même aux dernières extrémités du crime, pourvu qu'il trouve les moyens d'échapper à l'œil vigilant de la justice, et d'être scélérat avec impunité? Les gens, regardés comme infâmes, sont exclus de toutes les charges municipales, de la magistrature et des emplois publics; ce sont de purs automates qu'on laisse errer au hasard et végéter sur la terre qu'ils habitent. ——

« Vous demander ce que c'est qu'un ami, et moi je vous répondrai que je trouve que ce nom devient si vague et si obscur, qu'on le fait prêter à tant de choses, qu'on l'étend à tant de personnes, que je me vois obligé de vous tracer d'abord le portrait de ce que j'appelle un ami du monde titre qui équivaut, dans ma pensée, à l'indifférence la plus complète, si même encore elle n'est mélangée d'une légère teinte d'envie jalouse. Ainsi j'entends M. de Vénes qui parle de M. de Joyeuse, et il vous dit tout simplement: Je sais ce qui le regarde mieux que tout autre, car je suis son ami intime depuis un grand nombre d'années; il est d'une avarice sordide, et je la lui ai reprochée cent fois. Un peu plus loin j'entends M. le grand maître de Chaumont s'écrier: Valentine d'Alsinois est une femme charmante, elle a des yeux superbes: je l'aime à la folie: elle est pleine de vanité, ce qui m'amuse extrêmement. J'avance encore, on me serre les mains. Hier, me dit-on j'ai manqué votre visite, j'en suis désespéré, car vous savez combien j'attache de prix au bonheur de vous voir. Il se trouve que j'ai l'œil perçant l'ouïe d'une délicatesse extrême, et que déjà je lui ai entendu dire en se penchant mystérieusement vers l'oreille de son voi-

sin

sion: J'ai été assez heureux pour éviter sa visite. Comme il est changé! je ne crois pas qu'il puisse vivre longtems. —

" Le genre d'amis se trouve en foule sur notre chemin; ils obstruent pour ainsi dire chaque heure de notre vie; mais qu'il est rare d'y rencontrer l'ami loyal, l'ami du coeur! Un homme profondément vertueux, sincèrement religieux, est seul capable de comprendre et d'aimer de cette excellente et parfaite amitié; tandis qu'au contraire l'homme vicieux accoutumé à rapporter et à céder tout à ses mauvais penchans, est devenu sa propre idole; son coeur, par cela même est incapable d'une vive et inaltérable amitié, et vous le verrez toujours finir par sacrifier aux intérêts de sa passion l'être qu'il croyait aimer. —

" Il n'en est point ainsi, du véritable ami, car il a besoin d'être dévoué, d'être reconnaissant; c'est le lien réciproque sur lequel est fondée l'amitié pure et raisonnable: il a aussi besoin d'être utile, car il a pris la responsabilité de son ami; il ne le flattera jamais, il sera sévère dans ses conseils, car il sait qu'il ne peut être heureux sans être vertueux, et son bonheur lui est plus cher que le sien. Il désire lui sacrifier ses propres intérêts, et nul n'osera attaquer sa réputation devant lui, car on sait qu'il partage tous ses sentimens: son coeur souffre sa peine, ses yeux pleurent ses larmes; en un mot, c'est un autre lui même qui ne saurait lui manquer. La mort ne peut rompre son affection, et son ame plus près de Dieu demandera sans cesse pour lui sa divine bénédiction. Oh qu'elle doit être douce, qu'elle doit être heureuse cette amitié si vive et si pure! Celui qui est aimé d'un tel ami qui possède une source inépuisable de bonheur et de joie, dont l'adversité la plus cruelle ne saurait le priver. Que

la

la douleur le perce d'un trait aigu ; que la mélancolie anéantisse presque la vie de son ame, que la prospérité l'éblouisse de son dangereux éclat, il le trouvera toujours près de lui comme un don précieux que Dieu seul pouvait lui faire !„

Rien de ce qui est connu à un homme n'est inconnu à un autre, reprit Moras ; l'amour en lui même est un sentiment sublime et qui vient de Dieu ; mais hélas ! les hommes l'avilissent comme tout ce qu'ils touchent, et ils en prennent trop souvent les apparences pour de la réalité. Aimer quelqu'un ô mon roi, continua Moras, n'est ce pas le préférer en tout à soi même, ne se plus compter pour rien, et lui sacrifier sans regret tout ce que l'on pourrait posséder. —
Non, non Sire ! s'écria Moras, ne dites pas que vous l'aimez, dites plutôt que vous aimez le plaisir qu'elle vous cause, les agrémens qu'elle possède ; en un mot, avouez que c'est vous que vous aimez en elle, et reconnaissez que le jour où la nature la priverait de ses graces et de ses dons, votre mémoire ne vous la représenterait plus, que comme une image insipide, ou digne d'un méprisant oubli.... Ah ! que si vous l'aimiez véritablement vous agiriez d'une manière différente ! jamais vous n'auriez calculé que son bonheur, ou son propre intérêt ; vous rougiriez pour elle avant elle, et vous ne pourriez même supporter la pensée de la honte dont vous ne craignez pas de la couvrir vous même aux yeux de toute votre cour !!! —

Quel plume sait décrire, quel pinceau peut rendre cet instant terrible et solennel où un homme vient de quitter pour toujours la terre qui le vit naître? cet instant où ceux qui l'entouraient tout à l'heure encor de paroles, de soins, d'affections, tombent prosternés autour de ce lit, qui ne renferme plus maintenant, qu'une dépouille inanimée. — — — — —

Il est facile, dans l'ivresse de la joie, dans les fumées du festin, de mettre sa foi dans le mensonge, et de s'élever contre la vérité; mais il est des jours, il est des heures, où, elle apparaît brillante de lumière, et où la clarté de son visage irrité frappe et anéantit jusqu'au dernier de ces obscurs et malheureux ennemis. —

Alors, ma chère fille dit Moras, que penses tu donc de l'athée?

— Ce que j'en pense, dit Marguerite en regardant son Père fixement je vais le dire: c'est qu'il n'en existe pas. il n'existe pas, parce qu'il ne peut exister. Dieu nous a créés libres, mais cette liberté a des bornes; nous ne pouvons pas faire que nous ne soyons pas: et de même, nous ne pouvons déraisonner jusqu'à un certain point; notre bouche peut nier la vérité; mais nous ne pouvons empêcher notre cœur d'y croire; nous pouvons arranger, établir, raconter, un fait mensonger, mais nous ne pouvons faire que nous soyons convaincus qu'il est véridique. La triste science de l'athée se réduit donc à éloigner Dieu, autant que possible, de lui; à le nommer d'un nom formé de plusieurs syllabes étranges qui ne le représentent sous aucune figure à son esprit: puis, lorsqu'il est parvenu à le reculer ainsi au delà des bornes de son étroite intelligence, il vient nier son Créateur, avec cette langue, avec cette vie, et au nom

de

de cette raison qu'il a reçues de lui: tel serait un menteur qui ne laisserait pas de se promener orgueilleusement sur la place publique avec son écriteau de menteur attaché sur le dos. —
Tu crois donc qu'il n'y a pas d'athée?
— Non reprit Marguerite: il n'y en a pas un seul de bonne foi parce que la raison la plus commune suffit pour ne pouvoir douter que l'admirable chaîne de tous les êtres dont l'homme est établi le maître et le roi, ne s'est point créé par elle même et qu'elle est l'ouvrage d'une intelligence souveraine qui a tout prévu et tout coordonné par une science de prévision et de puissance au de là de tout ce que nous voyons, de tout ce que nous sentons et de tout ce que nous possédons. —
— Eh bien Marguerite, ils te diront pourtant que c'est une force une puissance aveugle qui a créé tout cela!
— Eh bien, reprit Marguerite avec ironie, je leur demanderai ce que c'est qu'ils entendent par une puissance aveugle; car puissance veut dire, à me semble, ce qui peut; or, ce qui est aveugle ne peut, ne sait, ni ne veut rien. Eux donc, qui par un heureux hasard voient, veulent, et savent quelque chose, je les prierai d'ajouter à la taille d'un homme la hauteur d'une coudée, d'organiser une tête qui sache faire des ma=thématiques, composer de la musique, des vers, apprendre, re=tenir et parler... Qu'en penses tu mon Père? cela ne serait il pas ennuyeux, d'avoir dans son cabinet des têtes pensantes, rangées, sur des planches, comme on a des cruches, et des pots de terre! Les misérables, continua t'elle avec indignation comme ils avilissent et rabaissent l'homme! Et que font ils donc de leur conscience? Pourquoi ont ils une conscience qui leur ordonne de faire bien, et leur reproche de faire mal;

sinon

sinon, parce que l'homme né immortel, doit un jour rendre compte de toutes ses actions et en recevoir de Dieu la récompense ou la punition. Non, ce n'est pas dans la faiblesse de l'esprit qu'il faut chercher la raison de l'athéisme, mais bien dans la corruption du cœur. Si donc l'athée nie Dieu, il témoigne par là de sa justice et de sa puissance; tout comme le fidèle témoigne de sa miséricorde en le reconnaissant et en l'honorant. L'un le craint à cause des crimes qu'il a commis; l'autre espère en lui à cause des vertus qu'il a pratiquées: voilà entre ces deux homme la seule et unique différence.

Silvio Pellico: Des Devoirs des Hommes. 1836

Créé à l'image de Dieu et déchu par la désobéissance d'Adam de sa noble ressemblance avec son Auteur, l'homme a pour devoir en ce monde de travailler à la reconquérir. Tel est son devoir, avons nous dit: tel est aussi son bonheur.

La vie a mille faces, le devoir autant d'applications diverses: Le premier de tous est l'amour de la vérité, car la vérité est Dieu. De là découlent plusieurs conséquences pratiques: repousser toute doctrine de doute, faire en soi la guerre au mensonge, et croire à la vérité dans les autres. Mais la vérité n'est pas une idée purement abstraite, et majestueusement reléguée dans la sphère divine des théories; elle se manifeste ici bas dans le Christianisme. —

Croire à la vérité, c'est croire au Christianisme; aimer la vérité c'est pratiquer le Christianisme. —

Cette foi dans le Christianisme ne coute rien à la dignité

de

de l'homme; le Christianisme a été depuis dix-huit siècles la religion des plus fermes intelligences.

Il n'a qu'un précepte, la Charité: mot sublime qui résume toute la doctrine de l'Evangile: le modèle a vécu, c'est le Christ. — Mais de pareils modèles épouvantent la faiblesse humaine; eh bien! d'autres ont eu le courage de marcher dans la voie du Christ. Imitons ceux là et faisons nous de leurs traits épars un type idéal où notre âme se repose un moment, pour s'élever ensuite jusqu'à l'imitation du modèle véritable.

Une fois placé sous l'invocation de ce puissant idéal, l'homme abordera hardiment la vie et les devoirs qu'elle impose.

Un premier devoir l'unit à tous ses semblables, l'amour de l'humanité, expression sociale de la charité évangélique. —

Un devoir plus étroit ~~[illegible]~~ le rapproche de ceux de ses semblables qui vivent au bord du même fleuve au pied de la même colline, l'amour de la patrie, expression nationale de la Charité évangélique.

Un devoir plus étroit encore confond sa vie dans la vie de ceux qui naquirent sous le même toit et du même sang, l'amour de la famille

L'amour de la famille se décompose premièrement en deux autres sentimens: l'amour filial qui se réfléchit dans le respect que nous devons à la vieillesse et à ceux qui nous ont précédés, l'amour fraternel qui à son tour se réfléchit dans l'amitié. —

Voilà l'homme entré dans la société: une grave question se présente, le choix d'un état; toutes les professions sont

nobles

nobles par les qualités qu'elles exigent; tout homme est honoré par sa profession, s'il l'honore lui même par la vertu. Entrez hardiment et sans regret dans la carrière que l'on a choisie, sans regarder derrière soi ou à coté de soi, si d'autres n'ont pas mieux choisi, ceci est encore un devoir. — Mais là ne s'arrête pas seulement le développement morale: elle sera complète, à la condition qu'on saura revenir sur ses principes pour les affermir, sur ses défauts pour les combattre, sur ses fautes pour les réparer. —

Maintenant, si vous vous souvenez de cette parole divine, il n'est pas bon que l'homme soit seul, vous chercherez avec amour la femme qui doit remplir cette solitude de Votre âme: Voyez d'abord cependant si le célibat ne serait pas préférable. Le mariage est chose sainte, mais le célibat est saint aussi et pour tous ceux qui croient ne pouvoir faire le bonheur d'une compagne, garder le célibat est un devoir.

Néanmoins la plupart des hommes sont appelés au mariage; qu'ils sachent du moins en étudier les devoirs. Tous ont pour base le respect et l'amour que nous devons à la femme. Le paganisme l'avait abaissée au rang de l'esclave, le Christianisme l'a rélevée de son humble condition, et a fait de sa faiblesse quelque chose d'aussi puissant et d'aussi noble que la force. Volontairement courbée devant la force qui protège, elle ennoblit par l'amour et son obéissance à l'homme, l'empire que l'homme a sur elle. —

La dignité morale de l'amour est dans la perfection de l'Être aimé. Aimez une femme digne de Vous, et Votre Amour en restant une passion deviendra néanmoins une vertu.

Honorez

Honorer la femme est devoir ; mais où il faut l'honorer surtout, c'est dans l'innocence des Vierges, et la vertus des Epouses. on ne mérite qu'à ce prix et l'amour d'une Epouse, et la vénération d'une fille. –

Du Mariage naissent deux Devoirs sublimes: L'amour conjugal. Voici une maxime féconde: Aucune femme qui fut bonne au jour de son mariage ne perd sa bonté dans la compagnie d'un époux qui continua à mériter son amour. L'Amour paternel: les bons fils et les bons époux ne furent jamais de mauvais pères –

Nous avons vu naître de la piété filiale le respect pour la vieillesse; du devoir d'aimer ses enfant découle également l'obligation d'aimer l'enfance et la jeunesse. –

Du sacrifice de la famille naît ordinairement le goût des richesses. L'Evangile adopte les pauvres, mais il ne proscrit pas les riches. – (Les riches s'égalent aux pauvres par le désintéressement et la bienfaisance. La bienfaisance est la vertu des riches, la résignation la vertu des pauvres.) –

Heureux respecter le malheur dans les autres, et efforcez de les secourir; malheureux Vous mêmes souffrez Vous défendre de l'envie. Savant, faites de Vos lumières le patrimoine de l'ignorant; ignorant, respecter dans ceux qui savent les bienfaiteurs de l'humanité. – Doux et affable envers tous, oublier les injures mais souvenez Vous des bienfaits. La reconnaissance a ses hypocrites comme toutes les vertus. –

Tels sont; en peu de mots les devoirs de l'homme; il suffit d'en lire l'énumération pour avoir de cette vie une idée haute et sainte. (On n'est ferme devant la mort qu'à la condition d'avoir accomplie tous ces devoirs.) Cette vie si noble, la mort la résume; cet homme si grand la mort le juge. Celui là meurt dignement qui dignement a vécu. –

L'homme ne peut échapper à l'idée du devoir; il ne peut méconnaître l'importance de cette idée. Le devoir est invinciblement attaché à notre être; à peine commençons nous à faire usage de la raison, que déjà la conscience nous avertit du devoir; elle nous en avertit plus vivement encor, à mesure que cette raison croit en nous, et toujours plus fortement selon qu'elle se développe davantage. Tout ce qui est hors de nous nous en avertit également parce que tout est régi par une loi harmonique et éternelle. Tout ici bas a sa destination chargée de manifester la sagesse et d'accomplir la volonté de l'Être qui est le principe et la fin de toute chose. — L'homme a aussi sa destination sa nature. Il faut qu'il soit ce qu'il doit être, ou force lui est de renoncer à l'estime des autres à sa propre estime, à son bonheur. Sa nature est d'aspirer à la félicité, de comprendre et de prouver qu'il ne peut y atteindre que par la vertu, c'est à dire en faisant ce que son bonheur lui commande d'accord avec le système de l'univers, avec les vues de la Providence. — Si quand la passion nous maîtrise, nous sommes tentés de voir notre bien dans ce qui est contraire au bien des autres et à l'ordre général, toujours est il que nous ne pouvons nous en convaincre nous mêmes; la conscience nous crie: non. Et une fois la passion éteinte tout ce qui est contraire au bien des autres et à l'ordre général ne manque pas de nous faire horreur. —

L'amour de la Vérité. Chap. 2.

Le premier de nos devoirs est sans contredit, l'amour de la vérité, et la foi dans la vérité. —

La vérité

La vérité c'est Dieu. Aimer Dieu, aimer la vérité, c'est une seule et même chose.

Donner à votre âme, ô mon Ami, la force de vouloir la vérité et de ne pas se laisser éblouir par la fausse éloquence de ces Sophistes violens et mélancoliques qui travaillent à jeter sur toute chose des doutes qui ôtent le courrage.

La conscience de l'homme n'a de repos que dans la vérité: celui qui ment, son mensonge demeurât il ignoré, porte son châtiment en lui même: il sent qu'il trahit un devoir et qu'il se dégrade.

Ceux qui n'ont pas la simplicité du coeur ne voient que duplicité dans le coeur des autres. Une personne qui leur déplait a t elle prit la parole, elle ne dira rien qu'à mauvaise intention. Cette personne prie t elle, fait elle l'aumône, vite ils remercient Dieu de ne les avoir pas faits hypocrites comme elle.

Quoique né dans un siècle où le mensonge et l'athéisme défiance sont choses si communes, démeurer également par de ces deux vices: avoir une généreuse confiance en la véracité d'autrui, et si on refuse de croire à la Votre, ne Vous en irriter pas: il doit Vous suffire qu'elle brille aux yeux de celui qui voit toute chose.

La Religion. Chap: 3.

Dès qu'il est fortement établi que l'homme est supérieur à la brute, et qu'il porte en lui quelque chose de Divin, nous devons une haute estime à tous les sentimens qui contribuent à l'ennoblir; et comme évidemment ce qui l'ennoblit le plus c'est d'aspirer, malgré toutes ses misères, à la perfection, à la félicité, à Dieu enfin, force et bien de reconnaître l'excellence de la Religion, et de la pratiquer.

Chap: 6.

Formons nous dans l'esprit un type Idéal de l'homme et efforçons nous ensuite de lui ressembler. Mais que dis je? ce type, notre Religion nous le donne et quel modèle admirable! celui qu'elle offre à notre imitation, c'est l'homme fort et patient au plus haut degré, l'irréconciliable ennemi de l'oppression et de l'hypocrisie; le philantrope prêt à tout pardonner, excepté la perversité qui se refuse au repentir. Celui qui peut se venger et qui ne le veut pas; celui qui fraternise avec les pauvres et qui n'a pas d'anathèmes pour les riches de ce monde pour peu qu'ils se souviennent que les pauvres aussi sont leurs frères; celui qui n'apprécie pas les hommes selon leur science et leur prospérité, mais d'après les sentimens de leur coeur et les actions de leur vie; c'est l'unique philosophe où ne se rencontre pas la plus petite tache; c'est la complète manifestation de Dieu en un être de notre espèce; c'est l'Homme Dieu.

Pour aimer l'humanité il faut savoir regarder sans scandale ses faiblesses et ses vices. Partout où nous la voyons ignorante rendons hommage à cette puissante faculté de l'homme qui lui permet d'échapper à tout d'ignorance par le secours de l'intelligence. Souvenons nous de cette puissante faculté de l'homme à l'aide de laquelle il peut, au sein d'une si profonde ignorance, pratiquer de sublimes vertus sociales, le courage, la compassion, la reconnaissance, la justice. Ceux qui jamais ne songent à s'éclairer, qui jamais ne se vouent à la pratique de la vertu sont après tout des individus: ce n'est pas là l'humanité. S'ils sont dignes d'excuses, et jusqu'à quel point, Dieu le sait, qu'il nous suffise à nous, de savoir qu'il ne sera demandé compte à chacun que de la somme qu'il aura reçue. —

56. Les grands hommes, morts ou vivans, donnent un éclatant démenti à quiconque se fait une idée basse de la nature humaine. Combien en a-t'on vu dans l'antiquité la plus reculée! Combien dans l'antiquité Romaine! Combien dans la barbarie du moyen âge et dans les siècles plus éclairés de la civilisation moderne. Là les martyrs de la vérité, ici les consolateurs des affligés, ailleurs les Pères de l'Eglise admirables pour la hauteur de leur philosophie et la ferveur de leur Charité; partout enfin de vaillans guerriers, des champions de la justice, des restaurateurs des lumières, de sages poëtes, de sages savans, de sages artistes! N'allez pas croire, à cause de l'éloignement des âges et des magnifiques destinées de ces personnages qu'ils appartiennent à une autre espèce que la nôtre. Non: à l'origine, ils n'étaient pas plus des Démi Dieux que nous. C'étaient des fils de la femme; ils ont souffert, ils ont pleuré comme nous, ils eurent comme nous de mauvais penchans à combattre; comme nous ils durent par fois rougir d'eux mêmes, enfin lutter pour vaincre.x

Les annales des nations et les autres monumens qui nous sont restés, n'ont gardé mémoire que d'une faible partie des grandes âmes qui vécurent sur la terre. On compterait chaque jour par milliers ceux qui sans jamais atteindre à la renommée, par les fruits de leur âme et par leurs bonnes actions, honorent le nom d'homme et leur fraternité avec tous les nobles coeurs, disons le encore une fois, leur fraternité avec Dieu!

La carrière de Vos actions commence dans Votre Famille; Votre premier gymnase de Vertu c'est le foyer paternel. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, qui font étalage de leur héroïsme, et qui manquent à ce haut devoir de la piété filiale."

Il n'y a pas Amour de la patrie, il n'y a pas le moindre germe d'héroïsme, là où règne la noire ingratitude. L'intelligence de l'enfant s'ouvre à peine à l'idée du devoir que déjà la Nature lui crie: Aime tes Parens.

L'instinct de l'amour filial est si puissant, qu'il n'est besoin, à ce qu'il semble, d'aucun effort pour l'entretenir toute la vie. Néanmoins, comme déjà nous l'avons dit, il n'est pas d'instincts honnêtes qui n'ait besoin de la sanction de notre volonté, et qui, sans elle ne s'éteigne. La piété envers nos parens veut être cultivée avec une ferme résolution.

Notre Père et notre Mère sont naturellement nos premiers amis: ce sont de tous les hommes ceux à qui nous devons le plus. — Un saint devoir nous oblige envers eux à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, à la noble manifestation de ces divers sentiments. — La grande intimité dans laquelle nous vivons avec les personnes qui nous appartiennent de plus près ne nous accoutume que trop vite à les traiter avec une excessive insouciance, et à nous croire dispensés du soin d'être aimables et d'embellir leur existence. — Gardons nous d'un tort semblable; quiconque ne veut pas être bon à demi doit porter dans toutes ses affections un certain désir d'exactitude et de bonne grâce qui leur donne la perfection dont elles sont susceptibles. — Attentive pour se montrer observateur délicat

délicat des égards sauvages, que l'on ait quitté sa maison et manquer en attendant à la déférence et aux complaisantes attentions que l'on doit à ses parens, c'est un mauvais calcul. Les belles manières ne s'apprennent que par une étude assidue qui doit commencer au sein même de la famille. „Quel mal y a-t-il disent quelques uns, à vivre en toute liberté „avec ses parens? ils savent bien que leurs enfans les aiment, „sans qu'il faille pour cela imposer ~~pour cela~~ à ceux-ci l'assujettissement des „graces extérieures, et les oblige à dissimuler leurs ennuis et „leurs petites colères?„ Vous ne voulez pas être vulgaire, garder vous de raisonner. Si vivre en toute liberté, cela veut dire être grossier, il n'est pas de parenté assez intime pour justifier une telle façon d'être. — Une âme qui ne se sent pas le courage de faire sous le toit paternel ce qu'elle fait au dehors pour se rendre agréable aux autres, pour acquérir des vertus nouvelles pour honorer l'homme en elle même et Dieu dans l'homme est une âme pusillanime. Pour se reposer de la noble fatigue d'être bon, affable, et délicat, l'homme n'a que l'heure du sommeil. —

L'amour filial n'est pas seulement un devoir de reconnaissance, mais un devoir d'impérieuse convenance. Dans le cas, rare d'ailleurs, où nous aurions des parens peu aimables, peu en droit de prétendre à l'estime, par cela seul que nous leur devons la vie, ils revêtent à nos yeux un caractère si auguste, que nous ne pourrons sans infamie, je ne dirai pas les flétrir, mais seulement paraître les traiter avec tant soit peu d'insouciance. Dans ce cas, les égards que nous leur témoignerons auront plus de mérite, mais n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de nos

semblables

semblables, à notre propre dignité. —
Honte à qui se fait le censeur rigide de quelque défaut de ses parents! Et qui par qui commencerons nous à pratiquer la Charité si nous n'en avons pas pour un père, pour une Mère? —
Exiger pour les respecter qu'ils n'aient aucun défaut, qu'ils soient des modèles accomplis de l'espèce humaine, c'est à la fois de l'orgueil et de l'injustice; nous qui désirons tous qu'on nous respecte et qu'on nous aime sommes nous toujours irréprochables? Alors même qu'une Mère ou qu'un père serait loin de cet idéal que nous nous sommes fait, devenons ingénieux à les excuser, à cacher leurs fautes aux yeux d'autrui, à apprécier leurs bonnes qualitées. C'est en agissant ainsi que nous deviendrons meilleurs nous mêmes, en nous formant un caractère pieux, généreux, et habile à reconnaître le mérite des autres. —
Mon Ami, ouvrez souvent Votre Ame à cette pensée triste, mais féconde en enseignement de patience et de compassion: — Ces têtes blanches qui sont là devant moi qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe? Ah! tandis que Vous avez le bonheur de les voir honorer les, et chercher leur des consolations à ces maux de la vieillesse dont le nombre est si grand!
Leur grand âge ne les porte que trop déjà à la tristesse, ne contribuez jamais à les attrister. Que Vos manières avec eux que toute Votre conduite à leur égard soient toujours si aimables qu'il suffise de Votre vue pour les ranimer et les réjouir. Chaque Sourire que Vous rappellerez sur Leurs lèvres antiques, chaque contentement que Vous éxciterez en leur cœur sera pour eux le plus salutaire des plaisirs, et tournera à Votre avantage. Les Bénédictions qu'un père ou une Mère appellent sur la tête d'un enfant reconnaissant sont toujours sanctionnées par Dieu. —

Respect dû aux Vieillards et aux Ancêtres

Chap: II.

Honorez dans toutes les personnes agées l'image de Vos Parens et de Vos Aïeux. La Vieillesse a droit à la Vénération de tous les coeurs bien nés –

L'antique Sparte avait une loi qui ordonnait aux jeunes gens de se lever à l'approche d'un vieillard; de se taire dès qu'il parlait; de lui céder le pas partout où ils le rencontraient. Ce que chez nous, la loi n'ordonne pas, faisons le, ce sera mieux au nom de la décence.

Il y a dans ce respect un tel charme de beauté morale, que ceux là mêmes qui oublient de le mettre en pratique sont forcés de l'admirer dans les autres. –

„Il n'y a de méchant que l'homme sans égard pour la vieillesse, pour les femmes et pour le malheur„ disait Parini; et Parini employait tout l'ascendant qu'il avait sur ses élèves pour les rendre respectueux envers les vieillards –

Amour Fraternel. Chap 12.

Vous avez des frères et des Sœurs. Faites tous Vos efforts pour que l'amour que Vous devez à Vos semblables, commence en Vous à se manifester dans toutes sa perfection, premièrement à l'égard de Vos parens, et ensuite à l'égard de ceux qui Vous sont unis par le plus étroit de tous les liens de la fraternité, celui qui Vous attache à un père commun. Pour bien pratiquer envers tous les hommes cette vertu divine de la charité, il faut en faire l'apprentissage en famille. Quelle douceur ineffable n'y a t'il pas dans cette pensée: „Nous sommes les enfans d'une même Mère! Avoir trouvé, à peine venus en ce monde, les mêmes objets à vénérer et à chérir entre tous quelle douceur encor! Cette communauté de sang et la conformité d'un grand

nombre

nombre d'habitudes entre frères et sœurs, produisent naturellement une puissante sympathie qui ne saurait être anéantie que par un épouvantable égoïsme.

Si Vous voulez être bon frère, défendez Vous de l'égoïsme; proposez Vous chaque jour d'être généreux dans les rélations fraternelles. - Que chacun de Vos frères, que chacune de Vos sœurs voie que ses intérêts Vous sont chers autant que les Votres. Si l'un d'eux commet une faute, soyez indulgent pour le coupable, non pas seulement comme Vous le feriez avec un autre, mais plus encor. Réjouissez Vous de leurs Vertus imitez les, et à Votre tour, éxitez les par Votre exemple; faites qu'ils ayent à bénir la Providence de Vous avoir pr frère. L'intimité du foyer ne doit jamais Vous faire oublier d'être poli avec Vos frères. -

Soyez encore plus délicat de manières avec Vos Sœurs. -

Honorez dans Vos Sœurs le charme des vertus de la femme; réjouissez Vous de l'influence qu'elles éxercent sur Votre âme pour l'adoucir; et puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que Vous, soyez d'autant plus attentif à les consoller dans leurs afflictions, à ne pas les affliger Vous même, à leur témoigner constamment du respect et de l'attachement. Ceux qui contractent à l'égard de leurs frères et sœurs, des habitudes de malveillance et de vulgarité, restent malveillans et vulgaire avec tout le monde. Que ce commerce de la famille soit uniquement beau, uniquement tendre, uniquement saint, et alors quand l'homme passera le seuil de sa maison, il portera dans ses rélations avec le reste de la société ce besoin d'estime, et d'affections nobles, et cette foi dans la vertu que produit toujours l'éxercice journalier des sentimens élevés.

Amitié Chap 13.

Indépendamment de Votre père de Votre Mère et autres parens, qui sont les Amis que la nature a placés le plus près de Vous, indépendamment de Vos maîtres qui ont si bien mérités Votre éstime, que volontiers aussi Vous les appeler Vos amis. il Vous arrivera d'éprouver une sympathie particulière pour d'autres dont les qualités Vous seront moins connues, surtout pour des jeunes gens de Votre âge ou dont l'âge s'éloignera peu de Votre. — Dans quel cas devez Vous céder à cette sympathie dans quelle occasion la combattre? La réponse n'est pas douteuse:

Nous devons de la bienveillance à tous les hommes, mais cette bienveillance ne doit aller jusqu'à l'amitié que pour ceux qui ont des droits à notre éstime. L'amitié est un lien fraternel, et dans son sens le plus élevé elle est le plus bel idéal de la fraternité. C'est un accord suprême de deux ou trois Ames jamais d'un bien grand nombre, qui se sont devenues nécessaire l'une à l'autre; qui ont trouvé l'une dans l'autre une parfaite disposition à s'entendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'encourrager au bien. —

Ne déshonorez pas le sacré nom d'ami, en le donnant à celui qui n'a que peu ou point de vertu. —

Celui qui hait la Religion, celui qui n'a pas grandement soin de sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'il doit honorer sa patrie par son intelligence, et sa moralité, celui qui se montre fils peu respectueux et frère malveillant, fut il le plus séduisant des hommes par le charme de son extérieur, et de ses manières, par l'élaquence de sa parole, par l'étendue de ses connaissances et même par une sorte de généreux élan vers les actions généreuses, ce-

: lui

celui là n'a rien qui Vous doive engager à faire de lui Votre ami. Vous témoignât-il la plus vive affection ne lui accordez pas Votre Amitié; l'homme vertueux possède seul les qualités qui conviennent à un Ami.

Avant de reconnaître un homme pour vertueux, l'idée seule qu'il pourrait ne pas l'être doit Vous maintenir à son égard dans les bornes d'une politesse générale. Le Don du cœur est chose trop grave; il y a imprudence coupable, il y a absence de dignité, à se hâter de le jeter au premier venu. Celui qui se lie avec des compagnons pervers se pervertit lui même, ou du moins fait honteusement rejaillir sur lui une part de leur infamie.

Je crois que l'amitié; je parle ici d'une amitié haute, la véritable amitié, celle qui se fonde sur une grande estime; est presque nécessaire à l'homme pour le défendre des vils penchans. Elle donne à l'Âme je ne sais quel élan poétique, fort, sublime, sans lequel il lui serait difficile de s'élever au dessus de cette ornière fangeuse de l'égoïsme. Mais cette Amitié une fois conçue et promise, il faut Vous en imprimer les devoirs dans le cœur. Le nombre en est grand! Il ne s'agit de rien moins que de passer toute Votre vie à Vous rendre digne de Votre Ami.

Les Etudes. Chap: 14.

Le savoir n'est condamnable que lorsqu'il mène à l'orgueil. Joint à la modestie il porte l'Âme à aimer Dieu, plus profondément, à aimer plus profondément le genre humain. Tout ce que Vous apprenez appliquez Vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il Vous est possible. Les études superficielles

:perfidelles ne produisent que trop souvent des hommes
médiocres et présomptueux, des hommes qui dans leur âme
ont la conviction de leur nullité, et n'en sont que plus ani-
:més à faire alliance avec d'autres ennuyeux qui leur
ressemblent, pour crier par le monde qu'eux seuls sont
grands, et que les grands sont petits. De là ces guerres
éternelles des pédans contre les génies supériceurs - De là cette
erreur dans laquelle tombent les masses, de respecter qui-
:conque crie le plus fort, et sait le moins. -
Dans toutes les études auxquelles vous vous livrer, efforcez vo
d'unir à la vivacité de la conception un discernement calme
et réfléchi, et à la rigueur de la synthèse la patience de
l'analyse, mais principalement au désir de ne pas vous
laisser ~~abbatre~~ décourager par les obstacles, celui de ne pas
tirer vanité de vos triomphes; à savoir le désir de vous
éclairer de la façon que Dieu l'a permis avec élan,
mais sans arrogance. -

Choix d'un État. Chap: 15.

Le choix d'un état est d'une souveraine importance. Nos
pères disaient que pour bien choisir, il fallait implorer l'ins-
:piration de Dieu - Je ne sais si nous avons, même au-
:jourd'hui quelque chose de mieux à dire. Réfléchissez
pieusement et sérieusement à l'avenir que vous vous tra-
:cer d'avance parmi les hommes, et prier. -
Chose admirable! tous les états depuis les plus brillant jus-
:qu'à celui de l'humble artisan ont leur douceur et une
dignité véritable. Il ne faut pour cela que vouloir nour-
:rir en soi les vertus qui appartiennent à chaque profes-
:sion.

C'est parce qu'un bien petit nombre nourrit en effet ces vertus que si souvent on entend les hommes maudire la condi:tion qu'ils ont choisie.—

Vous, lorsque Vous aurez précédemment fait choix d'une carrière n'allez pas imiter ces gens qui se lamentent éternellement. Ne Vous laissez agiter par un vain regret, aucun vain désir de changer. Tout chemin de la vie a ses épines. Dès que Vous aurez posé le pied dans l'un de ces chemins, poursuivez: Reculer, c'est lâcheté. Il est toujours beau de persévérer, excé:pté dans le mal, et celui là seul qui sait persévérer dans ce qu'il a entrepris, peut se flatter de devenir un homme distingué.

Mettre un frein aux inquiétudes d'esprit.

Chap: 16.

Faites tout ce qui dépendra de Vous pour être un citoyen utile, et pour encourager les autres à Vous imiter, puis laissez les choses aller comme elles iront: Donnez des re:grets aux injustices et aux malheurs dont Vous êtes le témoin; mais ce n'est pas là une raison pour Vous chan:ger en ours, pour tomber dans la misanthropie, avec qui serait pire encore, dans cette fausse philanthropie qui se couvrant de l'intérêt de l'humanité, se montre consumée de la soif du sang, amoureuse de la destruction comme on l'est d'une noble conquête, comme Satan l'est de la mort.

Otez son frein à l'esprit et la plupart des jugements humains seront perfides et menteurs. Il n'est que ce calme pour Vous rendre fort dans la souffrance, per:sévérant et ferme dans l'action, juste, indulgent, ai:mable avec tout le monde.

Chap. 17 – Repentir et retour au bien

Dès que Vous apprenez que Vous avez commis une faute n'hésitez pas à la réparer – Ce n'est qu'après l'avoir réparée que Vous aurez la Conscience satisfaite. Le délai qu'on apporte à cette réparation enchaîne l'âme au mal avec un lien chaque jour plus fort, et l'accoutume à se refuser son estime – Et malheur à l'homme dès qu'il cesse de s'estimer intérieurement! malheur à lui dès qu'il ne sait plus que feindre cette estime, se sentant dans la conscience une corruption qui ne devrait pas y être! malheur à lui, s'il croit qu'à ce poids de corruption il n'est d'autre remède que de le dissimuler! il est déchu du rang des êtres nobles; c'est un astre tombé, un malheur de la Création –

Avez Vous commis une faute, ne mentez jamais pour la nier, ou pour l'atténuer; le mensonge est une honteuse faiblesse. Confessez que Vous avez failli; là est la magnanimité: et la honte que Vous coûtera cet aveu Vous gagnera le suffrage des gens de bien.

Si Vous avez offensé quelqu'un, soyez assez noblement humble pour lui en demander pardon. Comme votre conduite entière aura bien prouvé que Vous n'êtes pas un lâche, personne pour cela ne Vous accusera de lâcheté. Persister dans l'outrage, et plutôt que de se dédire généreusement, aller se couper la gorge au sujet d'un ennemi mortel, ce sont fanfaronnades d'orgueil et de cruauté, ce sont des infamies que vainement on couvre de ce nom brillant de l'honneur. – Il n'y a d'honneur que dans la vertu,

et

et il n'y a de vertu qu'en la condition de se repentir du mal qu'on a fait, et de chercher à le réparer –

Respect dus aux jeunes Filles et aux Femmes des autres. Chap: 22.

Rien de plus délicat que l'honneur et la réputation d'une jeune fille; ne vous permettez à l'égard d'aucune, la moindre liberté de manières ou de paroles qui pourraient apporter quelque profanation à ses pensées, ou quelque trouble à son Coeur. Ne vous permettez ni en parlant à une jeune fille, ni loin d'elle, aucun propos qui puisse la faire passer aux yeux des autres pour être d'esprit léger et facile à la passion. Les plus minces apparences suffisent pour ravir l'honneur à une jeune personne, pour donner contre elle l'accès à la calomnie, peut être pour lui faire manquer un Mariage qui l'eût rendue heureuse.

Entre une femme mariée et un homme qui n'est pas son Mari, il ne peut exister innocemment d'autre rélation intime que cette juste et bienveillante estime, qui se fonde sur la connaissance de vertus réelles, qui se fonde sur cette conviction que l'un et l'autre ont dans le coeur, avant tout autre Amour, un inébranlable dévouement à ses propres devoirs –

Amour paternel. Amour de l'Enfance et de la Jeunesse. Chap: 24.

L'enfance de sa nature est imitatrice: si les adolescens qui entourent un enfant sont dignes, pieux, aimables, l'enfant se montrera jaloux de devenir tel et tel il deviendra –

Ces

Ces ecclesiens sont ils irréligieux, abjects, malveillans, sévi-
:sant sera détestable comme eux —
Montrez vous bon même avec des enfans et de jeunes gens
que vous ne voyez pas habituellement, et à qui peut être
vous ne parlerez qu'une fois en votre vie, dites leur si vous
en trouvez l'occasion quelque parole féconde en vertus.
Cette parole de votre bouche, ce regard honnête de vos yeux
pourra les arracher à une pensée dégradante, et leur
suggérer l'envie de mériter l'estime des gens de bien —

Des Richesses Chap 25.

La Religion et la philosophie s'accordent à louer la pau-
:vreté, lorsqu'elle est accompagnée de la vertu, et la préfèrent
de beaucoup à l'amour toujours inquiet des richesses —
Néanmoins elles conçoivent l'une et l'autre qu'un homme
peut être riche et posséder un mérite égal à celui des
meilleurs qui sont pauvres. Il ne faut pour cela qu'une
chose, c'est qu'il ne soit pas l'esclave de ses richesses —
Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité
et partant honneur aux riches pourvu qu'ils sçaient
tourner leur prospérité à l'avantage de plusieurs; pour-
:vu qu'ils ne puisent pas dans le luxe et les délices, l'in-
:solence et l'orgueil — Ne donnez jamais accès dans
votre âme à cette haine basse qui ronge souvent les
pauvres au cœur qui sont moins riches, et les excite
contre plus riches qu'eux. Cette haine prend d'ordinaire
le grave langage de la philosophie; ce sont de véhé-
:mentes déclamations contre le luxe, contre l'injuste inégalité

des

des fortunes, contre l'arrogance des heureux et des puissants; c'est en apparence un besoin magnanime d'égalité une soif ardente de voir soulager les grandes misères de l'humanité. Que tous ces faux semblans ne vous fassent pas illusion, quoiqu'il vous arrive de les rencontrer chez des gens de quelque renommée, ou dans les écrits de mille pédans fort diserts qui mendient la faveur des masses en flattant leurs passions. Dans ces belles colères il y a plus d'envie d'ignorance et de calomnie que de zèle pour la justice. Ne voir dans les riches qu'oisiveté, mollesse, inutilité c'est en faire sottement la caricature. Si l'or engourdit les uns il pousse les autres à de nobles actions. — Regardez les donc sans colère, comme sans envie, et ne vous faites pas l'écho des calomnies du vulgaire. — N'ayez avec eux ni dédain ni servilité. Voudriez vous rencontrer de la servilité ou du dédain dans un moins riche que vous? — Soyez sagement économe des ressources de votre fortune; fuyez également l'avarice qui endurcit le coeur et mutile l'intelligence, et la prodigalité, qui mène à de honteux emprunts, et à des efforts peu dignes d'éloges. — Chercher à augmenter ses richesses est chose permise, pourvu qu'on se défende d'une honteuse avidité et des inquiétudes immodérées; pourvu qu'on se souvienne que des richesses ne dépendent pas l'honneur véritable et la véritable félicité, mais bien de la noblesse de coeur, devant Dieu, et devant les hommes —

Si

Si Vous croissez en prospérités croissez aussi en bienfaisance.
À l'opulence peuvent s'unir toutes les vertus, mais l'égoïsme
dans l'opulence est une véritable infamie. Quiconque a
beaucoup doit beaucoup donner; c'est un devoir sacré au-
quel on n'échappe pas. — Jouissez de Vos richesses avec
cette généreuse indépendance de l'or que les philosophes
de l'Eglise nomment, comme l'Évangile: Pauvreté d'esprit.

Respect à l'Infortune. Bienfaisance

Chap. 29.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de la vie humaine
et par conséquent honneur aux pauvres! pourvu cepen-
dant qu'ils se servent de leur infortune pour se rendre
meilleurs, pourvu qu'ils n'aillent pas croire que leurs souf-
frances autorisent en eux les vices et la malveillance —
Toutefois ne les juger pas avec trop de rigueur, exer-
cez même de ces pauvres qui ne sont pas toujours assez
maîtres de leur impatience et de leur colère. Songez que
c'est chose bien dure que de subir de rudes épreuves sur un
fumier, au dans une pauvre Cabane, tandis qu'à trois
pas de celui qui gémit passent des hommes supérieurement
vêtus et nourris. Pardonner lui s'il est assez faible pour
vous regarder d'un œil d'envie, et secourez sa détresse
parce qu'il est homme. —
Quiconque vit dans la peine et le labeur, et dans un
état qui le place au dessous de Vous, est en droit d'at-
tendre de Vous les témoignages d'une compassion affec-
tueuse. Ne lui faites pas sentir, par l'arrogance de Vos
manières, la supériorité de Votre fortune. Ne l'humiliez

pas

point par l'apreté de vos paroles, lors même qu'il vous déplairait par ses façons grossières, ou par un autre défaut. Rien n'est consolant pour le malheureux comme de se voir traité avec de bienveillants égards par ceux qui lui sont supérieurs; son coeur s'emplit de reconnaissance, et il comprend alors pourquoi le riche est riche et il lui pardonne son bonheur, parce qu'il l'en juge digne. Prodiguer à qui en a besoin des secours de tout genre: secours d'argent et de protection quand vous le pouvez; de bons conseils quand l'occasion s'en présentera; de bonnes manières et de bons exemples toujours. — Mais surtout si vous voyez quelque part le mérite opprimé, employez vous de toutes vos forces à le relever, ou si vous ne le pouvez, employez vous du moins à le consoler et à lui rendre hommage. — Rougir de témoigner son estime à un honnête homme disgracié de la fortune est la pire des bassesses - Elle n'est pourtant que trop commune; n'en soyez que plus résolus à ne jamais vous en laisser infecter —

Lorsqu'un homme est dans le malheur, la seule intention à lui donner tort à supposer que ses ennemis ont de bonnes raisons pour le flétrir et le tourmenter - Si ces derniers lancent une calomnie pour se justifier eux mêmes, et déshonorer leur victime, cette calomnie eût elle toute l'invraisemblance possible, on l'écoute d'abord, et on la répète avec crudauté. Les quelques personnes qui travaillent à la détruire sont rarement écoutées - Il semble que la plupart des hommes sont heureux, lorsqu'ils peuvent croire au mal —

Ayez

Ayez horreur de ce malheureux penchant de notre na:
:ture. Partout où l'accusation a retenti, sachez aussi é:
:coutter la défense; et si les apologies manquent, soyez vous
même assez généreux pour oser en hasarder quelqu'une.
Voulez vous être juste ne haissez pas: la justice de ceux qui
haïssent n'est que fureur de pharisiens. —
Dès que le malheur a frappé un homme, eût il été votre
ennemi, eut il dévasté votre pâtrie, il y a bassesse à trioum:
:pher de ses misère et à la contempler avec orgueil. —
Il est toujours beau de compatir au sort des malheureux
même à celui des coupables. La loi sans doute a droit à
les condamner, l'home n'a jamais droit de se réjouir de leur
douleur, ou de les peindre sous des couleurs plus noires
que ne le permet la vérité. — L'habitude de la pitié
fera quelquefois que Vous serez bon pour des ingrats —
Parmi beaucoup d'ingrats, il y a aussi l'homme reconnois:
:sant, digne de Vos bienfaits — Vos bienfaits ne seraient pas
tombés sur lui si Vous ne les aviez jetés à plusieurs — Les
bénédictions de ce seul homme Vous dédomageront de l'in:
:gratitude de dix autres. Et n'eussiez Vous jamais trouvé
une âme reconnaissante, la bonté de Votre coeur sera
Votre première récompense. Et il douceur plus grande
que celle qui naît du sentiment de la pitié et des ef:
:forts que l'on fait pour soulager le malheur des autres!
Elle surpasse de bien loin la douceur d'être secouru, et
il y en a beaucoup à secourir —
Soyez délicat avec tout le monde, dans le bien que Vous
faites, mais surtout avec les personnes qui ont plus par:

particulièrement droit au respect, avec des gens honnêtes, avec tous ceux qui commencent à peine ce cruel apprentissage de la pauvreté, et qui souvent dévorent leurs larmes en secret plutôt que de prononcer cette déchirante parole: J'ai besoin de pain!

Il est des choses excellentes que l'individu seul ne peut faire, et qui ne se peuvent en secret. Aimer les associations de bienfaisance, et si Vous en avez le moyen propagez les, ranimez les lorsqu'elles s'engourdissent, redressez les lorsqu'on fausse leur but. Ne perdez pas courage pour les sottes railleries que les avares et les oisifs n'épargnent jamais à ces âmes laborieuses qui travaillent pour le bien de l'humanité. —

Estime du Savoir — Chap: 27.

Lorsque Votre emploi et les soins domestiques ne Vous laissent plus grand loisir à consacrer aux livres, défendez Vous d'un penchant vulgaire auquel ont coutume de céder ceux qui n'ont jamais beaucoup étudié, ou qui n'étudient plus: leur habitude est de prendre en haine tout le savoir qu'ils n'ont pas acquis, de sourire au nom de tout homme qui compte pour beaucoup la culture intellectuelle, de désirer l'ignorance comme un bienfait social. — Mépriser le faux savoir: il est funeste. Mais estimez le vrai savoir qui toujours est utile. Estimez le, que Vous le possédiez, ou que jamais Vous n'ayez pu y atteindre. — Efforcez Vous toujours de faire Vous même quelque progrès, ou en continuant à cultiver plus particulièrement une science, ou en lisant de bons livres en divers genres. Cet exercice de l'intelligence

telligence est important pour un homme d'une condition élevée, non seulement à cause du plaisir honnête et de l'instruction qu'il peut en retirer, mais parceque cette renommée d'homme instruit et partisan des lumières lui donnera plus d'influence sur les autres pour les exciter à bien faire. L'envie n'a déjà que trop de pente à décréditer l'homme droit: si elle a quelque raison, ou quelque prétexte pour l'appeler ignorant ou fauteur d'ignorence, les meilleurs choses qu'il fait, le vulgaire les voit de mauvais oeil, les dépreuie, leur interdit toute autorité. - La cause de la Réligion, celle de la pâtrie celle de l'honneur, veulent des champions armés d'abord d'intentions vertueuses, ensuite, de science et de bonne grâce. Malheur à nous si les méchans peuvent à bon droit, dire aux gens de bien: Vous n'avez rien étudié, et vous n'avez rien d'aimable. -

Mais pour conquérir ce crédit de la sagesse, ne feignez pas des connaissances que vous n'avez point. Toutes les impostures sont honteuses, toutes jusqu'à la vanité de paraître savoir ce qu'on ne sait pas - En outre, il n'est pas d'imposteur dont bientôt le masque ne tombe, et alors c'est un homme perdu. Tout le prix que nous attachons légitimement au savoir, ne doit pas cependant nous en rendre idolâtres. Désirons le pour nous même et les autres, mais s'il nous est difficilement donné d'en acquérir, sachons nous consoler, et nous montrer ingénument tel que nous sommes. La multiplicité des connaissances est bonne à quelque chose, mais en définitive ce qui vaut le mieux pour l'homme, c'est la vertu; et le hasard peut faire qu'elle

soit

soit allié à l'ignorance - Si donc vous savez beaucoup ce n'est pas une raison pour mépriser l'ignorant - Il en est du savoir comme des richesses; on peut le désirer pour se rendre plus utile à ses semblables; mais en cette qualité privé, dès que sans le posséder on peut être bon Citoyen on a droit au même respect. -

Les idées et les lumières qu'il faut répandre parmi les ignorans de la classe inférieure, sont celles qui peuvent les préserver de l'erreur et de l'exagération - celles qui sans vouloir en faire de faibles admirateurs de ceux qui sait plus et peut d'avantage, développent en eux une noble disposition au respect, à la bienveillance, à la reconnaissance; celles qui les éloignent des violentes et absurdes idées d'anarchie, ou de gouvernement populaire; celles qui leur enseignent à remplir avec une religieuse dignité les obscures mais honorables emplois auxquels la Providence les a appelés; celles qui leur persuadent que les inégalités sociales sont inévitables bien que par la vertu nous redevenions tous égaux devant Dieu. -

Aménité. Chap. 28. -

Soyez affable pour tous ceux à qui vous avez affaire. Cette affabilité en vous donnant des manières bienveillantes vous dispose véritablement à aimer - Celui qui prend un air bourru, soupçonneux, méprisant, ouvre son âme à la malveillance - L'impolitesse engendre des maux qui sont graves: elle gâte le cœur de celui qui s'y abandonne elle irrite ou elle afflige les autres. -

Mais ne vous étudiez pas seulement à être affable dans vos

Vos manières: que cette aménité entre dans toutes Vos conceptions, dans toutes Vos volontés, dans tous Vos sentimens. L'homme qui ne travaille pas à délivrer son âme du joug des viles pensées, et qui souvent les accueille, souvent aussi se laisse entraîner par elles à des actions blâmables — On entend des hommes dont la condition cependant n'a rien de trop vulgaire faire des plaisanteries grossières, et tenir un langage inconvenant. Ne les imitez pas. Que Votre langage n'ait pas une élégance recherchée, mais qu'il soit pur aussi de toute trivialité brutale, de toutes ces exclamations vulgaires dont les gens sans éducation vont semant leurs discours, de tous ces badinages bouffons avec lesquels trop souvent on offense les mœurs. Mais cette délicatesse de langage c'est dès Votre jeunesse qu'il faut l'avoir en vue. Pas d'élégance recherchée, je Vous le répète; mais des paroles honnêtes, élevées, capables de porter dans les âmes la sérénité, la consolation, la bienveillance le désir de la vertu. — Travaillez aussi à rendre Votre parole agréable par le choix heureux des expressions et la juste modulation de la voix. Celui qui parle d'une manière aimable attire les personnes qui l'écoutent, et partant, lorsqu'il sera question de les éviter au bien ou de les détourner du mal, il aura sur elles plus d'ascendant. Notre devoir est de perfectionner tous les instrumens que Dieu nous donne pour être utile à nos semblables et par conséquent aussi le moyen de manifester nos pensées —
Cette crispine inélégance avec laquelle on parle, on lit on se présente, on gesticule, provient moins souvent de l'impos-

sibilité

sibilité de mieux faire, que d'une honteuse indolence; on ne peut pas songer à cette obligation où l'on est de se perfectionner soi même, et au respect que l'on doit aux autres. Mais en vous faisant à vous même un devoir de l'aménité et en vous souvenant qu'elle est pour nous un devoir, parce que nous devons faire en sorte que notre présence au lieu d'être une calamité pour personne, soit pour tous un plaisir et un bienfait, n'allez pas toutefois vous emporter contre les gens mal élevés. Songez que les diamans sont quelquefois couverts de fange; il serait mieux, sans doute, que la fange ne les souillât pas, mais même en cet humble état ce sont encor des diamans.—
L'un des grands mérites de l'aménité est celui qui nous fait supporter de pareilles gens avec un sourire infatigable, comme aussi la tourbe infinie des ennuyeux et des imbécilles. Quand on ne peut leur être utile à rien, il est permis de les éviter, mais jamais de façon à leur faire entendre qu'ils nous déplaisent — ce serait les affliger et vous faire des ennemis.

Reconnaissance Chap 29.

Si le devoir nous oblige envers tous à des sentimens doux et à de bienveillantes manières, combien plus encore envers les âmes généreuses qui nous ont donné des preuves d'amour de compassion, d'indulgence.
Qu'il n'y ait personne à commencer par nos pères et Mère qui, nous ayant libéralement prêté secours d'actions ou de conseils, nous trouve peu de mémoire pour ses bienfaits — À l'égard des autres, nous pourrons quelquefois être sévère

dans

dans nos jugemens, et ménager d'amabilité, sans qu'il y ait grand crime à cela; mais à l'égard de celui qui nous fut utile, il ne nous est plus permis de ne pas mettre la plus scrupuleuse attention à ne point l'offenser, à ne l'affliger d'aucune façon, à ne point porter atteinte à sa renomée, à ne pas nous montrer au contraire toujours prompt à le défendre et à le consoler. -

Beaucoup d'hommes regardent comme une impardonable indiscrétion dans leur bienfaiteur, qu'il prenne au seulement paroisse prendre une idée trop haute de ce qu'il a fait pour eux; ils s'en irritent et veulent que ce qu'ils nomment ainsi les délie de l'obligation d'être reconnaissans. Beaucoup d'autres, parce qu'ils ont la bassesse de rougir d'un bienfait reçu, sont ingénieux à supposer que le bienfaiteur ne s'est conduit ainsi que par intérêt, par ostentation ou par tout autre motif aussi peu digne, et ils pensent excuser par là leur ingratitude. Beaucoup d'autres dès qu'ils se sont élevés, se hâtent de rendre un bienfait pour se décharger du poids de la reconnaissance: cela fait, ils croient pouvoir sans crime oublier tous les égards que cette reconnaissance leur impose. Toutes les subtilités qu'on imagine pour justifier l'ingratitude sont vaines. L'ingrat est un homme vil, et pour ne pas tomber dans pareille bassesse, il faut se montrer prodigue de reconnaissance; il faut que la reconnaissance abonde pleinement. -

Si le bienfaiteur s'énorgueillit des avantages que vous lui devez, s'il n'a pas à votre égard la délicatesse que vous désireriez s'il n'est pas parfaitement clair qu'il n'y ait eu que

gêné=

générosité dans les motifs qui l'ont poussé à vous être utile, ce n'est pas à vous qu'il appartient de le condamner. Jetez un voile sur ses torts réels ou possibles et regardez seulement au bien qui vous est venu de lui. Regardez à ce bien, alors même que vous l'auriez rendu, et rendu au centuple. —

On peut quelquefois être reconnaissant et ne pas publier le bienfait reçu; mais chaque fois que la conscience vous dit qu'il y a une raison pour le divulguer, ne vous laissez pas arrêter par une mauvaise honte. Confessez vous obligé de la main chère qui vous a secouru. Il y a souvent de l'ingratitude à remercier sans témoin, a dit l'éloquent mo: :raliste Blanchard. — Il n'y a de bon que celui qui se montre reconnaissant pour tous les bienfaits, même les moindres. La reconnaissance est l'âme de la Religion, de la piété filiale, de l'amour pour ceux qui nous aiment, de l'a: :mour pour la société humaine, à laquelle nous sommes redevables d'une si haute perfection et de tant de douceurs en ce monde. — En pratiquant cette reconnaissance pour tout ce qui nous vient de bon, tant de Dieu que des hom:, nous apporterons plus de force et de résignation à supporter les maux de la vie, et une disposition plus grande à faire preuve d'indulgence et de dévouement à nos sem: :blables.

Humilité — Mansuétude — Pardon

Chap. 30.

Réprimer tout mouvement de dédain dans votre âme, si vous ne voulez devenir dur et orgueilleux. Si une juste colère peut quelquefois être bien placée, les cas de moins sont

sont très rares. Celui qui la croit légitime à tout propos couvre d'un masque de zèle sa propre malignité — Dédaigner de répondre à vos calomniateurs, et à l'exception de telles circonstances particulières qu'il est impossible de déterminer, garder vous de perdre patience avec le méchant, de l'accabler de vos ménaces ou de votre mépris. La douceur, quand elle est vertu, et non impuissance de sentir avec énergie, la douceur a toujours raison. Elle humilie plus l'orgueil d'un ennemi que ne le ferait la plus foudroyante éloquence de la Colère et du mépris. Montrer en même temps que votre douceur n'est ni sottise, ni lâcheté, en conservant toute votre dignité en face des méchans — en n'applaudissant pas à leur iniquité, en ne mendiant pas leurs suffrages, en n'abdiquant ni votre foi ni votre honneur, par crainte de leur blâme. — Familiariser vous avec l'idée d'avoir des ennemis, mais sans vous en effrayer — Il n'est aucun homme, pour peu qu'il soit bienfaisant, sincère inoffensif, qui n'en compte plusieurs — Il est des malheureux qui ont tellement naturalisé la haine dans leur coeur, qu'ils ne sauraient vivre sans lancer des sarcasmes et des calomnies contre quiconque jouit de quelque renommée. — Ayez le courage d'être doux, et pardonner du fond de votre âme à ces infortunés qui vous ont nui ou qui voudraient vous nuire. Pardonner non pas sept fois, a dit le Sauveur mais soixante dix fois sept, c'est à dire sans fin. — Et si celui à qui vous avez pardonné son offense restait votre irréconciliable ennemi

vivait

vivait et mourait en vous insultant, qu'avez vous perdu à être bon? N'avez vous pas conçu le plus ineffable des plaisirs celui d'être demeuré magnanime?

Haute idée de la vie, et force d'âme au près de la mort.

Chap: 32.

La mission de l'homme est de se purifier de tous les vils instincts, de cultiver au plus haut dégré les meilleurs, de s'élever ainsi à l'immortelle profession de Dieu.

Cette vie à laquelle vous devez une si haute estime souvenez vous qu'elle vous fut donnée pour peu de tems. Ne la dissipez pas en divertissements frivoles, ne donnez au délassement que ce que réclament votre santé et le plaisir des autres, ou plutôt ne vous délassez qu'à faire de belles actions; c'est à dire à servir vos semblables avec le sentiment d'une magnanime fraternité, à servir Dieu avec un Amour filial, et une filiale obéïssance.

En pratiquant tous ces devoirs vous serez homme et citoyen dans le sens le plus sublime de ces deux mots; vous serez utile à la société et vous vous rendrez heureux vous même.

Education des Mères de Famille ou Civilisation du Genre humain par les Femmes. p: L. Aimé Martin. —

Amour Maternel. Chap. 16

Le véritable amour maternel, l'amour humain commence donc au point d'instinct animal. Certes, notre projet n'est pas de rabaisser les soins matériels donnés à l'enfance; mais il faut bien que les femmes le sachent; et comment le sauront elles si personne n'ose le leur dire? elles ne seront Mères suivant la loi morale de la nature que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfans. — Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent; c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfans, et s'il le faut, mourir pour la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance: naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur; naître à l'amour de Dieu et des hommes c'est là, véritablement naître, et cette seconde naissance notre Mère nous la doit si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer; de ce bonheur que Shakspeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la Mère de Coriolan: « J'éprouverais moins de joie à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action d'homme. »

Heureuse la Mère qui pourra remplir sa mission ici bas. —

Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples bâti par Ictinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias; type unique et exclusif du beau dans les arts de l'architecture et de la sculpture, espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par le peuple, artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbres impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. Le monument tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée — ce monument écrase depuis des siècles, l'admiration sans l'épuiser; quand on voit ce que j'en ai vu seulement avec ses majestueux lambeaux mutilés, par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, par les canons des Turcs, et des Grecs; ses colonnes en blocs immenses touchant ses parvis, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agens de Lord Elgin, ses statues emportés par des vaisseaux anglais: ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poëme écrit en pierre sur la face de la terre; mais je le sens encore, c'est trop petit l'effet est manqué où il est détruit. Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon; je sens l'antiquité toute entière dans ce qu'elle a produit de plus divin; le reste ne vaut pas la parole qui le décrit. L'aspect du Parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir. Quelle civilisation surhumaine que celle qui a trouvé un grand homme pour ordonner, un

architecte

architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des statuaires pour éxécutter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder, et des yeux pour comprendre et admirer un pareil édifice! Où retrouvera et une époque et un peuple pareil? Rien ne l'annonce. A mesure que l'homme vieillit, il perd la sève, la verve, le désintéressement néceſsaires pour les arts! Les Propylées, le temple d'Erechtée ou celui des Cariatides sont à coté du Parthénon - Chefs d'oeuvres eux mêmes, mais noyés dans ce chef d'oeuvre; l'ame, frappée d'un coup trop fort à l'aspect du premier de ces édifices n'a plus de force pour admirer les autres; il faut voir et s'en aller! — en pleurant moins sur la dévastation de cette oeuvre surhumaine de l'homme que sur l'impossibilité de l'homme d'en égaler jamais la sublimité et l'harmonie; — ce sont de ces révélations que le ciel ne donne pas deux fois à la terre; c'est comme le poëme de Job ou le Cantique des cantiques; comme le poëme d'Homère ou la musique de Mozart! Cela se fait se voit, s'entend; puis cela ne se fait plus, ne s'entend plus jusqu'à la consommation des âges; — heureux les hommes par lesquels passent ces souffles divins; ils meurent, mais ils ont prouvé à l'homme ce que peut être l'homme! et Dieu les rappelle à lui pour le célébrer ailleurs et dans une langue plus puissante encore! J'erre tout le jour, muet dans ces ruines, et je rentre l'oeil ébloui de formes et de couleurs; le coeur plein de mémoire et d'admiration! Le Gothique est beau; mais l'ordre et la lumière y manquent — Ordre et lumière, ces deux principes de toute création éternelle! — Adieu pour jamais au gothique. —

De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis c'est une traduction. Or voyager c'est traduire; c'est traduire à l'oeil, à la pensée, à l'ame du lecteur, les lieux, les couleurs,

les

les impréssions, les sentimens que la nature ou les monumens humains donnent au Voyageur. Il faut à la fois savoir regarder; sentir et exprimer; et exprimer comment?! non pas avec des lignes et des couleurs, comme le peintre, chose facile et simple; non pas avec des mots, avec des idées, qui ne renferment ni sons, ni lignes, ni couleurs. Ce sont les réflexions que je fesais, assis sur les marches du Parthénon, ayant Athènes et le bois d'oliviers du Pirée, et la mer bleue d'Egée devant les yeux, et sur ma tête l'ombre majestueuse de la frise du temple des temples.

Je voulais emporter pour moi un souvenir vivant, un souvenir écrit de ce moment de ma vie! Je sentais que ce chaos de marbre si sublime, si pittoresque dans mon oeil, s'évanouirait de ma mémoire, et je voulais pouvoir le retrouver dans la vulgarité de ma vie future. Ecrivons donc: ce ne sera pas le Parthénon, mais ce sera du moins une ombre de cette grande ombre qui plane aujourd'hui sur moi. —

Du milieu des ruines qui furent Athènes, et que les canons des Grecs et des Turcs ont pulvérisées et semées dans toute la vallée et sur les deux collines où s'étendait la ville de Minerve, une montagne s'élève à pic de tous les côtés. D'énormes murailles l'enceignent et bâties à leur base des fragmens de marbre blanc, plus haut avec des débris de frises et de colonnes antiques, elles se terminent dans quelques endroits par des créneaux vénitiens. — Cette montagne ressemble à un magnifique Piédestal, taillé par les Dieux mêmes pour y asseoir leurs autels. Son sommet, applani pour recevoir les aires de ses temples, n'a guère que cinq cents pieds de longueur, sur deux ou trois

cents

cents pieds de large. Il domine toutes les collines qui formaient le sol d'Athènes antique et les vallées du Panthélique, et le cours de l'Illissus, et la plaine du Pyrée, et la chaine des vallons et des cimes qui s'arrondit et s'étend jusqu'à Corinthe, et la mer enfin semée des îles de Salamine et d'Egine où brillent au sommet les frontons du temple de Jupiter Panhellénien. — Cet horizon est admirable encore aujourd'hui que toutes ces collines sont nues et réfléchissent comme un bronze poli les rayons réverbérés du soleil de l'Attique. Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu'à la mer une avenue de pierre et de marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots; quand le Pirée lui même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mats ou de voiles étincelantes; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon, jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi cercle, étaient découpées de forêts, de pâturages, d'oliviers, et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes! —

Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymète dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrens déboucher sur Athènes — J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteaux des tailleurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Panthélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices,

et

et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande ~~ville~~ capitale. — Du côté de la ville, je vois monter par la voie Sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples. — Rebâtissons le Parthénon; cela est facile il n'a perdu que sa frise et ses compartimens intérieurs. Les murs extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes ou les débris des colonnes y sont encore. Le Parthénon était entièrement construit de marbre blanc, dit marbre Pantélique, du nom de la montagne voisine d'où on le tirait. Il consistait en un carré long, entouré d'un péristyle de quarante six colonnes d'ordre dorique. Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base, et trente quatre pieds d'élévation. — Les colonnes reposent sur le pavé même du temple et n'ont point de base. A chaque extrémité du temple existe ou existait un portique de six colonnes. La dimension totale de l'édifice était de Deux cent vingt huit pieds de long, sur cent deux pieds de large; sa hauteur était de soixante six pieds. Il ne présentait à l'oeil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. C'était une seule pensée de pierre, une et intelligible d'un regard comme la pensée antique. — Il fallait s'approcher pour contempler la richesse des matériaux et l'inimitable perfection des ornemens et des détails. Périclès avait voulu en faire autant un assemblage de tous les chefs d'oeuvre du génie et de la main de l'homme, qu'un hommage aux Dieux — ou plutôt, c'était le génie grec tout entier, s'offrant sous cet emblème comme un

hommage

hommage lui même à la Divinité. Les noms de tout ceux qui ont taillé une pierre, ou modelé une statue du Parthénon sont devenus immortels.—

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous alors que les siècles, la guerre des Religions Barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis plus de deux mille ans. Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de blanches colonnes: elles sont tombés en blocs entiers et éclatans sur les parvis ou sur les temples voisins: quelques unes comme les grands Chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes; d'autres ont glissés du haut du parapet qui cerne l'Acropolis, et gisent, en blocs énormes encaissés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l'Architecte a rejetés. Leur flancs sont dorés de cette croute de soleil que les siècles étendent sur le marbre: leurs brisures sont blanches comme l'hyvoire travaillé d'hier. Elles forment de ce coté du temple un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux: de loin on croirait voir l'écume des vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L'œil ne peut s'en arracher; on les regarde on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu'on éprouverait pour des êtres qui auraient eu, ou qui auraient encore le sentiment de la vie. C'est le plus sublime effet de ruines que les hommes ont jamais pu produire, parceque c'est la ruine de ce qu'ils firent jamais de plus beau!

Si on entre sous les péristyles et sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l'on achevait l'édifice; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres

si

si luisante et si polie; les colonnes si droites, les parties conservées de l'édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l'ouvrier; seulement le Ciel étincelant de lumière est le seul toit du Parthénon, et à travers les déchirures des pans de murailles, l'oeil plonge sur l'immense et volumineux horizon de l'Attique - Tout le sol à l'entour est jonché de fragmens de sculpture ou de morceaux d'architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. Les pieds heurtent sans cesse contre les chefs d'oeuvres du ciseau grec: on les ramasse, on les rejette, pour en ramasser un plus curieux: on se lasse enfin de cet inutile travail; tout n'est que chef d'oeuvre pulvérisé - Les pas s'imprimment dans une poussière de marbre; on finit par la regarder avec indifference, et l'on reste insensible et muet, abimé dans la contemplation de l'ensemble, et dans les mille pensées qui sortent de chacun de ses débris. Ces pensées sont de la nature même de la scène où on les respire; elles sont graves comme ces ruines des temps écoulés; comme ces témoins majestueux du néant de l'humanité; mais elles sont sereines comme le Ciel qui est sur nos têtes, imondées d'une lumière harmonieuse et pure, élevées comme ce piédestal de l'Acropolis qui semble planer au dessus sur la terre; resignées et réligieuses comme ce monument élevé à une pensée divine, que Dieu a laissé crouler devant lui pour faire place à de plus divines pensées! Je ne sens point de tristesse ici; l'âme est légère quoique méditative; ma pensée embrasse l'ordre des volontés divines, des destinées humaines; elle admire qu'il ait été donné à l'homme de s'élever

:ver si haut dans les arts et dans une civilisation matérielle; elle conçoit que Dieu ait brisé ensuite ce moule admirable d'une pensée incomplète; que l'unité de Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêmes lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces réligions qu'avait enfantées l'imagination des premiers temps; que ces temples se soient écroulés sur leurs Dieux: la pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que son ombre. Cette pensée n'a pas besoin de temples batis de main d'homme: la nature entière est le temple où elle adore. À mesure que les réligions se spiritualisent, les temples s'en vont: le christianisme lui même qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle, laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruines. Les milliers de statues de ses demi-dieux, descendent par dégrés de leurs socles aëriens autour de ses cathédrales: il se transforme aussi et ses temples deviennent plus nus et plus simples à mésure qu'il se dépouille lui même des superstitions de ses âges de ténèbres, et qu'il résume davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre, pensée du Dieu unique prouvé par la raison, et adoré par la vertu. —

Au Parthénon il ne reste plus que deux figures, Mars et Vénus, à demi écrasées par deux énormes fragmens de la corniche, qui ont glissé sur leurs têtes; mais ces deux figures valent pour moi à elles seules plus que tout ce que j'ai vu en sculpture dans ma vie: elles vivent comme jamais toile ni marbre n'a vécu — On souffre du poids qui les écrase; on voudrait soulager leurs membres qui semblent plier en

se raidissant sous cette masse: on sent, et ce n'est point une illusion, que le ciseau de Phidias tremblait, brûlait dans sa main quand ces sublimes figures naissaient sous ses doigts. – On sent, et c'est la vérité, vérité douloureuse, que l'artiste infusait de sa propre individualité, de son propre sang, dans les formes, dans les veines des êtres qu'il créait et que c'est encore une partie de sa vie qu'on voit palpiter dans ces formes vivantes, dans ces membres prêts à se mouvoir, sur ces lèvres prêtes à parler. –

Voyage en Orient Lamartine.

Nous arrivâmes au Couvent des Pères Latins de Nazareth, comme les dernières heures du soir doraient encore à peine les hautes murailles jaunes de l'Eglise et du Monastère. – Fatigués de la marche et des sentiments du jour nous nous jetâmes sur nos lits remettant au réveil de voir les lieux consacrés; et ne voulant pas nuire à l'ensemble de nos impressions par un premier coup d'œil jeté à la hâte sur les lieux saints dont nous habitions déjà l'enceinte. – Je me levai plusieurs fois dans la nuit pour élever mon âme et mon cœur vers Dieu qui avait choisi dans ce lieu celui qui devait porter son Verbe à l'univers. – Le lendemain, un Père italien vint nous conduire à l'église et au sanctuaire souterrain qui fut jadis la maison de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. L'Eglise est une large et haute nef à trois étages. L'étage supérieur est occupé par le chœur des pères de la Terre Sainte, qui communique avec le couvent par une porte de derrière: l'étage inférieur est occupé par les fidèles; il communique au chœur et au grand autel par un bel escalier à double rampe et à balustrades dorées.

De cette partie de l'Eglise, et sous le grand Autel, un escalier de quelques marches conduit à une petite Chapelle et à son autel de marbre éclairés de lampes d'argent, placés à l'endroit même où la tradition suppose qu'eût lieu l'Annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle moitié artificielle d'un rocher, auquel était adossée sans doute la maison Sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit on de cuisine et de cave à la sainte famille. — Nous visitâmes aussi le couvent vaste et commode édifice semblable à tous les couvens de France ou d'Italie, et où les Pères Latins élèvent aussi librement, et avec autant de sécurité et de publicité, les cérémonies de leur culte qu'ils pourraient le faire dans une rue de Rome, capitale du Christianisme. On a, à cet égard beaucoup calomnié les Musulmans. La tolérance religieuse, je dirai plus le respect religieux, sont profondément empreints dans leurs mœurs. Ils sont si religieux eux mêmes, et considèrent d'un œil si jaloux la liberté de leurs exercices religieux, que la religion des autres hommes, est la dernière chose à laquelle ils se permettent d'attenter. — Le Curé de Nazareth, est spécialement chargé des soins de la communauté chrétienne de la ville qui compte sept ou huit cents chrétiens, catholiques, deux mille Grecs schismatiques, quelques Maronites, et seulement un millier de musulmans. Les Pères nous conduisirent dans le courant de la journée aux églises Maronites, à la synagogue ancienne où Jesus enfant allait s'instruire, comme homme dans la loi qu'il devait purifier un jour, et dans l'atelier où Saint Joseph exerçait son humble état de Charpentier. Nous remarquons

avec

avec surprise et plaisir les marques de déférence et de res-
pect que les habitans de Nazareth, même les Turcs, donnent
partout aux Pères de Terre Sainte. Un Evêque dans les rues
d'une ville catholique, ne serait ni plus honoré, ni plus
affectueusement prevenu, que ces religieux ne le sont ici.
La persécution est plus loin du prêtre dans les mœurs de
l'Orient, que dans les mœurs de l'Europe; et s'il désire
le martyre, ce n'est pas ici qu'il doit venir le chercher —
Parti à quatre heures du matin pour le mont Thabor, lieu
désigné de la Transfiguration, chose improbable, parceque
à cette époque le sommet du Thabor était couvert par une
citadelle romaine. La position isolée et l'élévation de cette
charmante montagne qui sort comme un bouquet de ver-
dure de la plaine d'Esdraëlon, l'a fait choisir, dans le
temps de saint Jérôme, pour le lieu de cette scène sacrée.
On a élevé une chapelle au sommet où les pélerins vont
entendre le saint sacrifice; nul prêtre n'y réside: ils y
vont de Nazareth. —

Après avoir traversé pendant une course de six heures, une
plaine jaunâtre et rocailleuse, mais fertile, nous voyons le
terrain s'affaisser tout à coup devant nos pas, et nous dé-
couvrons l'immense vallée du Jourdain et les premières
lueurs azurées du beau lac de Génésareth, ou de la mer
de Galilée, comme l'appellent les anciens et l'Evangile. —
Bientôt il se déroule tout entier à nos yeux entouré de
toutes parts, encaissé au midi d'un amphithéâtre de hautes
montagnes grises et noires. A son extrémité méridionale
et immédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et s'ouvre,
pour laisser sortir le fleuve des prophètes, et le fleuve de l'E-
vangile, le Jourdain! Le Jourdain est plus qu'un torrent;

quoique

quoiqu'à la fin d'un automne sans pluie, il roule doucement dans un lit d'environ cent pieds de large une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, clair, limpide, transparente laissant compter les cailloux de son lit, et d'une de ses belles couleurs d'eau qui rend toute la profondeur couleur d'un firmament d'Asie — plus bleu même que le Ciel, comme une image plus belle que l'objet, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit.

La grande et mystérieuse scène de l'Evangile se passe presque toute entière sur ce lac ; sur le bord de ce lac et sur les montagnes qui entourent et qui voient ce lac. Voilà Emmaüs où il choisit au hasard ses disciples parmi les derniers des hommes, pour témoigner que la force de sa doctrine est dans sa doctrine même, et non dans ses impuissans organes. Voilà Thibériade où il apparaît à Saint Pierre, et fonde en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Eglise. Voilà Capharnaüm ; voilà la montagne où il fait le beau sermon de la montagne : voilà celle où il prononce les nouvelles béatitudes selon Dieu ; voilà celle où il multiplie les pains et les poissons, comme sa parole enfante et multiplie la vie de l'âme ; voilà le golfe de la pêche miraculeuse ; voilà tout l'Evangile enfin, avec ses paraboles touchantes et ses images tendres et délicieuses qui nous apparaissent, telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du divin maître, quand il leur montrait du doigt la vigneau, le berceau, le bon pasteur, le lis de la vallée : voilà enfin le pays que le Christ a préféré sur cette terre, celui qu'il a choisi pour en faire l'avant scène de son drame mystérieux ; celui où pendant sa vie obscure de trente ans il avait ses pareus ses amis selon la chair ; voilà ces montagnes où il regardait comme

nous

pour s'élever et se coucher le Soleil qui mesurait rapidement ses jours mortels: c'était là qu'il venait se reposer, méditer, prier, et aimer les hommes et Dieu.—

Césarée, l'ancienne et splendide capitale d'Hérode, n'a plus un seul habitant: ses murailles relevées par Saint Louis pendant sa croisade sont néanmoins intactes, et serviraient encore aujourd'hui de fortifications excellentes à une ville moderne.— Nous franchîmes le fossé profond qui les entoure, sur un pont de pierre à peu près au milieu de l'enceinte, et nous entrâmes dans le dédale de pierres, de caveaux entr'ouverts, de restes d'édifices de fragments de marbre et de porphyre dont le sol de l'ancienne ville est jonché.— C'est dans cette ville qu'Hérode suivant Josephe, avait accumulé toutes les merveilles des arts grecs et romains, où il avait creusé un port artificiel qui servait d'abri à toute la marine de Syrie. Césarée est la ville où Saint Paule fut prisonnier et fit pour sa défense et celle du Christianisme naissant, cette belle harangue conservée dans le vingt-sixième chapitre des Actes des Apôtres. Cornélius le centurion et Philipe l'évangéliste étaient de Césarée, et c'est aussi du port de Césarée, que les apôtres s'embarquèrent pour aller semer la parole évangélique dans la Grèce et en Italie.—

Extrait de Léa Cornélia par Anne Marie
Auteur de l'Ame Exilée

Il faut avoir sa vie du monde, comme son habit de cérémonie, qu'on revêt pour un tems, et qu'on quitte en rentrant chez soi? Retenez bien une chose vraie, c'est que les heureux ne sont pas dans le monde; ils restent au sein de leur bonheur et tous ceux que vous voyez ici sont au désespoir qui l'ennuie dévore, ou bien ils cachent sous cet air de fête quelque peine secrète:

"

L'être condamné à mort depuis la déchéance doit être réhabilité par le mariage, comme il est régénéré par le baptême avant d'oser remplir la redoutable mission de donner la vie. Les idées semblent effacées, en partie de beaucoup d'esprits; mais les lois qu'elles ont créées subsistent, et peu d'êtres ont épargé de s'y soustraire, sans éprouver bientôt un vague et douloureux malaise —

"

Les hommes préfèrent les femmes tendres aux femmes passionnées; la passion est pour eux; ils en veulent le domaine exclusif avec ses tempêtes et ses tourments; ils ne permettent aux femmes que la tendresse suivie de son cortège de douceur et d'attrayante faiblesse. Si elles luttent avec eux d'énergie dans leurs sentimens, elles l'emporteront, mais elles seront punies tôt ou tard de cette fatale supériorité; si les hommes obtiennent plus d'amour qu'ils en ont demandé, s'ils inspirent autant et plus qu'ils ne peuvent sentir, s'ils se voient dépassés, ils se lassent et s'arrêtent — Il ne faut pas les forcer d'être ingrats.

"

La Religion du pardon et de charité peut seule inspirer à la fois à un coeur pur la chaste horreur de la faute et la miséricordieuse pitié pour le coupable; pitié sublime des âmes très élevées, qui à force d'amour et d'indulgence ne voient plus dans le crime, ainsi que dans toutes les autres misères des hommes, qu'un châtiment, ou souvent une épreuve infligée par (un) Dieu trop longtems oublié; qui ne le considèrent en quelque sorte que comme un résultat forcé du déchaînement de nos passions, ou un terrible memento, pour rappeler à un esprit superbe ce qu'il est sans Dieu.

"

Où donc existe cette réalisation du beau, du sublime, dont il semble que je portais en moi même un type trop parfait, pour que rien de ce que j'ai connu pût lui être comparé! Dans mon enfance, le beau c'était pour moi la liberté: dans mon adolescence, le beau c'était la poésie; plus tard le beau c'était l'amour. Hélas! et tout a manqué: la liberté c'est un mot; la poésie c'est un rêve; et l'amour, ah s'il peut s'affaiblir ou s'éteindre qu'est-il? L'amour c'est le mot de l'énigme que nous cherchons tous ici bas; c'est le besoin d'aimer qui nous conduit, d'erreur en erreur sur la terre et nous fait demander à la créature d'apaiser cette tendresse infinie que nous portons en nous mêmes comme un souvenir et comme une espérance. Mais comment la créature finie et bornée pourrait elle apaiser ce désir infini? L'amour qui peut suffire à notre âme c'est celui du Dieu qui l'a créé pour lui-

"

Ah les hommes sont trop durs envers les hommes; ils ne savent pas combien la sympathie est nécessaire à tout être humain, et de quel abîme une parole déconsolante peut faire sortir celui qui ne s'y est peut être précipité que pour avoir cru sentir qu'il n'était plus le semblable de personne sur la terre. Mais vous qui délaissez ceux qui ont failli, vous qui en détournez vos regards avec dédain, descendez donc dans vos cœurs éprouvez vous donc vous mêmes avec sincérité, placez vous dans les mêmes circonstances que tels et tels malheureux; comparez vous aux misérables qui chaque jour sont condamnés par la justice; parlez comme eux d'une classe abjecte et dédaignée; mettez vous comme eux aux prises avec les besoins de chaque jour, avec les tentations qu'ils font naître; et rendez grâces au ciel si vous n'êtes pas forcés de convenir que vous eussiez été plus méchants qu'eux dans les fatales conditions de leur existence: bien plus, et je le dis aux grands et aux heureux: Sondez votre vie dans le secret de votre conscience mondaine, et rendez encor grâce à Dieu, car vous le savez, votre vie brillante et parfumée cache plus d'un acte d'infâmie, qui avait besoin qu'il avait besoin seulement d'être vu à travers les lambeaux troués de la misère pour être traduit en cour d'assises. Croyez le bien, les coupables ont des sauvables partout, mais leurs semblables les abandonnent, et ce sont sont les âmes sans taches, éprouvées par des malheurs, qui les font dignes du Ciel, qui viennent presser leurs mains souillées de leurs mains pures et meurtrissures.

sanglantes

larmes d'anges compatissants aux larmes amères de leurs douleurs. — La réligion chrétienne est la seule qui ait compris toutes les douleurs: elle est la seule aussi qui ait épargné d'appliquer le remède à chacune; elle sait les maux du prisonnier, ceux du voyageur, ceux du malade; ceux de l'esprit, ceux de l'âme, ceux du corps; elle a des prières pour toutes les souffrances; des associations pour espérer de les guérir; et ce sont les âmes tendres épurées encore par les tribulations qui viennent aider les misérables à porter leurs maux; car suivant les paroles touchantes de l'écrivain célèbre: « c'est au malheur à juger le malheur; le cœur gracieux de la prospérité ne peut comprendre les sentimens délicats de l'infortune. » »

L'abbé Lainé voulut connaître son histoire. Il l'entendit, avec une profonde attention quand elle l'eut finie, le bon vieillard lui dit:

Ma fille votre vie a été bien triste, vous avez vécu dans une grande ignorance de toutes les choses qui ennoblissent la destinée de la femme sur la terre! Le besoin de remplir la vaste étendue de Votre âme vous a rendue injuste envers tous ceux qui ne répondaient pas à l'immensité de vos sentimens. Votre Mère vous aimait à travers ses faiblesses, et sans doute elle fut un jour revenue à vous, si vous n'aviez pas commencé par rejeter des sentimens trop faibles pour répondre à la véhémence des vôtres; la Réligion vous eut appris à pardonner à l'infirmité d'une nature moins chaleureuse que la Votre; elle Vous aurait fait comprendre que le cœur de l'homme déchu, qui languit ici bas, contient des misères qui doivent exciter

notre

notre pitié plus souvent encor que notre courroux.
Et plus tard mon enfant pourquoi donc avoir refusé d'unir
votre sort par un lien sacré, à celui de l'homme qui vous
aimait d'un si grand amour? Vous trouviez beau d'être
librement à lui, dites vous; ah! c'est que vous ne connaissiez
point encore la beauté de la vie de devoir et la haute di-
gnité à laquelle s'élève la femme chrétienne soumise vo-
lontairement à l'homme de son choix. —
Vous n'aver point compris, mon enfant que la pureté sublime
de la Vierge ne peut être suppléé que par la chasteté sainte
de l'épouse: la virginité volontaire fait l'homme sembla-
ble aux anges en l'élevant au dessus de l'humanité; mais
la conjugalité chrétienne est le retour de la créature à l'unité
primitive brisée par la faute originelle; la femme est douée
des dones vertus qui manquent à l'homme, et l'homme à son
tour posséde les forces qui manquent à la femme; chacun
d'eux est incomplet et ne trouve son complétement que dans
l'union qui fait de deux êtres un seul être, confondant leur
amour, leur intélligence, leur volonté, leur puissance, pour
former un tout indissoluble que Dieu bénit. —
Mais ma fille, la femme qui n'est ni vierge ni épouse, qu'est-
elle? c'est un être déchu par l'abdication de sa pureté primitive,
sans être relevé par la haute initiation du mariage; elle a
perdue la couronne des anges sans trouver celle dont femme
forte est ornée; sans se révetir de l'autorité que donne une
vie consacrée au devoir! Qui honorera ses vieux jours?
Qui vénérera ses cendres, et pleurera sur son tombeau? Elle
aura vécu d'énivrement et de voluptés et elle aura trouvé

dans

dans les désirs satisfaits de son coeur sa fragile récompense;
mais les devoirs sévères de la vie, ne les a t'elle pas rejetés?
A t'elle su comme la femme chrétienne se soumettre aux
préceptes austères de la vertu? A t-elle vécu paisible!
soumise à celui qu'elle a choisi pour le compagnon de
sa vie? A t-elle partagé sa misère comme sa prospérité?
A t-elle été sa garde fidèle dans les maladies du corps
sa compagne indulgente et discrète dans les maladies de l'âme.
A t-elle été dans la vérité la chair de sa chair, et l'os de
ses os, la mère touchante de ses enfans, l'apôtre zélé de sa
famille? A t-elle enfin répandu le baume de ses vertus au-
tour d'elle, pour mériter de mourir entourée de respect
et de vénération? non et l'infortunée mourra soli-
taire, regretant le bonheur trompeur de sa jeunesse,
qui ne lui aura pas survécu—

Vous avez eu horreur du mariage, ma fille, parce que
Vous l'avez vu tel que le monde l'a fait, un vil contrat
d'intérêt social, accouplant deux êtres qui ne doivent ja-
mais avoir de commun ensemble que le nom: mariages im-
pies, pour lesquels des parents auront à rendre un jour
un compte rigoureux; mais le mariage chrétien, ma fille, n'a
rien de semblable à cet odieux marché; comme il enseigne
des devoirs rigoureux, il ne veut y astreindre que ceux qui
pourront les supporter ensemble, ceux qui se sont choisis, ceux
qui s'aiment, et se sont préparés par la prière au sacre-
ment grave et doux qui doit, non pas seulement les assem-
bler mais les confondre. Le mariage ainsi compris, est une
haute et mystérieuse institution digne de nos respects et digne
aussi de Vous ma fille si Vous l'eussiez devinée. —

102. La liberté peut vaincre, elle vaincra, plutôt ou plus tard; pourquoi pas tout de suite? Elle put vaincre un jour après la ruine des Polonais; le coeur ne doit il pas se briser à cette idée? Les Polonais dans la tombe sentent ils alors, ont ils du plaisir, si leurs enfans sont heureux. La tyrannie périra les enfans de la tyrannie seront punis pour les crimes de leurs pères; mais les os des rois enterrés en éprouvent ils de la douleur? — Nous avons horreur des anthropophages, stupides sauvages, qui ne dévorent cependant que la chair de leurs ennemis; mais si le présent tout entier, en corps, et en âme, avec sa joie et son bonheur, avec tous ses voeux et ses espérances, est martyrisé, immolé, mis en tambeaux pour en engraisser l'avenir — cette anthropophagie nous la supportons! — Les yeux n'appaisent pas la faim, des fruits empoisonnés n'ont encore rassasié personne. —

&

La vérité est que des esprits supérieurs sont rarement compatibles avec les paisibles inclinations de la vie de famille — C'est le malheur des grands esprits dit Pope, d'être plus admirés qu'aimés — La continuelle reflexion sur soi même, les études et toutes les habitudes du génie tendent à séparer du vulgaire des hommes celui qui le possède, ou pour parler plus exactement, celui qui en est possédé — Victime de sa propre supériorité, il ne comprend personne et n'est compris de personne. Il jette dans un pays, où il n'y a que de la petite monnaie en circulation, de l'or à pleines mains — On sent bien sa grandeur, mais il faut une espèce d'égalité pour qu'il se forme d'inclination réciproque — La

nature

nature a voulu que sur cette terre aucun de ses ouvrages fut parfait. Celui qui allierait aux dons brillans du génie cette douceur de caractère et ces sentimens paisibles qui forment la base du bonheur domestique, serait plus qu'un homme. Qu'on considère la vie de tous les grands hommes, et l'on trouvera qu'il y a peu d'exceptions, si tant est qu'il y en ait eu. — Moore —

Allemagne par Mme de Staël — Chap XII.

De la Morale fondée sur l'intérêt personel.

La conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte jamais pour rien les suites heureuses ou malheureuses de ses actions, lorsque ces actions sont dictées par le devoir. Il faut avoir toujours présent à l'esprit, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but; mais cette prudence est à la vertu comme le bon sens au génie; tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux —

Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme: s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. Le calcul, dans la conduite de la vie, doit toujours être admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions. C'est un bon moyen d'exécution, mais il faut que la source de la volonté soit d'une nature plus élevée, et qu'on ait en soi même un sentiment qui nous force aux sacrifices de nos intérêts personnels. —

Lorsqu'on voulait empêcher Saint Vincent de Paule de s'exposer aux plus grands périls pour secourir les malheureux il répondait: « Ne croyez vous pas que j'aie bien de la peine à me sacrifier pour prê-

«perer ma vie à moi?» Si les partisans de la morale fondée sur l'intérêt veulent retrancher de cet intérêt tout ce qui concerne l'éxistance terrestre, alors ils seront d'accord avec les hommes les plus réligieux; mais encor pourra-t-on leur reprocher les mauvaises éxpréssions dont ils se servent. En effet dira t'on, il ne s'agit que d'une dispute de mots: nous appelons utile ce que vous appelez vertueux, mais nous plaçons de même l'intérêt bien entendu des hommes dans le sacrifice de leurs passions à leurs devoirs. Les disputes de mots sont toujours des disputes de choses; car tous les gens de bonne foi conviendront qu'ils ne tiennent à tel ou tel mot que par préférence pour telle ou telle idée; comment les éxpréssions, ~~toujours ordinaires pouvaient elles~~ habituellement employées dans les rapports les plus vulgaires pourraient elles inspirer des sentimens génereux? En prononçant les mots d'intérêt et d'utilité, réveillera t'on les mêmes pensées dans notre coeur, qu'en nous déjurant au nom du dévouement et de la vertu.—

Lorque Thomas Morus aima mieux périr sur l'échaffaud que de remonter au faite des grandeurs, en faisant le sacrifice d'un scrupule de conscience; lorsque, après une année de prison, affaibli par la souffrance il refusa d'aller retrouver sa femme et ses enfans qu'il chérissoit, et de se livrer de nouveau à ces occupations de l'éspritqui donnent tout à la fois tant de calme et d'activité à l'éxistance; lorsque l'honneur seul, cette réligion mondaine, fit retourner dans les prisons d'Angleterre un vieux roi de France,

pense que son fils n'avait pas tenu les promesses, au nom desquelles il avait obtenu sa liberté; lorsque les Chrétiens vivaient dans les catacombes, qu'ils renonçaient à la lumière du jour, et ne sentaient le Ciel que dans leur âme, si quelqu'un avait dit qu'ils entendaient bien leur intérêt, quel froid glacé se serait répandu dans les veines en l'écoutant, et combien un regard attendri nous eût mieux révélé tout ce qu'il y a de sublime dans de tels hommes!

Non certes, la vie n'est pas si aride que l'égoïsme nous l'a faite; tout n'y est pas prudence, tout n'y est pas calcul; quand une action sublime ébranle toutes les puissances de notre être, nous ne pensons pas que l'homme généreux qui se sacrifie a bien connu, bien combiné son intérêt personnel; nous pensons qu'il immole tous les plaisirs, tous les avantages de ce monde, mais qu'un rayon divin descend dans son coeur, pour lui causer un genre de félicité qui ne ressemble pas plus à tout ce que nous revêtons de ce nom, que l'immortalité à la vie.

Ce n'est pas sans motif cependant qu'on met plus d'importance à fonder la morale sur l'intérêt personnel: on a l'air de ne soutenir qu'une théorie, et c'est en résultat une combinaison très ingénieuse, pour établir le joug de tous les genres d'autorité. Nul homme, quelque dépravé qu'il soit, ne dira qu'il ne faut pas de morale; car celui même qui serait le plus décidé à en manquer, voudrait encore avoir affaire à des dupes qui la conservassent.

Mais quelle adresse, d'avoir donné pour base à la morale la prudence. quel accès ouvert à l'ascendant du pouvoir, aux transactions de la consicence, à tous les mobiles conseils des évènemens!

Si le calcul doit présider à tout, les actions des hommes seront jugées d'après le succès; l'homme dont les bons sentimens ont causé le malheur sera justement blamé; l'homme pervers, mais habile sera justement applaudi — Enfin, les individus ne se considérant entre eux que comme des obstacles ou des instrumens, ils se haïront come obstacles et ne s'estimeront plus que comme moyens. Le crime même a plus de grandeur, quand il tient au désordre des passions enflammées, que lorsqu'il a pour objet l'intérêt personnel; comment donc pourait on donner pour principe à la vertu ce qui déshonererait même le crime. —

Du Chapitre XIII. De la morale fondée sur l'intérêt national

~~Les individus sont vertueux~~. Le n'est surement pas pour les avantages de cette vie, pour ajouter quelques jouissances de plus à quelques jours d'éxistence, et retarder un peu la mort de quelques mourans, que la consicence et la réligion nous ont été données. C'est pour que des créatures en possession du libre arbitre choisissent ce qui est juste, en sacrifiant ce qui est profitable, préferent l'avenir au présent, l'invisible au visible, et la dignité de l'éspèce humaine à la conservation même des individus. —

Les individus sont vertueux quand ils sacrifient leur intérêt

particulier

particulier à l'intérêt général; mais les gouvernemens sont à leur tour des individus qui doivent immoler leurs avantages personnels à la loi du devoir; si la morale des hommes d'état n'était fondée que sur le bien public, elle pourrait les conduire au crime, si ce n'est toujours, au moins quelquefois, et c'est assez d'une seule exception justifiée pour qu'il n'y ait plus de morale dans le monde; car tous les principes vrais sont absolus: si deux et deux ne font pas quatre, les plus profonds calculs de l'algèbre sont absurdes; s'il y a dans la théorie un seul cas où l'homme doive manquer à son devoir, toutes les maximes philosophiques et religieuses sont renversées, et ce qui reste n'est plus que de la prudence ou de l'hypocrisie. —

Du Chapitre XIV. Du principe de la morale dans la philosophie allemande.

Comment donc le but de notre liberté morale, serait il le bonheur de cette courte vie, que le hasard, la sauf-france, la vieillesse et la mort mettent hors de notre puissance? Il n'en est pas de même du perfectionnement; chaque jour, chaque heure, chaque minute peut y contribuer; tous les événemens heureux et malheureux y servent également, et cette oeuvre dépend en entier de nous, quelle que soit notre situation sur la terre. ———

Il y a mille moyens d'être un très mauvais homme sans blesser aucune loi reçue, comme on peut faire une détestable tragédie, en observant toutes les règles et toutes les convenances théâtrales. Quand l'âme n'a pas d'élan naturel, elle voudrait savoir ce qu'on doit dire et ce qu'on doit faire dans chaque circonstances, afin d'être quitte envers elle même et envers les autres; on se soumettant à ce qui est ordonné. La loi cependant, ne peut apprendre en morale, comme en poésie, que ce qu'il ne faut pas faire; mais en toutes choses, ce qui est bon et sublime ne nous est révélé que par la divinité de notre cœur.

Que répondre aux hommes qui prétendraient, en s'écartant du devoir, qu'ils obéissent aux mouvemens de leur conscience? Sans doute, on pourra découvrir qu'ils sont hypocrites en parlant ainsi; mais on leur a fourni l'argument qui peut servir à les justifier, quoi qu'ils fassent; et c'est beaucoup pour les hommes d'avoir des phrases à dire en faveur de leur conduite; ils s'en servent d'abord pour tromper les autres, et finissent par se tromper eux mêmes. Dira-t-on que cette doctrine indépendante ne peut convenir qu'aux caractères vraiment vertueux? Il ne doit point y avoir de privilèges même pour la vertu; car

Du

du moment qu'elle en désire, il est probable qu'elle n'en mérite plus. Une égalité sublime règne dans l'empire du devoir, et il se passe quelque chose au fond du coeur humain, qui donne à chaque homme, quand il le veut sinèrement, les moyens d'accomplir tout ce que l'enthousiasme inspire, sans sortir des bornes de la loi chrétienne, qui est aussi l'oeuvre d'un saint enthousiasme.

Du Chapitre XVIII

De la disposition romanesque dans les affections du coeur.

Il faut de l'imagination pour deviner tout ce que le coeur peut faire souffrir, et les meilleurs gens du monde sont souvent stupides à cet égard: ils vont à travers les sentimens comme s'ils marchaient sur des fleurs, en s'étonnant de les flétrir. N'y a-t-il pas des hommes qui n'admirent pas Raphaël, qui entendent la musique sans émotion, à qui l'océan et les cieux ne paraissent que monotones? Comment donc comprendraient-ils les orages de l'âme? Les caractères même les plus sensibles ne sont-ils pas quelquefois découragés dans leurs espérances? ne peuvent-ils pas être saisis par une sorte de sécheresse intérieure, comme si la Divinité se retirait d'eux? Ils n'en restent pas moins fidèles à leurs affections, mais il n'y a plus de parfums dans le temple, plus de musique

Dans

dans le sanctuaire, plus d'émotion dans le coeur. Souvent aussi le malheur commande de faire taire en soi même cette voix du sentiment, harmonieuse ou déchirante, selon qu'elle s'accorde ou non avec la destinée. Il est donc impossible de faire un devoir de la sensibilité, car ceux qui l'éprouvent en souffrent assez pour avoir souvent le droit et le désir de la réprimer.

Du Chapitre XIX. De l'amour dans le Mariage.

C'est dans le Mariage que la sensibilité est un devoir; dans toute autre relation la vertu peut suffire; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert, pour ainsi dire, aux battemens de deux coeurs, une affection profonde est un bien nécessaire. La légereté des moeurs a introduit tant de chagrins entre les époux, que les moralistes du dernier siècle s'étaient accoutumés à rapporter toutes les jouissances de coeur à l'amour paternel et maternel, et finissaient presque par ne considérer le mariage que comme la condition requise pour jouir du bonheur d'avoir des enfans. Cela est faux en morale, et plus faux encore en bonheur. D'où vient donc que cette affection si sainte est si souvent profanée? J'oserais le dire c'est à l'inégalité singulière que l'opinion de la société met entre les devoirs des deux époux qu'il faut s'en prendre: Le Christianisme a tiré les femmes d'un état qui rajeu-

= ble

ble à l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable Religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre: la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de privilèges, et celui de la force moins qu'aucun autre. Cependant il est resté de l'esclavage des femmes des préjugés, qui se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux. —

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévoûment à l'amour conjugal, la récompense de ce dévoûment, c'est la scrupuleuse fidélité et l'amour de celui qui en est l'objet —

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux, mais le monde en établit une grande; et de cette différence naît la ruse dans les femmes, et le ressentiment dans les hommes. Quel est le coeur qui peut se donner tout entier, sans vouloir un autre coeur aussi tout entier? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour? Qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle? Sans doute

la

la religion peut l'exiger, car elle seule a le secret de cette contrée mystérieuse où les sacrifices sont des jouissances? mais qu'il est injuste l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne!

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines de ce monde. L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal: lutter seul contre le sort, s'avancer vers la vieillesse sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement, dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore et qu'il est pâle, décoloré comme un spectre livide, avant couvert de la nuit, votre cœur se révolte, il vous semble qu'on vous a privé des dons de Dieu sur la terre; et si vous aimez encor celui qui vous traite en esclave puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle même se trouble à force de malheur:—

Les femmes pourraient adresser à l'époux qui traite légèrement leur destinée, ces deux vers d'une fable:

Oui, c'est un jeu pour vous,
Mais, c'est la mort pour nous.

Il faut qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque, qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage; il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, ruisée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira —

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire d'une femme. Quel être dégradé ne serait elle pas sans l'une et sans l'autre. Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneraient pas moins peut être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a t il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre; une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à flétrir jusqu'aux plaintes du coeur qu'il aurait brisé, car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son coeur, et la générosité l'enchaine d'autant plus que la société le dégage. —

La fidélité est commandée aux femmes par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur; la voix de la conscience est la seule qui se fasse

entendre

entendre à l'homme; il sait qu'il fait souffrir, il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort, et se renouveler dans le ciel: seul avec lui même, seul au milieu des séductions de tous les genres, il reste pur comme un ange, car si les anges n'ont pas été représentés sous des traits de femme, c'est parceque l'union de la force avec la pureté est plus belle et plus céleste encor que la modestie même la plus parfaite dans un être faible.

L'imagination, quand elle n'a pas le souvenir pour frein détaille de ce qu'on possède, embellit ce qu'on craint de ne pas obtenir: et fait du sentiment une difficulté vaincue: mais de même que dans les arts, les difficultés vaincues, n'érigent pas de vrai génie. Dans le sentiment il faut de la sécurité pour éprouver ces affections, gage de l'éternité, puisqu'elles nous donnent seules l'idée de ce qui ne saurait finir—

Le jeune homme fidèle semble chaque jour préférer de nouveau celle qu'il aime; la nature lui a donné une indépendance sans bornes, et de longtems du moins il ne saurait prévoir les jours mauvais de la vie— son cheval peut le porter au bout du monde; la guerre dont il est épris, l'affranchit au moins momentanément des relations domestiques, et semble réduire tout l'intérêt de l'existence à la victoire ou à la mort.— La terre lui appartient, tous les plaisirs lui sont

offerts,

nulle fatigue ne l'effraie, nulle association intime ne lui est nécessaire, il serre la main d'un compagnon d'armes, et le lien qu'il lui faut est formé.
Un temps viendra sans doute où la destinée lui révélera ses terribles secrets; mais il ne peut encore s'en douter.
Chaque fois qu'une nouvelle génération entre en possession de son domaine, ne croit elle pas que tous les malheurs de ses devanciers sont venus de leur faiblesse? ne se persuade t elle pas qu'ils sont nés trop faibles et débiles, comme on les voit maintenant?
Eh bien! du sein même de tant d'illusions, qu'il est vertueux et sensible, celui qui veut se vouer au long amour, lien de cette vie avec l'autre! Ah! qu'un regard fier et mâle est beau, lorsqu'en même tems il est modeste et pur! On y voit poser un rayon de cette pudeur, qui peut se détacher de la couronne des vierges saintes, pour parer même un front guerrier.
Si le jeune homme veut partager avec un seul objet les jours brillans de sa jeunesse, il trouvera sans doute parmi ses contemporains des railleurs qui prononceront sur lui ce grand mot de dupierie, la terreur des enfans du siècle. Mais est il dupe, le seul qui sera vraiment ~~l'~~ aimé? car les angoisses ou les jouissances de l'amour propre, forment tout le tissu des affections frivoles et mensogères? Et il dupe, celui qui ne s'amuse pas à tromper pour être à son tour plus trompé plus déchiré peut être que sa victime? Et il dupe enfin,

celui

celui qui n'a pas cherché le bonheur dans les misérables combinaisons de la vanité mais dans les éternelles beautés de la nature, qui parlent toutes de constance, de durée et de profondeur?

Non Dieu a crée l'homme le premier, comme la plus noble des créatures, et la plus noble est celle qui a le plus de devoirs. C'est un abus singulier de la prérogative d'une supériorité naturelle, que de la faire servir à s'affranchir des liens les plus sacrés, tandis que la vraie supériorité consiste dans la force de l'âme; et la force de l'âme, c'est la vertu. —

Du Chapitre XXI. De l'ignorance et de la frivolité d'esprit dans leurs rapports avec la morale.

L'ignorance, telle qu'elle existait il y a quelques siècles, respectait les lumières et désirait d'en acquérir: l'ignorance de notre temps est dédaigneuse, et cherche à tourner en ridicule les travaux et les méditations des hommes éclairés. L'esprit philosophique a répandu dans presque toutes les classes une certaine facilité de raisonnement, qui sert à décrier tout ce qu'il y a de grand et de sérieux dans la nature humaine, et nous en sommes à cette époque de la civilisation où toutes les belles choses de l'âme tombent en poussière. Les ignorans de nos jours sont incrédules, légers, superficiels; ils savent tout ce que l'égoïsme a besoin de savoir, et leur ignorance ne porte que sur ces études sublimes qui font naître dans l'âme un sentiment

d'admiration

d'admiration pour la nature et pour la Divinité.
Les jeunes gens, à peine sortis de l'école, s'hatent
de prendre possession de l'oisiveté comme de la robe
virile: les hommes et les femmes s'épient les uns les
autres dans les moindres détails; non pas précisement
par méchanceté, mais pour avoir quelque chose à
dire quand ils n'ont rien à penser. Le genre de curi-
osité journalière détruit la bienveillance et la lo-
yauté. On n'est pas content de soi même quand
on abuse de l'hospitalité donnée ou reçue pour criti-
quer ceux avec qui l'on passe sa vie, et l'on empêche
ainsi toute affection profonde de naître ou de subsister
en écoutant des mequeries sur ceux qui nous
sont chers, on flétrit ce que l'affection a de pur et d'exal-
té; les sentimens dans lesquels on n'est pas d'une
vérité parfaite, font plus de mal que l'indifférence.
Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit;
mais le génie est presque toujours plein de bonté.
La méchanceté vient, non pas de ce qu'on a trop
d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez. Si l'on
pouvait parler sur les idées, on laisserait en paix
les personnes; si l'on se croyait assuré de l'emporter
sur les autres par ses talens naturels, on ne cherche-
rait pas à niveler le parterre sur lequel on veut
dominer. Il y a des médiocrités d'âme déguisées en es-
prits piquants et malicieux: mais la vraie supériorité
est rayonnante de bons sentimens, comme de hautes pensées.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses; on ne tient plus à soi même comme à un être privilégié quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'une chose sans exemple; et la justice n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels. On a placé sur sa propre existance comme sur celle des autres, quand on s'est livré à la contemplation de l'univers —

Dans la classe oisive de la société, il est presque impossible d'avoir de l'âme sans que l'esprit soit cultivé. Jadis il suffisait de la nature pour instruire l'homme, et développer son imagination; mais depuis que la pensée cette ombre effacée du sentiment, a changé tout en abstractions, il faut beaucoup savoir pour bien sentir. Ce n'est plus entre les élans de l'âme livrée à elle même ou les études philosophiques qu'il faut choisir, mais c'est entre le murmure importun d'une société commune et frivole, et le langage que les beaux génies ont tenu de siècle en siècle jusqu'à nos jours —

Comment pourrait on sans la connaissance des langues sans l'habitude de la lecture, communiquer avec ces hommes qui ne sont plus, et que nous sentons si bien nos amis, nos concitoyens, nos alliés? Il faut être méprisable de cœur pour se refuser à de si nobles plaisirs. Eux là seulement qui remplissent leur vie de beaux

ouvrent

oeuvres peuvent se passer de toute étude : l'ignorance, dans les hommes oisifs prouvent autant la sécheresse de l'âme que la légèreté de l'esprit. Enfin il reste encore une chose vraiment belle et noble, dont l'ignorance et la privalité ne peuvent jouir c'est l'admiration de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucune relation; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'études, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre, pour pénétrer au sein de l'éternelle nuit, les mystères du monde ténébreux; tantôt ils s'élèvent au sommet de Chimboraço, pour découvrir au point le plus élevé du globe quelques phénomènes inconnus; tantôt ils étudient les langues de l'Orient, pour y chercher l'histoire primitive de l'homme; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie; enfin, ils sont vraiment le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée. Les Allemands méritent à cet égard une reconnaissance particulière; c'est une honte parmi eux que l'ignorance et l'in-

science sur tout ce qui tient à la littérature et aux beaux arts, et leur exemple prouve que, de nos jours, la culture de l'esprit conserve dans les classes indépendantes des sentimens et des principes —

La direction de la littérature et de la philosophie, n'a pas été bonne en France, dans la dernière partie du dix huitiè: me siècle; mais si l'on peut, s'exprimer ainsi la direction de l'ignorance est encore plus redoutable; car aucun livre ne fait du mal à celui qui les lit tous. Si les oisifs du monde, au contraire, s'occupent quelques instans, l'ou: vrage qu'ils rencontrent fait événement dans leur tête, comme l'arrivée d'un étranger dans un désert; et lorsque cet ouvrage contient des sophismes dangereux, ils n'ont point d'argumens à y opposer. La découverte de l'imprimerie est vraiment funeste pour ceux qui ne lisent qu'à demi, ou par hasard; car le savoir, comme la lance de Telephe, doit guérir les blessures qu'il a faites — L'ignorance, au milieu des raffinemens de la société est le plus odieux de tous les mélanges: elle rend à quelques égards semblable aux gens du peuple, qui n'estiment que la ruse; elle porte à ne chercher que le bien être et les jouissances physiques, à se servir d'un peu d'esprit pour tuer beaucoup d'âme; à s'applaudir de ce qu'on ne sait pas, à se vanter de ce qu'on n'ép: prouve pas; enfin à combiner les bornes de l'intelligence avec la dureté du coeur, de façon qu'il n'y ait plus rien à faire de ce regard tourné vers le ciel, qu'Ovide a célébré comme le plus noble attribut de la nature humaine —

Quatrième partie – Chapitre I. Considérations générales sur la Religion en Allemagne – Extraits.

Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme: tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le désir d'un avenir éternel et d'une existence sublime; on ne peut ~~apercevoir~~ entendre ni le vent dans la forêt, ni les accords délicieux des voix humaines; on ne peut éprouver l'enchantement de l'éloquence ou de la poésie: enfin, surtout, enfin on ne peut aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité – –

L'enthousiasme que le beau idéal nous fait éprouver cette émotion pleine de trouble et d'pureté tout ensemble, c'est le sentiment de l'infini qui l'excite. Nous nous sentons comme dégagés, par l'admiration, des entraves de la destinée humaine, et il nous semble qu'on nous révèle des secrets merveilleux, pour affranchir l'âme à jamais de la langueur et du déclin. Quand nous contemplons le ciel étoilé, où des étincelles de lumière sont des univers comme le notre, où la poussière brillante de la voie lactée trace avec des mondes une route dans le firmament, notre pensée se perd dans l'infini, notre coeur bat pour l'inconnu, pour l'immense, et nous sentons que ce n'est ~~pas~~ que au delà des expériences terrestres que notre véritable vie doit commencer. Enfin les émotions religieuses, plus que toutes les autres encor, réveillent en nous le sentiment de l'infini;

mais en le réveillant, elles le satisfont: et c'est pour cela sans doute qu'un homme d'un grand esprit disait: „Que la créature pensante n'était heureuse que quand l'idée de l'infini était devenue pour elle une jouissance, au lieu d'être un poids."

En effet quand nous nous livrons en entier aux réflexions, aux images, aux désirs qui dépassent les limites de l'expérience, c'est alors seulement que nous respirons. Quand on veut s'en tenir aux intérêts, aux convenances, aux lois de ce monde, le génie la sensibilité, l'enthousiasme, agitent péniblement notre âme: mais ils l'inondent de délices quand on les consacre à ce souvenir, à cette attente de l'infini qui se présente, dans la métaphysique, sous la forme des dispositions innées; dans la vertu, sous celle du dévouement; dans les arts, sous celle de l'idéal, et dans la religion elle même, sous celle de l'amour divin.—

Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme: tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le désir d'un avenir éternel et d'une existance sublime; on ne peut entendre ni le vent dans la forêt, ni les accords délicieux des voix humaines, enfin surtout, enfin on ne peut aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de la croyance d'immortalité.

Tous les sacrifices de l'intérêt personnel viennent du besoin de se mettre en harmonie avec ce sentiment de l'infini dont on éprouve tout le charme, quoique l'on

ne

ne puisse s'éxprimer. Si la puissance du devoir était renfermé dans le court espace de la vie, comment donc aurait elle plus d'empire que les passions sur notre âme? qui sacrifierait des bornes à des bornes? Tout ce qui finit est si court! dit St. Augustin; les instans de jouissance que peuvent que peuvent valoir les penchans terrestres, et les jours de paix qu'assure une conduite morale, différeraient de bien peu, si des émotions sans limites et sans terme ne s'élevaient pas au fond du coeur de l'home qui se dévoue à la vertu. —

Beaucoup de gens nieront ce sentiment de l'infini; et certes, ils sont sur un éxcélent terrein pour le nier, car il est impossible de le leur éxpliquer; ce n'est pas quelques mots de plus qui réussiront à leur faire comprendre ce que l'univers ne leur a pas dit. La nature a revêtu l'infini des divers symboles qui peuvent le faire arriver jusqu'à nous: la lumière et les ténèbres l'orage et le silence, le plaisir et la douleur, tout inspire à l'home cette réligion universelle dont son coeur est le sanctuaire.

Ce que Mr Ancillon a écrit sur ce sujet est digne d'être remarqué, et porte un caractère tout à fait original; c'est, pour ainsi dire, le sublime mis à la portée de la logique: il trace avec précision la ligne où les connaissances éxpérimentales s'arrêtent, soit dans les

arts

arts, soit dans la philosophie, soit dans la Réligion; il montre que le sentiment va beaucoup plus loin que les connaissances, et que par delà les preuves démonstratives, il y a l'évidence naturelle; par delà l'analyse l'inspiration; par delà les idées, les émotions; et que le sentiment de l'infini est un fait de l'âme, un fait primitif, sans lequel il n'y aurait rien dans l'homme que de l'instinct physique et du calcul.

Il est difficile d'être réligieux à la manière introduite par les esprits sees, ou par les hommes de bonne volonté qui voudraient faire arriver la réligion aux honneurs de la démonstration scientifique. Ce qui touche si intimement au mystère de l'existence ne peut être exprimé par les formes régulières de la parole. Le raisonnement dans de tels sujets sert à montrer où finit le raisonnement, et là où il finit comence la véritable certitude; car les vérités de sentiment ont une force d'intensité qui appele tout notre être à leur appui. L'infini agit sur l'âme pour l'élever et la dégager du tems. L'oeuvre de la vie, c'est de sacrifier les intérêts de notre éxistence passagère à cette immortalité qui comence pour nous dès aprésent, si nous en sommes déjà dignes; et non seulement la plupart des réligions ont ce même but, mais les beaux arts, la poésie, la gloire et l'amour, sont des réligions dans lesquelles il entre plus ou moins d'alliage.

En effet, chaque homme peut trouver dans une des merveilles de l'univers celle qui parle plus puissamment à son âme: l'un admire la Divinité dans les traits d'un père; l'autre dans l'innocence d'un enfant, l'autre dans le céleste regard des Vierges de Raphaël, dans la musique, dans la poésie, dans la nature, n'importe: car tous s'entendent si tous sont animés par le principe religieux, génie du monde et de chaque homme. — Des esprits supérieurs ont élevé des doutes sur tel ou tel dogme; et c'était un grand malheur que la subtilité de la dialectique ou les prétentions de l'amour propre puissent troubler et refroidir le sentiment de la foi. Souvent aussi la réflexion se trouvait à l'étroit dans ces religions intolérantes dont on avait fait, pour ainsi dire, un code pénal, et qui donnaient à la théologie toutes les formes d'un gouvernement despotique. Mais qu'il est sublime ce culte qui nous fait présentir une jouissance céleste, dans l'inspiration du génie, comme dans la vertu la plus obscure; dans les affections les plus tendres, comme dans les peines les plus amères; dans la tempête comme dans les beaux jours; dans la fleur, comme dans le chêne; dans tout hors le calcul, hors le froid mortel de l'égoïsme, qui nous sépare de la nature bienfaisante, et nous donne la vanité seul pour mobile, la vanité, dont la racine est toujours vénimeuse! qu'elle est belle, la religion qui consacre

=sacre le monde entier à son auteur, et se sert de toutes nos facultés pour célébrer les rites saints du merveilleux univers! Loin qu'une telle croyance interdise les lettres et les sciences, la théorie de toutes les idées ~~lui appart~~ et le secret de tous les talens lui appartiennent: il faudrait que la nature et la Divinité fussent en contradiction, si la piété sincère défendait aux hommes de se servir de leurs facultés, et de goûter les plaisirs qu'elle donnent. Il y a de la réligion dans toutes les oeuvres du génie; il y a du génie dans toutes les pensées réligieuses. L'esprit est d'une moins illustre origine, il sert à contester; mais le génie est Créateur. La source inépuisable des talens et des vertus, c'est le sentiment de l'infini, qui a sa part dans toutes les actions généreuses et dans toutes les conceptions profondes. — La Réligion n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie, si l'on n'entretient pas sans cesse dans l'Ame cette foi à l'invisible, ce dévouement, cette élévation de desirs, qui doivent triompher des penchans vulgaires auxquels notre nature nous expose.

Chapitre II. Du protestantisme.

L'examen peut affaiblir cette foi d'habitude que les hommes font bien de conserver tant qu'ils le peuvent; mais quand l'homme sort de l'examen plus réligieux qu'il n'y était entré, c'est alors que la Réligion est invariablement fondée; c'est alors qu'il y a paix entre elle et les lumières et qu'elles se

servent

servent mutuellement. Quelques écrivains ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité, et l'on aurait dit, à les entendre que c'était une véritable atrocité de croire notre espèce perfectible. Il suffit en France qu'un homme de tel parti ait soutenu telle opinion pour qu'il ne soit plus de bon goût de l'adopter; et tous les moutons du même troupeau viennent donner les uns après les autres, leurs coups de tête aux idées, qui n'en restent pas moins ce qu'elles sont.

Il est très probable que le genre humain est susceptible d'éducation, aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour les progrès de la pensée dans la route éternelle du tems. La réformation fut l'ère de l'examen, et de la conviction éclairée qui lui succède. Le christianisme a d'abord été fondé, puis attiré, puis examiné; puis compris, et ces diverses périodes étaient nécessaires à son développement; elles ont duré quelquefois cent ans, quelquefois mille ans. L'Être Suprême qui puise dans l'Eternité, n'est pas économe du temps à notre manière. —

—

Lessing, l'un des esprits les plus vigoureux de l'Allemagne n'a cessé d'attaquer, avec toute la force de sa logique, cette maxime si communément répétée, qu'il y a des vérités dangereuses. En effet, c'est une singulière présomption, dans quelques individus, de se croire le droit de cacher la vérité

à leurs

à leurs semblables, et de s'attribuer la prérogative de se placer, come Alexandre devant Diogène, pour nous dérober les rayons de ce soleil qui appartient à tous également; cette prudence prétendue n'est que la théorie du charlatanisme; on veut escamoter les idées pour mieux asservir les hommes. La vérité est l'oeuvre de Dieu, les mensonges sont l'oeuvre de l'homme. Si l'on étudie les époques de l'histoire où l'on a craint la vérité, l'on verra toujours que c'est quand l'intérêt particulier luttait de quelque manière contre la tendance universelle. La recherche de la vérité est la plus noble des occupations et sa publication un devoir. Il n'y a rien à craindre pour la réligion ni pour la société dans cette recherche, si elle est sincère; et si elle ne l'est pas, ce n'est plus alors la vérité, c'est le mensonge qui fait du mal. Il n'y a pas un sentiment dans l'homme dont on ne puisse trouver la raison philosophique: pas une opinion, pas même un préjugé généralement répandu; qui n'ait pris racine dans la nature. Il faut donc examiner, non dans le but de détruire, mais pour fonder la croyance sur la conviction intime, et non sur la conviction dérobée —

Il y a toujours une harmonie préétablie entre la vérité et la raison humaine, qui finit toujours par les rapprocher l'une de l'autre. —

Il faut bien mal connaître le Christianisme, c'est à dire, la révélation des lois morales de l'homme et de l'univers, pour recommander à ceux qui veulent y croire l'ignorance, le secret, et les ténèbres. Ouvrez les portes du temple, appelez à votre secours le génie, les beaux arts, les sciences la philosophie; rassemblez les dans un même foyer, pour honorez et comprendre l'auteur de la création, et si l'amour a dit que le nom de ce qu'on aime semble gravé sur les feuilles de chaque fleur, comment l'empreinte de Dieu ne serait elle pas dans toutes les idées qui se rallient à la chaîne éternelle!

Chapitre IV. Du Catholicisme

Si dans la religion comme dans les autres affections humaines on peut réunir ce que l'imagination et la raison souhaitent il y a paix dans l'homme; mais en lui, comme dans l'univers, la puissance de créer et celle de détruire, la foi et l'examen se succèdent et se combattent. —

Ce n'est pas la splendeur du ciel chrétien qu'on peut opposer à l'Olympe, mais la douleur et l'innocence, la vieillesse et la mort, qui prennent un caractère d'élévation et de repos, à l'abri de ses espérances religieuses dont les ailes s'étendent sur les misères de la vie. Il n'est donc pas vrai ce me semble que la Religion protestante soit dépourvue de poésie, parce que les pratiques du culte y ont moins

d'éclat

d'éclat que dans la réligion catholique — Des cérémonies plus ou moins bien éxécutées, selon la richesse des villes et la magnificence des édifices, ne sauraient être la cause principale de l'impression que produit le service divin: ce sont ses rapports avec nos sentimens intérieurs qui nous émeuvent, rapports qui peuvent exister dans la simplicité comme dans la pompe. —

Chapitre V

De la disposition réligieuse appelé mysticité. —

Si l'on considère les peines et les plaisirs de la vie comme l'effet du hasard ou du bien joué, alors le désespoir et la joie doivent être pour ainsi dire des mouvemens convulsifs. Car quel hasard que celui qui dispose de notre éxistence! quels orgueil ou quel regret ne doit on pas éprouver, quand il s'agit d'une démarche qui a pu influer sur notre sort? À quels tourment d'incertitude ne devrait on pas être livré, si notre raison disposait seule de notre déstinée dans ce monde? Mais si l'on croit, au contraire, qu'il n'y a que deux choses importantes pour le bonheur, la pureté de l'intention, et la résignation à l'évènement quel qu'il soit, lorsqu'il soit, lorsqu'il ne dépend plus de nous, sans doute beaucoup de circonstances nous feront encore cruellement souffrir, mais aucune ne rompra nos liens avec le Ciel. — — —

L'opinion dominante parmi les Chrétiens mystiques, c'est que le seul hommage qui puisse plaire à Dieu, c'est celui

De

de la volonté, dont il a fait don à l'homme; quelle offrande plus désintéressée pouvons nous, en effet, présenter à la divinité? ~~Que~~ Le culte, l'encens, les hymnes ont presque toujours pour but d'obtenir les prospérités de la terre, et c'est ainsi que la flatterie de ce monde entoure les monarques; mais se résigner à la volonté de Dieu, ne vouloir rien que ce qu'il veut, c'est l'acte religieux le plus pur, dont l'âme humaine soit capable. — — —
C'est l'orgueil, en toutes choses, qui met le venin dans la blessure; l'âme révoltée accuse le ciel, l'homme religieux laisse la douleur agir sur lui selon l'intention de celui qui l'envoie: il se sert de tous les moyens qui sont en sa puissance pour l'éviter ou pour la soulager; mais quand l'événement est irrévocable, les caractères sacrés de la volonté suprême y sont empreints. — — — —
Quel malheur accidentel peut être comparé à la vieillesse et à la mort? Et cependant presque tous les hommes s'y résignent, parce qu'il n'y a point d'armes contre elles; d'où vient donc que chacun se révolte contre les malheurs particuliers, tandis que tous se plient sous le malheur universel? C'est qu'on traite le sort comme un gouvernement, à qui l'on permet de faire souffrir tout le monde, pourvû qu'il n'accorde de privilèges à personne. — — — — —
Si chacun de nous veut examiner attentivement la trame de sa propre vie, il y verra deux tissus parfaitement distincts l'un qui semble en entier soumis aux causes et aux effets naturels, l'autre dont la tendance tout à fait mystérieuse ne

se

se comprend qu'avec le tems. — — — On finit par aper-
cevoir, même dans cette vie, pourquoi l'on a souffert, pour-
quoi l'on n'a pas obtenu ce qu'on désirait. L'amélioration
de notre propre coeur nous révèle l'intention bienfaisante
qui nous a soumis à la peine; car les prospérités de la
terre auraient même quelque chose de redoutable, si elles
tombaient sur nous après que nous nous serions rendus
coupables de grandes fautes: on se croirait alors aban-
donné par la main de celui qui nous livrerait au bon-
heur ici bas, comme à notre seul avenir. —
Ou tout est hasard, ou il n'y en a pas un seul dans ce
monde; et s'il n'y en a pas, le sentiment réligieux consiste
à se mettre en harmonie avec l'ordre universel, malgré
l'esprit de rébellion ou d'envahissement que l'égoïsme ins-
pire à chacun de nous en particulier. Tous les dogmes et
tous les cultes sont les formes diverses que ce sentiment réli-
gieux a revêtues, selon les temps et selon les pays; il peut se
dépraver par la terreur, quoiqu'il soit fondé sur la con-
fiance; mais il consiste toujours dans la conviction qu'il
n'y a rien d'accidentel dans les évènemens, et que notre seule
manière d'influer sur le sort, c'est en agissant sur nous
mêmes. La raison n'en règne pas moins dans tout ce qui tient
à la conduite de la vie; mais quand cette ménagère de l'exis-
tence l'a arrangée le mieux qu'elle a pu, le fond de notre coeur
appartient toujours à l'amour, et ce qu'on appele la mystiquité
c'est cet amour dans sa pureté la plus parfaite. — — —
Quand on croit qu'il n'existe plus de communication imé-
diate entre l'Être suprême et l'homme, la prière n'est,

pour

n'est, pour ainsi dire qu'un monologue ; mais elle devient un acte bien plus sérieux, lorsqu'on est persuadé que la Divinité se fait sentir au fond de notre coeur. En effet, on ne saurait nier, ce me semble, qu'il ne se passe en nous des mouvemens qui ne nous viennent en rien du dehors, et qui nous calment ou nous soutiennent, sans qu'on puisse les attribuer à la liaison ordinaire des évènements de la vie. — — — Que ne peut l'orgueil humain puisqu'il s'insinue dans le coeur sous la forme même de l'humilité! Mais il n'en est pas moins vrai que rien n'est plus simple et plus pur que les rapports de l'âme avec Dieu, tels qu'ils sont conçus par ce qu'on a coutume d'appeler les mystiques, c'est à dire, les Chrétiens qui mettent l'amour dans la réligion. — — — —

On craint en général que la doctrine de la résignation réligieuse, appelée dans le siècle dernier le quiétisme, ne dégoute de l'activité nécessaire dans cette vie. Mais la nature se charge assez de soulever en nous les passions individuelles, pour qu'on n'ait pas beaucoup, à craindre d'un sentiment qui les calme. — Nous ne disposons ni de notre naissance, ni de notre mort, et plus des trois quarts de notre destinée sont décidés par ces deux évènemens. Nul ne peut changer les données primitives de sa naissance, de son pays, de son siècle. etc. Nul ne peut acquérir la figure ou le génie qu'il n'a pas reçu de la nature ; et de combien d'autres circonstances impérieuses encore la vie n'est elle pas composée ? Si notre sort consiste en cent lots divers ; il y en a quatre vingt dix neuf qui ne dépendent pas de nous ; et toute la fureur de notre volonté se porte sur la faible portion qui semble encore

en notre

en notre pouvoir. Or l'action de la volonté même sur cette faible portion est singulièrement incomplète. Le seul acte de la liberté de l'homme qui atteigne toujours son but, c'est l'accomplissement du devoir: l'issue de toutes les autres résolutions dépend en entier des accidens auxquels la prudence même ne peut rien. La plupart des hommes n'obtiennent pas ce qu'ils veulent fortement; et la prospérité même, lorsqu'ils en ont, leur vient souvent par une voie inattendue. —

La doctrine de la mystiuité passe pour sévère, parce qu'elle comande le détachement de soi, et que cela semble, avec raison fort difficile; mais elle est dans le fait la plus douce de toutes; elle consiste dans ce proverbe, faire nécéssité vertu; faire de nécéssité dans le sens réligieux, c'est attribuer à la Providence le gouvernement de ce monde, et trouver dans cette pensée une consolation intime. Les écrivains mystiques n'exigent rien au delà de la ligne du devoir, telle que tous les hommes honnêtes l'ont tracée, ils ne commandent point de se faire des peines à soi même; ils pensent que l'homme ne doit, ni appeler sur lui la souffrance, ni s'irriter contre elle, quand elle arrive. — Quel mal pourroit il donc résulter de cette croyance, qui réunit le calme du stoïcisme avec la sensibilité des chrétiens? Elle empêche d'aimer, dira-t-on. Ah ce n'est pas l'exaltation réligieuse qui refroidit l'âme: un seul intérêt de vanité a plus anéanti d'affections qu'aucun genre d'opinions austères: les déserts même de la Thébaïde n'affaiblissent pas la puissance du sentiment, et rien n'empêche d'aimer, que la misère du cœur. — On attribue faussement un inconvenient très

grave

grave à la mystiuité. Malgré la sévérité de ses princi-
pes, on prétend, qu'elle rend trop indulgent sur les oeuvres,
à force de ramener la réligion aux impréssions intérieu-
res de l'âme, et qu'elle porte les hommes à se résigner
à leurs propres défauts, comme aux évènements inévi-
tables. Rien ne serait assurément plus contraire à l'es-
prit de l'Évangile que cette manière d'interpréter la
soumission à la volonté de Dieu. Si l'on admettait
que le sentiment réligieux dispense en rien des actions
il en résulterait non seulement une foule d'hypocrites
qui prétendraient qu'il ne faut pas les juger par ces
vulgaires preuves de réligion qu'on appele les oeuvres,
et que leur comunications secrètes avec la Divinité
sont d'un ordre bien supérieur à l'accomplissement
des devoirs; mais il y aurait aussi des hypocrites, avec eux
mêmes, et l'on tuerait de cette manière la puissance du
remord. En effet, qui n'a pas avec un peu d'imagina-
tion, des moments d'attendrissement réligieux? Qui n'a
pas quelquefois prié avec ardeur? Et si cela suffisait
pour être dispensé de la stricte observation des devoirs
la plupart des poètes pourraient se croire plus réligieux
que Saint Vincent de Paule. —
Mais c'est à tort que les mystiques ont été accusés de cette
manière de voir: leurs ouvrages et leur vie attestent
qu'ils sont aussi réguliers dans leur conduite morale, que
les hommes soumis aux pratiques du culte le plus sévère:
ce qu'on appele de l'indulgence en eux, c'est la pénétra-

tion

tion qui fait analyser la nature de l'homme, au lieu de s'en tenir à lui commander l'obéissance. Les mystiques s'occupant toujours du fond du coeur, ont l'air de pardonner ses égaremens, parce qu'ils en étudient les causes.
On a souvent accusé les mystiques, et même presque tous les chrétiens, d'être portés à l'obéissance passive envers l'autorité, quelle qu'elle soit, et l'on a prétendu que la soumission à la volonté de Dieu, mal comprise, conduisait un peu trop souvent à la soumission aux volontés des hommes. Rien ne ressemble moins toutefois à la condescendance pour le pouvoir que la résignation religieuse - Sans doute elle peut consoler dans l'esclavage mais c'est parce qu'elle donne alors à l'âme toutes les vertus de l'indépendance. Être indifférent par religion à la liberté ou à l'oppression du genre humain, ce serait prendre la faiblesse de caractère pour de l'humilité chrétienne, et rien n'en diffère davantage. L'humilité chrétienne se prosterne devant les pauvres et les malheureux, et la faiblesse de caractère ménage toujours le crime, parce qu'il est fort dans ce monde. —
Ce qui rend la société si sujette à l'ennui, c'est que la plupart de ceux avec qui l'on vit ne parlent que des objets extérieurs: et dans ce genre le besoin de l'esprit de conversation se fait beaucoup sentir. Mais la mystique religieuse porte avec elle une lumière si étendue, qu'elle donne une supériorité morale très décidée, à ceux même qui ne l'avaient pas reçue de la nature: ils s'appliquent à l'étude du coeur humain, qui est la première des sciences, et se donnent autant de peines pour

connaître

connaître les passions, afin de les appaiser, que les hommes du monde pour s'en servir. —

Sans doute il se peut rencontrer encore de grands défauts dans le caractère de ceux dont la doctrine est la plus pure: mais est ce à leur doctrine qu'il faut s'en prendre? On rend à la réligion un singulier hommage, par l'exigence qu'on manifeste envers tous les hommes réligieux, du moment qu'on les sait tels. On les trouve inconséquens, s'ils ont des torts et des faiblesses: et cependant rien ne peut changer en entier la condition humaine: si la réligion donnait toujours la perfection morale, et si la vertu conduisait toujours au bonheur, le choix de la volonté ne serait plus libre, car les motifs qui agiraient sur elle seraient trop puissans. —

La réligion dogmatique est un comandement: la réligion mystique se fonde sur l'éxperience intime de notre coeur; la prédication doit néccessairement se repentir de la direction que suivent à cet égard les ministres de l'Evangile, et peut être serait il à désirer qu'on apperçut davantage dans leur manière de prêcher l'influence des sentimens qui comencent à pénétrer tous les coeurs. En Allemagne, où chaque genre est abondant, Zollikofer, Jerusalem et plusieurs autres se sont acquis une juste réputation par l'éloquence de la chaire — et l'on peut lire sur tous les sujets une foule de sermons, qui renferment d'éxcellentes choses; néanmoins, quoiqu'il soit très sage d'enseigner la morale, il importe encore plus de donner les moyens de la suivre, et ces moyens consistent avant tout, dans l'émotion réligieuse.

Presque

Presque tous les hommes en savent à peu près autant les uns que les autres sur les inconvéniens et les avantages du vice et de la vertu; mais ce dont tout le monde a besoin c'est ce qui fortifie la disposition intérieure avec laquelle on peut lutter contre les penchans orageux de notre nature. —

S'il n'était question que de raisonner bien avec les hommes pour quoi les parties du culte qui ne sont que des chants et des cérémonies, porteraient-elles autant et plus que les sermons au recueillement de la piété? La plus part des prédicateurs s'en tiennent à déclamer contre les mauvais penchans, au lieu de montrer comme on y succombe et ~~succombe~~ comment on y résiste: la plupart des prédicateurs sont des juges qui instruisent le procès de l'homme: mais les prêtres de Dieu doivent nous dire ce qu'ils souffrent et ce qu'ils espèrent, comment ils ont modifié leur caractère par de certaines pensées; enfin nous attendons d'eux les mémoires secrets de l'ame, dans ses relations avec la Divinité. —

Les lois prohibitives ne suffisent pas plus dans le gouvernement de chaque individu que dans celui des états. L'art social a besoin de mettre en mouvement des intérêts animés, pour alimenter la vie humaine; il en est de même des instituteurs réligieux de l'homme: ils ne peuvent le préserver des passions qu'en excitant dans son coeur une extase vive et pure: les passions valent encore mieux, sans beaucoup de rapports, qu'une apathie servile, et rien ne peut les dompter qu'un sentiment profond, dont on doit peindre si on le peut, les jouissances, avec autant de force et de vérité qu'on en a mis à décrire

le

le charme des affections terrestres. — Quoi que les gens d'esprit en aient dit, il existe une alliance naturelle entre la religion et le génie. Les mystiques ont presque tous de l'attrait pour la poésie et pour les beaux arts; leurs idées sont en accord avec la vraie supériorité dans tous les genres, tandis que l'incrédule médiocrité mondaine en est l'ennemie: elle ne peut souffrir ceux qui veulent pénétrer dans l'âme: comme elle a mis ce qu'elle avait de meilleur au dehors, tomber au fond, c'est découvrir sa misère. —

Chapitre VI. De la douleur.

Une idée toujours la même et revêtant cependant mille formes diverses fatigue tout à la fois par son agitation et par sa monotonie. Les beaux arts qui redoublent la puissance de l'imagination auroient avec elle la variété de la douleur. La nature elle même importune, quand l'âme n'est plus en harmonie avec elle; son calme, qu'on trouvait doux irrite comme l'indifférence; les merveilles de l'univers s'obscurcissant à nos regards: tout semble apparition même au milieu de l'éclat du jour. La nuit inquiète, comme si l'obscurité révélait quelque secret de nos maux, et le soleil resplendissant semble insulter au deuil du coeur. Où fuir tant de souffrances? Est ce dans la mort? Mais l'anxiété du malheur fait douter que le repos soit dans la tombe, et le désespoir est pour les athées même comme une révélation ténébreuse, de l'éternité de peines. — Que ferions nous alors, que ferions nous ô mon Dieu! si nous ne pouvions nous jeter dans votre sein paternel! Celui qui le premier, appela Dieu, notre Père, en savait plus sur le coeur humain, que les plus profonds pen-

seurs —

-seurs du siècle.- Il n'est pas vrai que la Religion rétrécisse l'esprit; il l'est encore moins que la sévérité des principes religieux soit à craindre. Je ne connais qu'une sévérité redoutable pour les âmes sensibles, c'est celle des gens du monde; ce sont eux qui ne conçoivent rien, qui n'excusent rien de ce qui est involontaire: ils se sont fait un coeur humain à leur gré, pour les juger à leur aise. On pourrait leur adresser ce qu'on disait à messieurs de Port Royal, qui, d'ailleurs, méritaient beaucoup d'admiration: « Il vous est facile de comprendre l'homme que Vous avez crée: mais celui qui est, Vous ne le connaissez pas. »

« La plupart des gens du monde sont accoutumés à faire de certains dilémmes sur toutes les situations malheureuses de la vie, afin de se débarasser le plutôt qu'il est possible de la pitié qu'elles exigent d'eux. Il n'y a que deux partis à prendre, disent ils, il faut qu'on soit tout un ou tout autre; il faut supporter ce qu'on ne peut empêcher; il faut se consoler de ce qui est irrévocable. Ou bien, qui qui veut le but, veut les moyens; il faut tout faire, pour conserver ce dont on ne peut se passer etc. et mille autres axiomes de ce genre qui ont tous la forme de proverbes, et qui sont en effet le code de la sagesse vulgaire. Mais quel rapport y a t il entre ces axiomes et les angoisses du coeur! Tout cela sert très bien dans les affaires communes de la vie; mais comment appliquer de tels conseils aux peines morales! Elles varient toutes selon les individues, et se composent de mille circonstances diverses, inconnues à tout autre qu'à notre ami le plus intime, s'il en est un

qui

qui sache s'identifier avec nous. Chaque caractère est presqu'un monde nouveau pour qui sait observer avec finesse, et je ne connais dans la science du cœur humain aucune idée générale qui s'applique complètement aux exemples particuliers. — Le langage de la religion peut seul convenir à toutes les ~~[illegible]~~ situations et à toutes les manières de sentir! En lisant les Rêveries de J. J. Rousseau cet éloquent tableau d'un être en proie à une imagination plus forte que lui, je me suis demandé, comment un homme d'esprit formé pour le monde, et un solitaire religieux auraient épargé de consoler Rousseau? Il se serait plaint d'être haï et persécuté, il se serait dit l'objet de l'envie universelle, et la victime d'une conjuration qui s'étendait depuis le peuple jusqu'aux rois: il aurait prétendu que tout ses amis l'avaient trahi, et que les services même qu'on lui rendait étaient des pièges: qu'aurait alors répondu à toutes ces plaintes l'homme d'esprit formé par la société?

"Vous Vous exagérez singulièrement, aurait il dit l'effet que "Vous croyez produire; Vous êtes sans doute un homme "fort distingué, mais comme chacun de nous a pourtant des af- "faires et même des idées à soi, un livre ne remplit pas toutes "les têtes, l'événement de la guerre ou de la paix, et même "de moindres intérêts, mais qui nous concernent personel- "lement, nous occupent beaucoup plus qu'un écrivain, quel- "que célèbre qu'il puisse être. On Vous a écrié, il est vrai,

mais

mais tous les pays doivent être égaux à un philosophe comme Vous: et à quoi serviraient donc la morale et la réligion, que Vous développez si bien dans Vos écrits si Vous ne saviez pas supporter les revers qui Vous ont atteint? Sans doute quelques personnes Vous envient, parmi Vos confrères les hommes de lettres; mais cela ne peut s'étendre aux classes de la société qui s'embarrassent fort peu de la littérature; d'ailleurs, si la célébrité Vous importune réellement, rien de si facile que d'y échapper. N'écrivez plus; au bout de peu d'années on Vous oubliera et Vous serez aussi tranquille que si Vous n'aviez jamais rien publié. Vous dites que Vos amis Vous tendent des pièges, en faisant semblant de Vous rendre un service. D'abord n'est il pas possible qu'il y ait une légère nuance d'exaltation romanesque dans Votre manière de juger vos relations personnelles? Il faut Votre belle imagination pour composer la Nouvelle Héloïse; mais un peu de raison est nécessaire dans les affaires d'ici bas, et quand on veut bien, on voit les choses telles quelles sont. Si pourtant vos amis Vous trompent, il faut rompre avec eux; mais Vous seriez bien insensé de Vous en affliger; car, de deux choses l'une, ou ils sont dignes de Votre estime, et dans ce cas Vous auriez tort de les soupçonner; ou si Vos soupçons sont bien fondés, Vous ne devez pas alors regretter de tels amis. Après avoir écouté ce dilemme, J. J. Rousseau aurait bien pu prendre une troisième parti, celui de se jetter dans la rivière. Mais que lui aurait dit le solitaire réligieux?

" Mon fils, je ne connais pas le monde, et j'ignore s'il est
" vrai qu'on vous y veuille du mal; mais s'il en était
" ainsi Vous auriez cela de commun avec tous les bons
" qui cependant ont pardonné à leurs ennemis, car
" Jésus-Christ et Socrate, le Dieu et l'homme en ont
" donné l'exemple. Il faut que les passions haineuses
" existent ici bas pour que l'épreuve des justes soit
" accomplie. Sainte Thérèse a dit des méchans: Les
" malheureux! ils n'aiment pas; et cependant ils vivent
" aussi pour qu'ils aient le tems de se repentir.
" Vous avez reçu du ciel des dons admirables; s'ils Vous
" ont servi à faire aimer ce qui est bon; n'avez Vous
" pas déjà joui d'avoir été un soldat de la vérité sur
" la terre? Si Vous avez attendri les coeurs par une
" éloquence entraînante, Vous obtiendrez pour Vous
" quelques unes des larmes que Vous avez fait couler.
" Vous avez des ennemis près de Vous, mais des amis
" au loin, parmis les solitaires qui Vous lisent, et Vous
" avez consolé des infortunés mieux que nous ne pou-
" vons Vous consoler Vous même. Que n'ai-je votre
" talent, pour me faire entendre de Vous! C'est une belle
" chose que le talent mon fils; les hommes cherchent sou-
" vent à le dénigrer; ils Vous disent à tort que nous le
" condamnons au nom de Dieu; cela n'est pas vrai. C'est
" une émotion divine que celle qui inspire l'éloquence, et
" si Vous n'en avez point abusé, sachez supporter l'envie,
" car une telle supériorité vaut bien les peines qu'elle peut faire
éprouver.

" Néanmoins, mon fils, je le crains, l'orgueil se mêle à
" vos peines, et voilà ce qui leur donne de l'amertume;
" car toutes les douleurs qui sont restées humbles font
" couler doucement nos pleurs; mais il y a du poison dans
" l'orgueil, et l'homme devient insensé quand il s'y livre:
" c'est un ennemi qui se fait son chevalier, pour mieux
" le perdre. — Le génie ne doit servir qu'à manifester la bon-
" té suprême de l'âme. Il y a beaucoup de gens, qui ont cette
" bonté sans le talent de l'exprimer; remercier Dieu de ce qu'il
" vous donne le charme de ces paroles, faites pour enchanter
" l'imagination des hommes. Mais ne soyez fier que du senti-
" ment qui vous les dicte. Tout s'apaisera pour vous dans
" la vie, si vous restez toujours religieusement bons: les
" méchans mêmes se lassent de faire du mal, leur propre
" venin les épuise, et puis Dieu n'est il pas là, pour avoir
" soin du passereau qui tombe, et du coeur de l'homme qui souffre?
" Vous dites que vos amis veulent vous trahir: prenez garde
" de les accuser injustement: malheur à celui qui aurait
" repoussé une affection véritable, car ce sont les anges du
" Ciel qui nous l'envoyent: ils se sont reservés cette part
" dans le destin de l'homme! Ne permettez pas à votre
" imagination de vous égarer: il faut la laisser planer dans les
" régions des nuages: mais il n'y a que le coeur pour juger
" un autre coeur, et vous seriez bien coupable si vous
" méconnaissiez une amitié sincère: car la ~~bonté~~ beauté de
" l'âme consiste dans sa généreuse confiance, et la prudence
" humaine est figurée par un serpent. —

"Mon fils, il faut prier comme on aime, en mêlant la
"prière à toutes nos pensées: il faut prier car alors
"on n'est plus seul; et quand la résignation descendra
"doucement en vous, tournez vos regards vers la nature:
"on dirait que Dieu y retrouve le passé de sa vie,
"quand il n'en existe plus de traces parmi les hommes.

Chapitre IX

De la contemplation de la nature.

"Il faut pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une ame sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel." ———

Comment comprendre le but de ces phénomènes, si l'on s'en tient à l'enchaînement ordinaire de nos manières de juger? Comment peut on considérer les animaux, sans se plonger dans l'étonnement que fait naître leur mystérieuse existence? Un poète les a nommés les rêves de la nature, dont l'homme est le réveil. Dans quel but ont ils été créés? Que signifient ces regards qui semblent couverts d'un nuage obscur, derrière lequel une idée voudrait se faire jour! Quels rapports ont ils avec nous? Qu'est ce que la part de vie dont ils jouissent? Un oiseau suivait à l'homme de génie et je ne sais quel bizarre désespoir saisit le cœur, quand on perdu ce qu'on aime,

et qu'on

et qu'on voit le souffle de l'existence animer encor un insecte, qui semeut sur la terre, d'où le plus no: ble objet a disparu. —

Chapitre X — De l'enthousiasme.

Parmi ceux qui s'efforcent à tourner les sentimens exaltés en ridicule, plusieurs en sont pourtant sus: ceptibles à leur insu. La guerre, fut elle entreprise par des vues personnelles, donne toujours quelques unes des jouissances de l'enthousiasme: l'enivrement d'un jour de bataille, le plaisir singulier de s'exposer à la mort, quand toute notre nature nous commande d'aimer la vie, c'est encore à l'enthousiasme qu'il faut l'attri: buer. La musique militaire, le hennissement des chevaux, l'explosion de la poudre, cette foule de soldats revêtus des mêmes couleurs, émus par le même désir, se ran: geant autour des mêmes bannières, font éprouver une émotion qui triomphe de l'instinct conservateur de l'existence; et cette jouissance est si forte, que ni les fatigues, ni les souf: frances, ni les périls, ne peuvent en déprendre les âmes. — Quiconque a vécu de cette vie, n'aime qu'elle. Le but atteint ne satisfait jamais; c'est l'action de se risquer qui est né: cessaire, c'est elle qui fait passer l'enthousiasme dans le sang: et quoiqu'il soit plus pur au fond de l'âme, il est en: core d'une noble nature, lors même qu'il a pû devenir une impulsion presque physique. ——

La société développe l'esprit, mais ce n'est que la contemplation qui seule forme le génie. L'amour propre est le mobile des

pays

pays où la société domine, et l'amour propre conduit nécessairement à la moquerie qui détruit tout enthousiasme. Il est fort amusant, on ne saurait le nier, d'apercevoir le ridicule, et de le peindre avec grâce et gaité: peut être vaudrait il mieux se refuser à ce plaisir, mais ce n'est pourtant pas là le genre de moquerie dont les suites sont les plus à craindre: celle qui s'attache aux idées et aux sentimens est la plus funeste de toutes, car elle s'insinue dans la source des affections fortes et dévouées. L'homme a un grand empire sur l'homme, et de tous les maux qu'il peut faire à son semblable, le plus grand peut être est de placer le fantôme du ridicule entre les mouvemens généreux et les actions qu'ils peuvent inspirer. — L'amour, le génie, le talent, la douleur même, toutes ces choses saintes sont exposées à l'ironie, et l'on ne saurait calculer jusqu'à quel point l'empire de cette ironie peut s'étendre. Il y a quelque chose de piquant dans la méchanceté: il y a quelque chose de faible dans la bonté. L'admiration pour les grandes choses peut être déconcertée par la plaisanterie; et celui qui ne met d'importance à rien a l'air d'être au dessus de tout: si donc l'enthousiasme ne défend pas notre coeur et notre esprit, ils se laissent prendre de toutes parts par ce dénigrement du beau qui réunit l'insolence à la gaité. —

L'esprit social est fait de manière que souvent on se commande de rire, et que plus souvent encore on est honteux de pleurer; d'où cela vient il? De ce que l'amour propre se croit plus en sureté dans la plaisanterie que dans l'émotion,

Il faut bien compter sur son esprit pour oser être sérieux contre une moquerie; il faut beaucoup de force pour laisser voir des sentimens qui peuvent être tournés en ridicule. Fontenelle disait: J'ai quatre-vingts ans, je suis français, et je n'ai pas donné dans toute ma vie le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Ce mot supposait une profonde connaissance de la société. Fontenelle n'était pas un homme sensible, mais il avait beaucoup d'esprit, et toutes les fois qu'on est doué d'une supériorité quelconque, on sent le besoin du sérieux dans la nature humaine. Il n'y a que les gens médiocres qui voudraient que le fond de tout fut du sable, afin que nul homme ne laissât sur la terre une trace plus durable que la leur. —

Qu'ont ils éprouvé, ceux qui n'ont point admirés la femme qu'ils aimaient, ceux en qui le sentiment n'est point un hymne du coeur, et pour qui la grâce et la beauté ne sont pas l'image céleste des affections les plus touchantes! Qu'a telle sentie celle qui n'a point vu dans l'objet de son choix un protecteur sublime, un guide fort et doux, dont le regard commande et supplie, et qui reçois à genoux le droit de disposer de notre sort? Quelles délices inexprimables les pensées sérieuses ne mêlent elles pas aux impressions les plus vives! La tendresse de cet ami, dépositaire de notre bonheur, doit nous bénir aux portes du tombeau, comme dans les beaux jours de la jeunesse; et tout ce qu'il y a de solennel dans l'existence se change en émotions délicieuses, quand l'amour est chargé, comme chez les anciens, d'allumer et d'éteindre le flambeau de la vie. Si

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur, par un prestige singulier, il soutient encore dans l'infortune: il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde, qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du coeur de nos amis. Il nous sert aussi d'asile à nous mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir. Les affections les plus simples, celles que tous les coeurs se croient capables de sentir, l'amour maternelle, l'amour filial, peut on se flatter de les avoir connues dans leur plénitude, quand on n'y a pas mêlé d'enthousiasme? Comment aimer son fils sans se flatter qu'il sera noble et fier, sans souhaiter pour lui la gloire qui multiplierait sa vie, qui nous ferait entendre de toutes parts le nom que notre coeur répète? pourquoi ne jouirait on pas avec transport des talent de son fils, du charme de sa fille? Quelle singulière ingratitude envers la Divinité, que l'indifférence pour ses dons! ne sont ils pas célestes, puis qu'ils rendent plus facile de plaire à ce qu'on aime? Si quelque malheur cependant ~~envieux~~ ravissait de tels ~~talents~~ avantages à notre enfant le même sentiment prendrait alors une autre forme: il éxalterait en nous la pitié, la sympathie, le bonheur d'être nécessaire. Dans toutes les circonstances, l'enthousiasme anime ou console; et lors même que le coup le plus cruel nous atteint, quand nous perdons celui qui nous a donné la vie, celui que nous aimions comme un ange tutélaire, et qui nous inspirait à la fois un respect sans crainte, et une confiance sans bornes, l'enthousiasme vient encor à notre secours;

il

il rassemble dans notre sein quelques étincelles de l'âme qui s'est envolée vers les cieux; nous vivons en sa présence, et nous nous promettons de transmettre un jour l'histoire de sa vie. Jamais, nous le croyons, jamais sa main paternelle ne nous abandonnera tout à fait dans ce monde, et son image attendrie se penchera vers nous pour nous soutenir avant de nous rappeler. —

Enfin quand elle arrive, la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute, l'affaiblissement, de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentimens et d'idées, qui habitaient dans notre sein, et que les ténèbres de la tombe enveloppent ces intérêts ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme voudrait paraît quand il expire, avoir moins à mourir!

Dieu soit béni cependant pour le secours qu'il nous prépare encor dans cet instant; nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière, nos réflexions, qui s'enchaînaient avec clarté, ne feront plus qu'errer isolées sur de confuses traces; mais l'enthousiasme ne nous abandonnera pas, ses ailes brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera les voiles de la mort, il nous rappelera ces momens où, pleins d'énergie, nous avions senti que notre coeur est impérissable, et nos derniers soupirs seront peut être comme une noble pensée qui remonte vers le Ciel. —

Nous devons comencer la vie, avec des livres; ils multi:
:plient les moyens d'action; c'est une sorte de capital;
mais vous savez qu'un capital n'est rien, si l'on n'em:
:ploie l'interêt qu'il produit. Les livres ne sont que des
paperasses inutiles, si nous ne dépensons pas en actions
la sagesse que nous avons, gagnée par la pensée -

Pour le poëte, la louange est un aliment nécéssaire, l'in:
:différence est la mort. ---- Mon Cher Signor Césarini
dit l'Anglais avec sensibilité, ne vous laissez pas do:
:miner, par de telles pensées - Dans une saine ambition
doit se trouver l'étoffe grossière, mais solide, d'une
patience persévérante. Elle doit vivre dans un avenir
de gloire, qui tôt ou tard, ne peut manquer à ceux dont
les travaux méritent cette récompense.

L'homme déshonête ou le jouet des passions peut avoir du
génie; mais rarement, ou pour mieux dire jamais, il ne
déploie du bon sens dans la conduite de la vie. Il peut gagner
souvent des prix enviés; mais il les doit au hasard, non à
son habileté. Mais l'homme que je vois marcher droit dans
une carrière honorable, juste envers les autres et envers
lui même (car on se doit justice à soi même dans le soin de
sa fortune, de sa réputation, dans la répression de ses passions:)
celui là, dis je, est un plus digne représentant, de son Créateur
que l'homme de génie privé d'autres attributs. ----

La profonde

Une profonde et noble satisfaction avec laquelle un homme en regardant en arrière se dit, qu'il n'a pas vécu en vain, qu'il a légué au monde, de l'instruction ou de la félicité, cette satisfaction est le sentiment le plus délicieux, dont la conscience humaine, puisse être capable.

Chaque jour il s'attachait davantage à cette philosophie saine, qui nous fait trouver un monde dans notre intérieur, autant du moins que peut nous le permettre le monde extérieur. Du haut d'une tranquille et sereine estime de lui même, il sentait la chaleur du soleil sur sa tête, quand les nuages de la malice humaine flottaient sombres et menaçants à ses pieds. Il ne méprisait point, il n'affrontait point l'opinion, mais il ne la courtisait point basement. Dans les occasions où il croyait juste de céder au monde, il lui cédait; dans celles où il croyait devoir le contrecarrer, il n'hésitait jamais à le faire. Il est des cas dans lesquels un homme honête, bien élevé, délicat, est meilleur juge que la multitude; et en de telles matières, s'il souffrait que la multitude influençât ses déterminations, soit en le flattant, soit en lui faisant peur, il ne vaudrait pas trois brins de paille. Le public, si vous le gâtez par des complaisances déplacées, devient une insupportable comère, fourrant son nez dans toutes les affaires qui ne le regardent nullement, dans ces choses où l'intervention du public est impertinente. "La mendicité, disait il, bien différente de la pauvreté, fait

dépendre

dépendre l'homme, pour sa subsistance, des secours d'autrui, non de ses propres efforts, et il y a mendicité morale dans l'homme qui dépend des autres pour sa vie morale, le respect de soi même".

Tout ce qui est noble, pur, tout ce qui est doux et sacré, peut il être mesuré, mutilé, selon les regles, les mesures du monde?

C'est dans la tristesse ou la maladie que nous apprenons que la foi nous a été donnée pour notre consolation, la foi qui n'est que l'espérance sous un nom plus saint, une espérance qui ne trompe, qui ne meurt jamais.

Alice ou les Mystères - Bulwer

Le Dons le plus précieux parmi ceux qui composent la puissance mentale lui manquait, cette gravité qui naît de l'harmonie entre la pensée et le discours.

Les espérances d'un autre monde lui firent oublier les désirs ambitieux de celui ci. Il ne cherchait pas à briller — Plus habile à relever le malheureux qu'à s'élever lui même, son humble origine le disposait à regarder les pauvres comme ses frères, lui permettait de comprendre tous leurs sentimens, tous leurs besoins. Les erreurs de ses jeunes années le rendaient aussi plus tolérant; car il est rare qu'un homme soit charitable s'il n'a pas le souvenir d'avoir péché. Ainsi nos vices cachent souvent les germes de nos vertus. Telle fut la vie obscure mais utile, calme mais active, d'un homme qui, dans les hautes positions de l'Eglise,

aurait

aurait pu devenir un intrigant ambitieux, et qui trouva dans un modeque revenu les moyens d'arriver à la vraie puissance pastorale, celle de vaincre ses pasions, et de sympathiser avec toutes les peines des autres! Oui, c'était un homme rare que ce prêtre du village!

Les vues ambitieuses de ce monde, ne nous suivent pas dans l'autre.

Et si les peines de l'âme ne détruisent pas les affections, elles retiennent leurs expresions, et modèrent leurs signes extérieurs.

Le sein de la nature ne révèle aucune sympathie pour les douleurs de l'homme!

Il était fier de ses luttes avec les hommes, plus fier encor de ses victoires sur ses pasions.

Des facultés pleinement développées, un esprit richement doué, une constitution vigoureuse, ramenée à une seconde jeunesse par une vie dure et active, enfin une solide expérience, tout cela se réunissait pour donner à Maltravers les moyens de rendre à l'humanité des services utiles et durables, en s'assurant à lui même la plus haute félicité terrestre, celle qui se fonde sur la droiture du coeur, la satisfaction de la conscience, le digne emploi de la puissance intellectuelle.

L'honneur, disait Maltravers, est à la justice ce que la fleur est à la plante, le produit de la sève surabondante, la preuve, le complément de la vitalité. Mais l'honneur qui n'est point engendré par la justice peut se comparer à une

rose

rose artificielle dont les modistes du grand monde du grand monde nous engagent à faire notre parure, en nous assurant qu'elle est plus naturelle qu'une rose véritable.

Autrefois le coeur de Mattravers s'était si promptement trahi lui même! Cléveland ne savait pas combien l'orgueil, les années, la souffrance instruisent les traits à rester composés et tranquilles, leur font perdre l'usage d'exprimer ce qui se passe au dedans.-

---

Jeune homme, Vous vous trompez: Certains moments de la vie sont en effet d'horribles agonies, mais la vie en elle même est un bienfait; la vie est un mystère qui déjoue tous nos calculs. — Vous ne pouvez jamais dire: Je suis malheureux aujourd'hui, donc je le serai demain.

La providence a crée dans tous les tems, et dans tous les pays, le génie du petit nombre, pour servir de guide de prophète au grand nombre; elle a investie la littérature, de la sublime mission d'assainir la civilisation, de former l'opinion, de préparer les lois, et cette providence, toute puissante a doué les élémens destinés à remplir ces grandes fins du pouvoir divin de s'épurer eux mêmes. Le torrent se clarifie et se calme par le tems et le repos; ses particules impures s'évaporent ou sont neutralisées par ses particules saines. Laissons les fous déclarer immorales les productions des esprits supérieurs. Il n'existe dans la littérature du monde

aucun

aucun livre populaire, immoral, deux siècles après sa naissance, parce que l'esprit ne vit jamais longtemps dans le coeur des nations, tandis que le vrai sera la moralité par excellence jusqu'à la fin des siècles.

1843 Listy z Krakowa — Józefa Kremera

Odwiedź no te nasze Tatry, zapuść się w serce tych Olbrzymich grodów natury, a wnet odstąpisz myśli porównywającej sztukę i przyrodę. Porzucaj społeczność ludzi co tętni życiem i ciepłem w dolinie, porzuć siola i kołyszące się błogostawieństwem zbożne łany, i wstąp na ostrze tomnichej iglicy, na najwyższy szczyt krzepatku, wspinaiąc się po piętrach coraz wznioślejszych, przedrzyj się po piętrach coraz wznioślejszych, przedrzyj się przez wszystkie szreble coraz biedniejszej, coraz niższej roślinności. Przebywszy bory ciemnej sosny, wyżej dosięgnij krzewów karłowatej brzozy, wyżej jeszcze granice najwznioślejszych polan, postaw następnie pod sobą państwo czarnej kosodrzewiny o rozkrzewionych warkoczach, następnie ostatnie smugi trawy zielonej, a staniesz w smutnej Ojczyźnie gładkich i suchych mchów, i pierwotnych porostów, między poryna się grobowe samowładztwo martwego kamienia. W koło dźwigają się stos na stosie grudy ogromnych batwanów granitowych: gruchego zniszczenia obraz. Rozciągają się zewsząd niby ulice, niby labiryntne budowania, placy i ściany rozrzuconego miasta Gigantów, a wszędzie

cisza

cisza śmiertelna, jakby u grobu natury. Ni tu kwiatek nabłyśnie, ni ptaszek zaszeleści wszelki głos tu zamarł, i został gdzieś wgłębi. Od czasu do czasu tylko, usłyszysz martwy i tłumiony łoskot; jest to skała, co urwawszy się z rozsady swej, wprzód skoki szalone podbijając się niby rykoszetem, coraz chyżej a chyżej pędzi, i wreszcie przepada w otchłaniach: porywa w swym polocie do okropnej podróży tłumy skalnych atomów, góra się poruszyła, odezwała się; głuchym przytłumionym grzmotem — i znów uciichła. Znowu natura wokoło oniemiała, ta cisza, niby zimna ręka śmierci, otkryta serce; bo to milczenie głębokie straszniejsze niż głos grożących piorunów na ziemi. —

Śpinaj się wyżej a wyżej po urwiskach sterczących i stromych uptarach, aż ci kołem obstąpią, niby straszydła niebosiężne, szczyty bure Tatrów, sępy innej natury, co je zrodziła wśród mgły i cierpień ziemia nasza, i wśród wywrotów całej świata dzielnicy. Te szczyty zrosłe u dołu kotliną czarną, potrytą śniegów płachtą, niby kosulą śmiertelną, bo tu skonanie wszelkiego żywota, i ciemno wiecznie, i wiecznie zimno. Gdy po długiej fizycznej pracy, po twardszym jarzmie trudzie duszy, stanie wreszcie na szczycie tatrzańskim; świat nowy, dziwny, i straszny obejmie cię sobą. W głębiach pod tobą przeciągają chmury, i potrzęsą sobą ziemią całą, niby morzem nieprzejrzanem, a miotane oddechem wiatru, igrają falą, i wzdymają się jakby Oceanu wody. Tamże

sterczą

~~Jurnie sterzą zachmury tu i owdzie przedarty obłoków opony, a poprzez te~~
~~przeze skrzeliny, jakby przez okna widzisz w przepaści ptakami świat~~
~~zielony, roskoszny.~~ Jurnie sterzą zachmur, jak wyspy wśród łona powodzi —
Wszystkie wiatry tu i owdzie przedarły obłoków opony, a poprzez te
szczeliny, jakby przez okna widzisz w przepaści ptakami świat
zielony, roskoszny. Teraz rozstąpiły się chmury, spadła zasłona ze
sceny stworzenia, a już jakby mapy na dnie olchłani rozbiera-
ją się całe kraje, narzucone tkaniną, srebrną siatką rzek: zdala
na rąbku północnym widokręgu, świeci się stary Kraków nasz.
Kreski ciemniejsze tu i ówdzie rozsypane, zmarszczki porozrzucane
szmatami bory, a wkropki i plamki bezkształtne spłynęły
mieszkania ludzi, siola i miasta. Wszystko wgłębi pozostało
i życie ludzi, i ich morskich gromadzi, i kosodrzewiny, i zwierzę-
ta i rośliny, i trop dzikiej kozy, i gniazda tatrzańskich orłów,
i wszystko przepadło w toni głębokiej, przepadło życie i śmierć,
radość i żal, śmiechy i westchnienia. — Tu sam jeden Bóg mieszka
na majestacie swoim: sąsiaduje z gwiazdami, ówdzie otchłanie obięty się sobą: tam tchnienia gdzieś tonie pod tobą; tu
sklepi się bezdno błękitów niebiańskich. Duch wieczystości
powieka otchłanią, a przeczucie nieśmiertelnej istoty twej, wzmaga
się w piersiach; i tysięczne dotychczas drzemiące w duszy głosy,
budzą się hymnem zmartwychwstania: Żywot tutejszy znika
z oczu i wycisza się z pamięci: coś wielu lat twoich przeżył,
przemarzył, przecierpiał, to jest teraz jakby snem, — niby wiele

cała

całe rozdrielaią się od dnia wczorajszego. Zdaie li się tutaj iakbyś iuż przebył chwilę skonania twego, i odprawił iuż te najcięższą i ostatnią pracę, i iakbyś tu teraz ocucił się z długiego snu grobowego, i przez wspomnień strzępy patrzał się na lata twoie upłynione na ziemi, cojeno słabo jeszcze brzmią w sercu, niby głosy dalekiej muzyki. Wszystko co doczesne wzięło pozostało, srebrne tylko obłoki wznoszą się nad ziemią, niby dymy ofiarnych kadzideł: posy: łowiny swoie z Bogiem. — Mamyż się jeszcze wmyślić postawić na śnieżnych czubach wiekuistej Himalai, lub na lodowych Andów lub Alpów rogatu? Wtedy atmosfera zaw: sza, misterna, nieza farbowana więcej błękitną barwą, ale gdzie na miejsce lazurów niebiańskich iuż czarny i ciemny eter rozpostarł się na onem przestworzu wiekuistem świata, a twarz słońca i gwiazdy wszystkie palą się czerwonym ogniem. A przecież, a przecież zaprawdę, drogi przyiacielu mój, choć ogromne i majestatu pełne są dzieła natury, szlachetniej: sze atoli jeszcze są dzieła człeka płynące. Zaprawdę, wej: sokie są Alpów i Tatrów przyerota, ale wyżej sięgaią czyny człowieka sprawcy. Gwiazdy gorącą chwałą Boga na Niebie, ale piękniejszą Jego chwałą są cnoty wielkich ludzi na ziemi; wszak te iak i tamte z łaski Bożej się dzieią. Bóg promieniem swej wiekuistej mądrości przeświecaiąc świat materyi, zapala go życiem jestestw milionów: ale gdy przejmie sobą ono najwyższe

i ostatnie

i ostatnie drzewo swoie, bo drzewa człowieczego, wtedy iuż pro:
mień światłości Jego, iakby słońce przez pryzma krysztta:
łowe puszczone, zaiaśnieie złotemi barwami tęczy, i odrodzą
się w duchu człowieka nowego wspaniałości, bo zaświeci wia:
ra, piękności, i mądrości. Co człowiek zacnego i wielkiego
sprawi, sprawi błogosławieństwem Nieba.

Rok. 1843 pod względem oświaty, przemysłu i wypadków czasowych.

Wyciąg z kilka słów o Uniwersytecie Francuzkim. W. M.

Zdarzyło się za czasów Karola W. mówi jeden kronikarz,
(mnich de St Gall) że na brzegi Galliy wylądowało z kupcami
bretońskiemi dwóch Szkotów niepoównanej nauki, tak w pis:
mach świeckich, iak też i świętych. Nie mieli oni towarów,
a jednak wołali do pospólstwa, które się koło nich zgroma:
dzało wiele chwalenia: „Arabie chce kto mądrości, niech przyi:
dzie do nas i odbierze ią z rąk naszych — my ią mamy do sprze:
dania." I tak długo wołali aż ludzie zdziwieni, biorąc ich za
szaleńców, donieśli o tem Karolowi, namiętnemu miłośnikowi mą:
drości. Pospieszył też Karol z przywołaniem Szkotów i zapy:
tał ich: „arabie prawdą iest, że maią mądrość" A oni mu
odpowiedzieli: „Mamy ią, i w imieniu Pana udzielamy tym
którzy ią godnie szukaią." Gdy ich zapytał, coby za to chcieli
odrzekli znowu: „miejsce dogodne, stworzenia poiętne, i to, bez cze:
go nie można się obejść dopełniaią pielgrzymkę na ziemi: pożyi:
wienie i odzienie."

wienie i odzienie.„ Król pełen radości powierzył jednemu z nich nauczanie dzieci, należących do najwyższych familij, do klassy średniej i do najniższej, rozkazuiąc, by dostarczono nauczycielowi i dzieciom wszystkiego co potrzeba. — Po długiej wyprawie zwycięzki Karol, wróciwszy do Galliy, przywołał dzieci, i żądał od nich by mu pokazały swe prace. Uczniowie pochodzący z średnich i najniższych familij, bardzo go radowolili, tymczasem uczniowie ze szlacheckich rodzin przedstawili ieno nędzotę. A więc wielce mądry Karol, naśladuiąc sprawiedliwość najwyższego Sędziego, oddzielił dobrych, postawił ich na prawicy swoiej, i tak do nich rzekł: „Bardzo was chwalę, moie dzieci, za gorliwe dopełnianie moich chęci, i za szukanie we własnych sidłach waszego dobra. Idźcie do doskonałości, a obdarzę was bogatemi Biskupstwy, wspaniałemi opactwy, i będę was uważał iako ludzi wielkiego znaczenia." Odwracaiąc potem zagniewane czoło do uczniów na lewej stronie będących, a wzrokiem iskrzącym czyniąc postrach wielki sumieniu, rzucił im te słowa, pełne gorzkiego urągania: „Co do was szlachcice, wy, dzieci, miękuchne i hrabiętne, ufacie waszemu [redacted] urodzeniu i fortunie waszej, zaniedbuiecie rozkazy moie, i wolicie raczej oddać się gnuśności, grom, lub czczym zabawom, aniżeli ubiegać się o chwałę w naukach. Przysięgam na króla Niebios! niech kto inny was wielbi, ia nie dbam o wasze urodzenie, i owaszcz hrabstwo — wiedzcie i pamiętajcie, że kiedy nie pospieszycie naprawić waszego niedbalstwa

= stwa

stwa, nie nie wyshaie a Karola". Jak głęboka mądrość Karola Boga i tak prawdziwe poięcie myśli chrześcijańskiej, wyswobadzającej człowieka zpod prawa ślepego losu, wskazuią dostatecznie, jakim sposobem ten wielki Monarcha chciał zjednoczyć różnorodność swoiego szerokiego Państwa. Pochodnia nauk niechaj rozgrzeie uczucie miłości, spodrywaiącej wgłębi kardego serca, a mistrzu nienawiści rodu, uprzedzenia, kłótnie, przesądy, barbarzyństwo; niechaj panuiącey nie szuka potęgi państwa, ani ojcowskiey klassie, ani zmaterijalnych zyciotach, ani urodzeniu, ani w bagnetach bolosa, zabytki pogańskie, ale w idei harmonizuiącej wszystkie rozerłonia społeczeńskie, i w tych słowach Zbawiciela: „idźcie i nauczajcie" sama nauka rozwiązuiąca człowiekowi wnętrza budowli i natury, uczyni: stawi go na ziemi i królestwo niebieskie mu zjedna. ——

La Russie 1839 – p. Custine.

Les petits esprits ne voient pas que la supériorité de l'intélligence qui sert à reconnaître leur néceſſité, promet l'indulgence: l'indulgence éclairée, c'est adorable comme la Providence: mais les petits ésprits n'adorent pas.

L'âme, lorsqu'elle n'a point dissipé ses forces dans les affectations, trop habituelles aux gens du monde, conserve une inépuisable faculté de surprise et de curiosité; des puissances toujours nouvelles l'excitent à de nouveaux éfforts: cet univers ne lui suffit plus: elle appele, elle comprend l'infini: sa pensée mûrit, elle ne vieillit pas, et voilà ce qui nous promet quelque chose au delà de ce que nous voyons. — p: Custine.

Tel est l'effet de nos préoccupations d'immortalité 163.
que ce qui intéresse surtout l'habitant de la terre
c'est ce qui lui parle d'autre chose que la terre.

L'inégalité des conditions disparait sous le court et pesant niveau de la souffrance. Le tems n'est qu'une illusion dont la passion s'affranchit. l'intensité du sentiment, plaisir ou douleur, telle est la mesure de la réalité. Cette réalité fait tôt ou tard sa part aux idées sérieuses dans la vie la plus frivole, et le sérieux forcé est amer autant que l'autre eut été doux. —

Consuelo George Sand

Un peu d'humilité, de confiance, et de soumission aux arrêts éternels de la science incompréhensible aux homes, voilà le chemin de la vérité pour Vous Albert. Prenez dans votre âme, et renoncez y fermement, une fois pour toutes, à vouloir vous connaitre au delà de cette existence passagère qui Vous est imposée, et Vous rendre agréable à Dieu, utile aux autres homes, tranquil avec vous même, Abaisser votre science superbe; et sans perdre la foi à votre immortalité, sans douter de la bonté divine qui pardonne au passé et protège l'avenir, attacher vous à rendre féconde et humaine, cette vie présente que Vous méprisez, lorsque vous devriez la respecter et vous y donner tout entier, avec votre force votre abnégation, et votre charité. —

Rzym. Wspomnienia. —

To Rzym, — widzę go to miasto Olbrzymie
W ziemi połowa — nad ziemią połowa
Ramie pogaństwa — Chrześciaństwa głowa
podwójne dzieje — a jedno ma imie.
Kiedy miecz podniost — cały świat krwią zbroczył
Kiedy krzyż podniost — światłem go otoczył!

Z wnętrzności ziemi — jak przedpotopowy
Świat — kośćmi zwierząt stępiony kolosalnych,
Tak i On — świątyń i bram tryumfalnych
I kolumn stare wykazuje głowy!
Z gruzów stu świątyń wyrasta
Taka jest postać piotrowego miasta!

W miejscu Cezarów — zwierzchu kolumn strzeże
Stolicy pańskiej, Paweł i Piotr święty —
A w Kolizeum drzewa krzyż zatknięty —
Nie ryk lwów słychać, lecz ludu pacierze
Dwa Rzymy straszną tu stoczyły — — bitwę.
I miecz się skrzaskał o świętych modlitwę.

Polsko! i w Tobie Szatan dzisiaj gości,
I mieczem wyrwać chce z serc wiarę świętą —
Masz — prawda w łonie Bohaterów kości
przed okiem karty misyj rozwiniętą
I miecz z pod Wiednia — i świętych masz w niebie
Tylko — o polsko — nie zapomnij siebie

Polska Dziewica.

Polska Dziewico gdy spojrzę na Ciebie
Ciężkim się smutkiem i żałością poję.
Lepiej Ci było z aniołami w Niebie
Polska dziewico! smutne życie twoje!

Bo Tobie Matka zaraz od powicia
Cierpień zadatek wraz z mlekiem udziela
Bo napotykasz w trudnej drodze życia
Tysiąc dni smutku za jeden wesela.

Zaledwie z latek wychodzisz dziecinnych
Już Cię żałobnym odziewają kirem
Już zamiast piosnek wdzięcznych i niewinnych
Harmią Twe ucho więzami Sybiru —

Jesteś dziewicą, o przyjaciół w sklepie
To co wybuchnąć miało błogim żarem
Słodkim nadziejom zamknij Twoje serce
By mu nie były nieznośnym ciężarem. —

Swego Ci kochać nie wolno bezkarnie
Ukrywaj przed nim plon serdecznych danin
Bo na więzienie, katusze, męczarnie
Bo na niedolę skazany Polanin. —

O! nie dla niego weselne uploty
Już on zwolnością ślub uczynił krwawy
On na katowskie skazany pieszczoty
On na męczeńskie pogoni wyprawy. —

Oprzykra

O przykra dola dla polskiej dziewicy,
Jeśli swojskiemu wierna jest kochaniu
Bo brat jej zginie gdzieś na Szubienicy,
A narzeczony umrze na wygnaniu.
A ojciec chwilą przeklina tułacze
A Matce tęskno aż oczy wypłacze
Polska Dziewico, smutnaż twoja dola
Od lat dziesięciu hańba lub niewola!.....

Aleksander z Sicina Krasicki
z pamiętn: Marji Zawadzkiej

Aux Enfans de Mme Mélanie Sobańska née Urusko.

Grandissez jeunes gens, l'avenir est à Vous
Le ciel vous a donné plus qu'il ne donne à tous.
Vos fronts sont hauts et purs, Vos yeux sont pleins de flamme,
Votre parole est fière et revèle des âmes —
Vos regards, Vos discours, Vos sourires, Vos jeux,
Trahissent de Vos coeurs, les instincts généreux. —
De l'orgueil paternel Vous êtes l'espérance
Vous avez la beauté, Vous avez la naissance.
Vous avez la jeunesse — et l'horizon lointain
Est radieux pour Vous des soleils du matin —
Vous nous faites envie, à tous, tant que nous sommes,
Vous êtes des enfans, qui promettent des hommes! —
Grandissez donc enfans, et grandissez encor,
La fortune a pour Vous epuisé son trésor,
Avancez; vous sans peur dans la route applanie,
Que la bonté de Dieu sous Vos pas a bénie,

Joyeux

Joyeux, et vous tenant l'un l'autre par la main,
Aller, parmi les fleurs qui bordent le chemin,—
Aller vers le bonheur, aller vers la lumière,
Aller,— mais quelquefois regarder en arrière—
Car vous avez là bas le nid abandonné,
Où votre ange gardien, hélas! est retourné
Et qu'il fallut trop tôt, dans un fatal orage
Pauvres jeunes Aiglons, déserter avant l'âge!
Car vous avez là bas, auprès d'un cercueil
Deux femmes que recouvre une robe de deuil—
Deux femmes, que toujours l'on aime et l'on revère,
L'une est votre Patrie, et l'autre est votre Mère!

15 Avril 1845.

Une herbe est ici bas qui guérit tous les maux,
Où fleurit elle? en Egypte? en Espagne?
En mon pays? sous la vigne en Champagne?
Fleurit elle aux pieds des ormeaux?
Au bord de la mer en furie?
Fleurit elle dans la prairie?
Ou sur le chaume des hameaux?
Je l'ai cherché en vain sur le rivage,
Sur le sentier, sur la roche sauvage.
L'herbe qui guérit tout
Fleurit sur les tombeaux.

Taniec polski przez X. 845.

1.

Taniec polski to odwieczny
I swobodny, i wspaniały,
Jak serce polek stateczny
Jak mąż w zbroi okazały.

2.

Bo to w każdem iego kroku
Cześć niewieście, mężom sława,
Serce w oku, kord przy boku
Nie zaczepy i bez prawa

3.

Nie ubliży i koronie
Rycerskiemu miły czteku
I piękności, i matronie
I każdemu przystał wieku

4.

Kto z Moskalem w tany chodzi
I na sejmie, jak mąż stawa
Temu się swoboda godzi
I przystała ta zabawa

5.

Taniec według obyczaju
Jest naszych dziejów obrazem
Bo co świecie w życiu w kraju,
To się tutaj zbiegło razem.

6.

Jaki zwyczaj, jakie prawa
Jakie serce w tonie bije
Jakie dzieje, jaka sprawa
Taki duch w tym tańcu żyje.

I. tym

7

J tym tańcem, co my przodem
Posunęli wielkim chodem
Idą wdzięjach i na gody,
Wilad nasz, wszystkie dziś narody.

8.

I gdzie tylko czuą swobodę
I powagę cenią w kraju
Cnoty niewiast i urodę
Tańca polski jest w zwyczaju.

La plupart des hommes n'ont qu'un but matériel dans la vie: Ils prononcent de tems en tems les mots de foi, et de réligion; ils professent un culte; ils appartiennent à une comunion ~~[illegible]~~ réligieuse mais de nom seulement et non pas de coeur et d'âme car sans cela la conduite du monde ne serait pas telle que nous la voyons. Que le but de la vie, tel que notre sainte foi nous le montre, différe de celui du monde.

Conférences de J. H. Newman.

écrit en Juillet 852 Léopol

Jusque là je fus heureuse

ma fille et mon Ange mort le 16 8bre 852 Léopol

1883
21
4.

Jocelyn. Paris. 1800.

Où les pousse pourtant ce vague entraînement ?
Pourquoi vont-ils combattre et mourir si gaîment ?
Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait d'avance,
Ils vont comme un boulet, où la force les lance,
Ebranler le présent, démolir le passé,
Effacer sous son doigt quelque empire effacé
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris!
Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère;
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations de l'oeil à leur insu guidées
Sont dans la main de Dieu, des instruments d'idées!
Et l'homme qui ne voit que poussière et que sang,
Et qui croit Dieu bien loin, se trompe en maudissant;
Il ne sait pas, captif, en sa courte pensée,
Que d'une oeuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer
On laboure la terre avant de la semer.

Oh! que nos jugemens sont courts, et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire!
Que nous comprenons peu les dénoûments du sort!
Et que souvent la vie est prise pour la mort!

A. Lamartine

Pod popiersiem J. U. Niemcewicza — napisał J. F. Morawski.

Rycerz wieszcz, pisarz, Więzień, Tułacz Światów Obu,
U obcych tęsknił, płakał i zostawił do grobu. —
Skończył życie męczeństwa, życiem nagród ożył,
I tam gdzie już tez niema, Ojczyznę położył.

— Są kwiaty tajemnicze, co cicho i skrycie
Kwitną gdzieś tam, na Opoki Szczycie;
Kwitną Pan Bóg wie po co? kiedy o ich kwieciu
Nikt tu nigdy nie słyszał, na tém nadziem świecie.
Nikt ich nigdy nie widział, chyba tamci z góry,
Pan Bóg, i Aniołowie, i gwiazdy i chmury. —
Jak sieroty, którem ni gardzi ziemia matka
Rosną, kwitną, i więdną, a wszystko bez świadka.
Temi kwiaty są moje uczucia sieroce,
Co wyrosły na serca mojego Opoce,
Bóg wie po co, i na co? kiedy tak tajemnie
Jak się wszystkie zrodziły, wszystkie pomrą wemnie.
Nikt nigdy o tych kwiatach serca nie usłyszy
Nikt ich nigdy nie ujrzy, chyba w nocnej ciszy
Stróż Aniół, gdy swiém skrzydłem osłoni mą głowę,
I sienną tchnieniem moim zawiedzie rozmowę
I za wszystkich snów moich w téj cichej spowiedzi
Jeden Sen najstraszniejszy, o Polsce wyśledzi.

W. Pol. X. X.

Koleje Ludzkie

Dnia 24 Lutego 1785. w Montpellier, w Izbie mowney jego: spodzie, kobieta młoda jeszcze, płakała gorzko nad umarłym ciałem. Było to ciało męża iey, a prócz własney boleści ciężyło na iey sercu, maxie: rzyńskim ośmiu dziatek sieroctwo. Kobieta słabego rodu, nie była majętna, i ani wiedziała jak sobie z tak liczną rodziną poradzi, jak ją wychowa, jak córki za mąż wyda, synów postawi. Ta sama kobieta we 20cia lat później we wspaniałym pałacu, w Paryżu otoczona dworem, jaśniała chwałą i szczęściem dzieci, a dzieci tak wyszły:

Józef najstarszy Królem został Hiszpańskim —
Elisa wielką Księżną Toskanij.
Lucijan wyższym nad królów bo nieskiat Koronę.
Paulina Borghese Księżna Guastalli.
Ludwik Królem Holenderskim —
Karolina Krolowa Neapolitańska.
Hieronim Królem Westfalskim —
Napoleon Panem Świata.

Ta matka kobieta była Letycija Bonaparte. Ale któżby na nią w 10 lat spojrzał, a jakżeżby nową zmianę zabaczył. Żaden syn żadna córka nie osiadli się na tronie, a syn najukochańszy uwięziony na dalekiej skale.

Wło: z Jans: Hoffmann.

Wychowana przez Ojca, który spędził miłości i życie całe w ubóstwie, nie miała dla pobrzepienia zbolałej duszy tej pobożności, co zamiłowaniem woli Bożkiej zastępuje swojej zadowolenie, co ciszą tą i westchnieniem sprowadza z Nieba pociechę, o której tylko Aniołowie wiedzą, co goi rany serca, leczy chorobliwości umysłu, co powleka tajemną słodyczą cierpkości i trudy losu niepomyślnego. —

O ukochany Jezu, co nam pierwszy wskazał walkę ze światem i z nami samymi, a obiecał zwycięztwo cierpliwości, pokorze i odwadze! co nam dał rozumieć roskosz ofiary, pondy poświęcenia: co nam dał w lat w duszę, miłość krzyża, pragnienie Nieba, uszanowanie nędzy i nieszczęścia! co nas wprowadza na to pole bitwy, które my życiem nazywamy, uzbrojonych w tarczę wiary, i wpajnięcia Ducha Świętego, który się zbliżał do dzieci w Dąbrowie.

O Matki! męczennicze w tajnym pogrzebie, i w tajną wolą najczystszej waszej miłości! jakie silne poświęceniem! jak przenikliwej, jasnowidzącej troskliwości! jak chyżo i odważnie rzucacie się naprzeciw każdej ofiary! w życiu czułej Matki, nieustannie się odbija tajemniczy odblask odkupienia! bo nie ma prawdziwej miłości, niema obowiązku bez krzyża — i dla tego Bóg Matki kocha, że tak srogo boleją, a ochotnie, bez zemrania, bez narzekania,

bez

bez zapłaty. — I dla tego miłość macierzyńska prawie nigdy nie zniża się do skali słabych, niepohamowanych namiętności, bo ciągle oczyszczona, wznoszona, uświęcona zaparciem siebie samej; zdolna działać bez pomocy, żyć bez życzności, cierpieć bez ulgi, pracować bez nagrody! wynikenie i ofiara jej rozkoszą, podniętą zbytecznością, której nie oczekuje i nie wymaga; szczodrobliwość niewyczerpanej obfitości.

Każda rana serca, ma w sobie trochę jadu. Jeżeli w nią wiara nie wleje balsamu poddania się woli Boskiej, to wnet rozjątrzy się goryczą niechęci lub zazdrości; tymczasem niech zranione serce z głębi bolu zawoła, że zdaje się na to srogie, ale Ojcowskie Opatrzności zrządzenie; zwolna łzy nie wysuszając źródła, oczyszczają go, i zamiast zawiści wypływa wspaniałomyślne pobłażanie; niekiedy nawet zaparcie siebie, nagrodzone rozkoszą świadectwa wewnętrznego, świadectwa, któremu żadna głośna pochwała nie wyrówna.

~~Powiedz mu to on to zrozumie,~~

Oparta, nieżém nienaruszoną na wiarę we wszystko co piękne, co dobre. — Powiadają, że trzeba mieć rozum swego wieku; mnie się zdaje, że trzeba najpierw mieć swego wieku przymioty. W dziecińskiej skłonności do pobożności, do zadowolnienia tych, co się ich kocha; do przedsięwzięć wspaniałych. — W cnotowości

żywsze

żywsze uczucie pobożności, gorącość zarliwa w przywiązaniu, w zasadach, w zdaniu, — życie u: chodzące stabieje, jeżeli w pierwszych latach ubo: go i skąpo w duszy: podróż żywota należy odbywać z zbytecznym zapasem moralnym — tyle się napoty: ka okazyj wydawania, tyle zgubienia: koleje tak różne! Kto się tylko zaopatrzy w niezbędną konie: czność, w net do stutecznych wybiegów się zniży! — Otóż Marya sowicie jest zaopatrzona, tak suro: rotą Opatrzności, i wychowaniem, jak i wyra: bianiem się własnego serca i rozumu trudem.

Zajęcie światem wypija z nas pragnienie serca, i coraz nas czyni zimniejszemi względem uczuć, które nie pochłebiają wnierem, miłości własnej.

Rozpaczy u stóp krzyża, nie ma dla serca wierzą: cego w Niebo, w nieśmiertelności duszy, w krótkości dni naszych.

Mąż, to mistrz Cnoty, ~~po~~ winien boję dla żony.

O, jest dla wierzących, gorących, czystych dusz, zupełnie niezrozumiały niepojęty dla letkomyślnych i zimnych, jest jakiś magnes w cierpieniu!

Ja nie stoję o klejnoty i stroje, mówiła ziemiańska, wiosna że li się podobam — kwiatek mi ozdobą, — a dam chciwa złota, bo jeżeli są na świecie trzy, które

złotem

ztolem otrzyć nie można, są cierpienia, jest nie=
wola, głód i nędza, które ztolem wybrnąć się dadzą.

Trudno dać do zrozumienia kobiecie (i to jest chlub=
nym błędem) że powinna być miarą w poświęceniu.
Bo też jest istotnie posilającą i unoszącą moc
w życiu, całkowicie imiém oddaném; i, co dla sie=
bie trudzi, dla innych się szybko zwycięża.

Wolę ma silną Marija, a kiedy wola kieruje nami wedle
prawa boskiego, uczucia nie zamierają w sercu naszém;
tylko namiętności prestają go pustoszyć i niszczyć. —

Do Krzyża. p. Ks: Karo: Antoniewicza

Gdy się myśl zmysłą boleśnie uciera,
I raz zwycięża, drugi raz upada,
Serce, tęsknoty śmiercią obumiera
I w smutku chmurą na Duszy osiada,
Pospiesz do krzyża, bo z krzyża jedynie
Strumień pociechy, na duszę twą spłynie.

Kiedy chcąc zgłębić duszy tajemnice
Rozum zamilknie na twoje pytanie,
A piekło, zwątpień rzuci błyskawicę
Jak sztylet krwawy, co duszę rozrania,
Pospiesz do krzyża, bo z krzyża jedynie,
Wiara, i miłość w duszę twoją spłynie.

Gdy

Gdy świat różami twe drogi zasieje
Strzeż się dni życia twego rozpromienia
Chciej by się smutkiem nie stało wesele,
Chciej pośród strzeż się, nie straci zbawienia
Pozpieraj do krzyża, w niem nadzieja cała
Byś w strzeż się wierną Bogu została.

Łez w krótce łzy marzeń dusza się przebudzi
Gdy w domu twoim, boleść się rozgości
I śmierć zakołacze, a nie wdzięczności ludzie
Zdradą wypłacą ofiarę miłości
Pozpieraj do krzyża ze krzyż i wesele
A boleść twoja, będzie ci zbawieniem —

Kochaj!

Kochaj! w tem ~~tak~~ jednem, w tem tak krótkim słowie
Jest to strzeż się, mądrości się mieści,
Kochaj! a słowu kiedy czyn ~~przyświeci~~ odpowie
W zbolałem sercu swobody wypieści.

Kochaj! to słowo skarby tę otwiera
Którę wrosona źrenica wysączy
Kochaj! to słowo niebo ci otwiera
To jedno słowo, z Bogiem cię połączy!

Kochaj! a wdzięczny raj, wykwitnie błogi
Strumień pokoju, w pierś twoją się zleje,
Kochaj, i wśród cierpień, i tęsknot, i trwogi,
Zorza nadziei, w przyszłości zajaśnieje!

Kochaj!

Kochaj! a dusza twa łatwo odgadnie
Wśród tajemnic, kryjąca tajemnicę,
Kochaj! a kłamstwa zasłona odpadnie,
Co dotąd ćmiła, twej duszy źrenicę.
Kochaj! to słowo, niebiańskim promieniem
Obtędne myśli w rozumie rozprosy;
Kochaj! to słowo, węgielnym kamieniem,
Co Bóg założył węgłbi twojej duszy.
Kochaj! to słowo ugnie twe kolana,
U stóp Ołtarza, przed znakiem zbawienia!
Kochaj! a dusza z Bogiem pojednana,
Wprawdę zamieni czczej myśli marzenia.
Kochaj! to słowo ~~sprowadzi~~ na ciebie sprowadzi
I na kraj cały Boskie zlitowanie,
Kochaj! to słowo stare grzechy zgładzi
Wywoła nowe w żywot zmartwychwstanie.
Kochaj! nad wszystko Boga, Zbawcę twego,
Z całej, i serca i duszy twéj mocy,
Kochaj! bliźniego jak siebie samego
Na tém oparty, zakon i prorocy.

Ks: K: Antoniewicz

Geniusz.

Mknie gwiazda za gwiazdą, wieków przerzeczy,
Mknie chmura za chmurą, na niebie Ossijana,
Mknie fala za falą, a Wisła je toczy....
Mknie dusza za duszą, a każda spotkana.

Kolosie wiekowy
Co trzaw masz rysy,
Co nosisz strój wdowy
I w wieńcu cyprysy,
Ludzkości strudzona!
Wśród wichru, wśród burzy,
Dzień wstaje, dzień kona
Ty zawsze w podróży!....

I skała za skałą ci staje przed drogą
I burza za burzą wre, niesie potoki....
Lecz skały i burze cię wstrzymać nie mogą,
Ty dążysz i ufasz, a patrzysz w obłoki!....

Co wieków tęcz, kilka
Drzy ziemi posada....
Grzmot — burza zamilka —
Błysk — piorun wypada!
Duch w świątłach z purpury
Jak Orle olbrzymie
Z rozdartej zbiegł chmury
Geniusz mu na imię

J. Kalos

I kolos geniuszu jak bóstwo sam stoi,
Sam jeden silniejszy od wieków kolosu!
On burzom rozkaże on żale ukoi
Przyszłości odsłoni widnokrąg jej losu.
Każdy jego sąd: wyrokiem
Każdy pomysł: tworzycielem
Każdy czyn: niemym prorokiem
Każdy wiek jego Czciicielem.
Twa prawica o Sobieski!
Gdy półksiężyc wpół poniża
Błysnęły jak sztandar Niebieski
Znakiem zbawiennego krzyża!

Kopernik wpłanet igrzyska
Przez cyrk dróg mlecznych przelata —
Na powietrznym Obelisku
Czyta hieroglify świata.
Pieśń Chopena, tra natchniona
Wpada w olbrzym gorycz,
On jak łabędź tajemniczy,
Całe życie w śpiewie kona.

Cieszkowski duchowej zbroi,
Zdobywa tajemnic kraje
Dwudziesty mu wiek oddaje
Złote klucze swych podwoi.
Mistrz słowa, ofiar obrońca
Krasiński ten Orzeł biały
Z szczytu wiary jak ze skały
Ludzkość unosi do słońca.

Deotyma
czyli Gdzupija Łuszczewska

„Panie Profesorze, rzekła Julia, wpół żartem a w pół z płaczem jeszcze, powiedz mi co uczynić trzeba, gdy się przekonamy, żeśmy popełnili ogromną niedorzeczność, której już naprawić nie możemy?"

„Wtedy odpowiedział profesor L., trzeba aby rozum znosić dopomógł skutki niedorzeczności."

„I całe życie wtedy być nieszczęśliwym?"

„Nieszczęśliwym nigdy się być nie powinno, ale lepszym i mądrzejszym, a popełniony błąd użyć należy jak stopień na który się podnosiemy, by bliżej doskonałości stanąć."

„Tylko bardzo słaba istota, rzekł spokojnie profesor L. może wpaść w rozpacz i zniechęcenie. Najprzykrzejsze, najsmutniejsze położenie ma jednak swe strony, byle tylko chcieć je dojrzeć — W istocie w nas samych, wśród największych trosk i bolów znaleźlibyśmy pewne źródła pociechy. Kiedy to co nas otacza, zawadza lub dręczy nas, wtedy w sobie samych szukajmy swobodnego schronienia, i swobodnego życia, a będziemy mogli powiedzieć z Hamletem: („O potrafiłbym zamknąć się, w łupinie orzecha, i mniemać, że jestem panem nieskończonego świata.") Nasz świat wewnętrzny, w nas żyjący, poznać, uporządkować go niejako, rozjaśnić i coraz wyżej rozwijać i kształcić, jest rozkoszą, która wystarcza byśmy pokochali najprzykrzejsze ziemskie życie. — Uczyć się myśleć, jest to uczyć się żyć, i używać."

„Dobre książki, mówił dalej L, są skutecznemi pocieszycielami i przyjaciełami. Z ich pomocą można nieza-

wodnie

„wodnie, skoro się chce szczerze, uzyskać zgodę zsobą
Zamilkł a po chwili dodał z wzruszeniem. Moje po-
czciwe książki, ileż ja wam winienem!"
„Byłeś Pan niesrzegółnowym, rzekła Julia?,
„wszystko co najtkliwiej kochał na tej ziemi, straciłeś,
i nie tylko przez śmierć — Od lat dziesięciu przecho-
dziłem tę ciężką próbę — Wszystko co tylko serce głęboko
umiłowało, zostało mi wydarte. Nie jedna gorzka
przeszła godzina, zanim potrafiłem poddać się spo-
kojnie woli najdobrotliwszego Boga. —
Uciekałem mówił dalej L.., moje serce zahartować,
by nie tak gorzko cierpiało; dość długo walczyłem
przeciw własnym uczuciom, nie jestem już młody,
a przecież może wkrótce potrzeba mi będzie powró-
cić do moich dzieci, i wtedy muszę pocieszy-
„Słabość jest usłużyć się, siłę do znoszenia zwy-
„ciężmy zawsze w modlitwie, i w wykonaniu na-
„szych obowiązków. Czerpmy siłę, z tych źródeł."

Córki Prezesa — przez Fr. Bremer.

„Skutki czynów ludzkich, ich rozmiar i wielkość, zupełnie
nie są do wyrachowania. Nieznaczne ziarnko nasienia
może wyrość w wielkie drzewo; jasno gorejący płomień w po-
piele ginie. Czy zwycięztwa bohaterów więcej zdziałały dla
dobra ludzkości, jak ciche życie w miłości nieznanego czło-
wieka, to widzi tylko wszystko widzące nad nami oko. Niech
każdy czyni dobrze na swój sposób, i w swoim zawodzie, to

choć

choć on na pozór zaginie, jego dzieło zostanie, i kie-
dyś owoc przyniesie. Głośnej sławy, kochana Lilo" —
mówił dalej, zwracając się ku niej z pełnym prawdy
i serca wzrokiem, — „nie trzeba brać za jedno, z nie-
śmiertelnością na ziemi. Jeżeli jakie imię przejdzie wie-
ków powtarzają ludzie — to tylko odgłos; ale dobro które
pomyślałaś i uczyniłaś, twój duch, który działa i odradza
się w nieskończoności — to jest prawdziwą nieśmiertel-
nością na ziemi." —

Hrabia Alarik usiłował dać jej pojąć życie jako or-
ganiczną całość, a piśmienne zapytania jakie jej za-
stawił, były w ten sposób ułożone, iż przedmioty, do których
się odnosiły, na wzajem na siebie rzucały światło. Poruszały
te zaś wszystkie zakresy życia: religię i moralność, filozofię
i historią, naukę, sztukę, i literaturę. Hrabia Alarik był za
nadto światłym i dzielnym człowiekiem, by się mógł oba-
wiać zbytku ukształcenia u kobiety. Dla niej, jak i
dla mężczyzny, nie wiedział innych granic wielkości
nauki, jak indywidualne jej duchowe siły. Widział że Lila
wszelkie posiada zdolności, i ukształcił jej gorliwie a przyjaźnie.

Nie trzeba strofować ludzi zbyt wiele, lecz dać cel i
interes ich życiu, dać im coś, coby mogli kochać, dla
czego żyć, powinniśmy czynić ich szczęśliwemi, lub
wskazać im drogę do szczęścia — a wtedy będą dobremi.

„Trzeba siebie samą, swoje skłonności własne i zdolności
poznać, wiedzieć czego chcemy, nieprzerwaną ku temu

mieć

mieć wolę (rozumie się jeżli to jest czemś dobrem) i ku osiągnieniu zamierzonego celu, swoje usiłowania czas i zatrudnienia, w każdym dniu, w każdej godzinie; oto są warunki użycia siebie, korzystania darów życia, jakoteż osiągnienia szczęścia i przyjaźni ludzi, oraz warunki za pomocą których można się ostatnich tych dóbr spokojnie wyrzec, jeśli niepryjazny los oddala je od nas."

"Nie znam jestem w zupełności, ale raczej przeczuwam szczęśliwość tego stanu, w którym żyje się wśród świata, świata nie bijąc, gdzie świat i ludzi znosimy lekko i cierpliwie, i od nich zwracamy się do samotności w sobie, cichego pokoiku w własnem sercu, i tam bez przeszkody przebywamy, i rozwijamy w pokoju i świetle własnego ducha i postępujemy zgodnie z zakreśloną sobie koleją życia. Czyż nie w takim stanie prawdziwa wolność, prawdziwe szczęście na ziemi? Daj Boże, abym dostąpić go potrafiła. Daj Boże, aby każda istota w mojem położeniu mogła dosięgnąć tego cichego i pewnego portu. Ja przynajmniej nie przestanę spodziewać się, modlić, i pracować."

„Dobrze jest czytać o wielkich sercach, które biły dla prawd odwiecznych i cierpiały krwawo. W obec tych Oceanów siły i miłości czujemy się tacy mali; dobrze jest kropelka a uczucie pokory dobrem jest dla duszy. Gdy krapta cierpi, cóż to znaczy w całości większej? Narody giną wśród krwi, bohaterowie życia, nikną w okowach; kropla nie skarży się."

Ty

Ty wielki, dobrotliwy dawco, i rządco życia, Ty odwieczna, konieczna wolo, która światu przypadków panujesz i prędzej lub później równasz nierówne, daj wtadać twemu odwiecznemu boskiemu prawu, i daj takiej cnocie jej świątynię, każdej sile jej berło; bez przerwy myślą ku tobie zwrócona, patrzeć będę na życie i jego przemiany. Choćby wszystko dziwną kolejąą toczyło się przed moim wzrokiem, choćby mi się głowa kręciła, gdy się rzucę w wirowy strumień zdarzeń, przy tobie stoję stale.

Uwielbienie, obfite źródło rozkoszy. Dlaczegoż cię nie szukają? Czystej twej wody nie zabraknie nigdy spragnionemu; dziś, na drobnej ziemi może się tobą poić, po tysiącach lat, wśród wyższego rozwoju nieskończonego stworzenia Bożego, ty mu będziesz zawsze równie świeżym i młodym napojem, rosnąc jakiej ty udzielasz, jest czystą, i żadna boleść później nie następuje. Szczęśliwy jest ten, który wczas się nauczy uwielbiać, co godne uwielbienia.

Brak zdrowej myśli jest zapewne przyczyną, że życie człowieka i jego sądy, tak często są ciemne i kręte. Wychowanie powinno by rozwijać w człowieku samodzielną siłę rozumu i myśli. Skoro pojmujemy i rozróżniamy przedmioty, uczymy się oraz siebie poznawać i sądzić. Tak wiele ludzi nieszczęśliwych w życiu i tak wiele karykatur ludzkich ztąd tylko najczęściej powstaje, że nie poznali własnego swego geniuszu, czyli odwiecznej myśli boskiej, która, powołani zostali w życie swe wcielić, i która prawdziwą przyjaźń stanowi. Nie rozumieją siebie samych,

Hagen

władzą po obcych sobie zakresach, naśladują drugich, zapominają pozostać sobie wierni, i tracą właściwą siłę, właściwą, prawdziwą oryginalność. Jak skrzywioną byłaby istota, któraby chciała sobie odrębną naśladować jak krzywą drogą poszedł by ten, którego bez sposobnej ku temu głowy, chciał filozofować. Niech każdy w swojej prawdzie pozostanie.

Cromwell par Lamartine

Rien n'est plus souple et plus servile que les factions domptées. Come elles contiennent généralement plus d'insolence que de force, et plus de passion que de patriotisme, quand la passion épuisée se retire d'elles, les factions ressemblent aux globes des aéronautes, qui semblent occuper une place immense dans l'espace, et se confondre avec les étoiles pendant qu'ils s'élèvent gonflés d'air inflamable et qui, lorsque le gaz est évaporé, retombent à plat sur le sol et tiennent dans la main d'un enfant.

La Chûte d'un Ange par Lamartine

" Lever les yeux, mon fils! vous voyez sur nos têtes
Le groupe du Liban, tout voilé de tempêtes,
Dont les vastes rameaux des feux du ciel fumants
Blanchissent au Soleil, comme des ossemens,
Et qui du haut Sannin, au cap blanc de Saïde
Descendent vers la mer dans leur chute rapide:
L'oeil s'enfonce partout sous l'ombre des coteaux
Dont le granit soutient de sublimes plateaux,
Où les pentes du roc laissent sortir de terre
De distance en distance un sombre monastère.

En tes

En les voyant d'ici, l'œil même du rocher
Ne saurait distinguer leurs murs noirs du rocher;
Semblables à des caps qui brisent les nuages,
Ils s'élèvent aux ciel, d'étages en étages,
Noyés par les vapeurs dans les vagues de l'air;
On n'en voit quelques uns qu'aux lueurs de l'éclair.
Nul n'en saurait trouver la route, que les aigles.
Tout un peuple pourtant suit là de saintes règles,
Et pour fuir l'esclavage et l'ombre du turban
De trous comme une ruche a percé le Liban,
Et suspendant son aire aux pans des précipices,
A fecondé du roc les moindres interstices:
Abeilles du Seigneur, dont la cire et le miel
Sont d'obscures vertus qui n'ont de prix qu'au ciel.
Où est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites.
Tribu d'adorateurs, peuples de Cénobite,
Qui, semblable aux Hébreux dans leur captivité,
A caché sur ces monts l'arche de vérité etc...

» Même poème.

Homme! l'homme est ton frère, et votre père est Dieu!
Il te sera présent en tout tems, en tout lieu;
Tu n'auras d'autre fin que lui, ni d'autre guide;
S'il ne la remplit pas, ta vertu même est vide.
Tu feras triompher sur ton sens révolté
Dans ton esprit soumis sa sainte volonté.
Tu ne maudiras pas sa main dans la souffrance;
Tu n'éteindras jamais en toi, ton espérance:
Il relève demain, ce qui Il courbe aujourd'hui.

Tu diras

Tu diras, tout est bon, de ce qui vient de lui.
Tu l'aimeras du cœur, au dessus de toi même,
Et toute chose en lui, car lui, ton père, il t'aime!
Et pour lui rendre gloire et bénédiction,
Tu mêleras ton âme à la création.

" Quand ton père a parlé, sans murmur obéis,
Car devant Dieu, le père est au dessus du fils.
C'est de lui, que tu tiens la vie et la parole,
De toute autorité qu'il le soit le symbôle;
Va, s'il te dit d'aller; reviens, s'il te dit: Viens.
Met ton cou sous sa main, mets tes pieds sur les siens;
Come celle de Dieu, redoute sa colère:
Sers le jusqu'au tombeau, serviteur sans salaire;
D'une piété tendre honore ses vieux ans,
Ta bénédiction est dans ses cheveux blancs;
Et quand il s'en ira dans la sombre demeure,
Prends sa place au Soleil, baisse la tête, et pleure!

Voyage en Orient Lamartine

Les oeuvres de l'home durent plus que sa pensée; le mouvement est la loi de l'esprit humain; le definitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance: Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin à mesure que l'humanité s'en approche; nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais; la grande figure Divine, que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination, et à

emprisoner

emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites, et les temples limités, et laisse les temples vides, et les autels s'écouler pour appeler l'homme à la chercher, et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini. —

---

postępowi. H. Ciesłkowska.

Poezya, ten kwiat Boży, w którym Ojczyzna Amelii, to nie jest to co czytasz w książkach, słyszysz w muzyce, w pogodnej widzisz naturze; ale to co we własnym czujesz łonie, czém oddychasz wszystkiem, kiedy patrzysz na piękno, rozkkwitasz się niém, kiedy czujesz zapał, podziwiasz, modlisz się, kochasz głęboko. Piękno, dla tego piękna, ta jest najwyższą harmonią wchodzącą w pierwiastki, przystającą do niej wyższych sfer tchnieniem, a niżów żywotem. W świecie materyi, zachodzi nienawiści, niema poezyi, bo nie ma piękna, a tém samém zgody pomiędzy duszą a prawdą: wam jej przemawianiem, pomiędzy jestestwem człowieka a Twórcą jego — Bogiem.

---

(857) Nouvelles Homélies sur les Temps de l'Evangile
par le R. P. Ventura de Raulica

Dès l'instant où Jésus est entré dans la maison de Marthe, Marie s'était empressée d'aller s'asseoir à ses pieds; elle était demeurée là immobile, et comme insensible à tout le bruit qui se faisait autour d'elle; elle était restée là absorbée dans un recueillement profond, écoutant avec une foi aussi vive que son humilité était parfaite, la parole du Verbe qui, après avoir retenti dans cette maison fortunée, se répétait du son le plus doux dans son coeur; cela lui a valu l'éloge le plus grand et le plus sublime qu'aucune créature humaine — la sainte Vierge exceptée — ait jamais reçu de la bouche de Dieu lui même, l'éloge, D'avoir Elle, pour son compte, réalisé la grande Doctrine de L'Unnécessaire, par la manière dont Elle a écouté la Divine Parole: Or un tel éloge, dans de tels circonstances, et par de tels motifs, n'est autre chose qu'une leçon pour tous. C'est la leçon: Que Dieu est L'Un Nécessaire pour l'esprit de l'homme, et que l'homme ne le partage par son esprit qu'en écoutant avec une humilité profonde, avec une foi vive, la parole de Dieu. — Ailleurs Il avait dit: « L'Homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu » c'est à dire que la parole de Dieu, ou la Vérité, est aussi

nécessaire

nécessaire à l'homme pour vivre de la vie de l'intelligence, que le pain lui est nécessaire pour vivre de la vie du corps. Mais c'est particulièrement dans l'Evangile que nous expliquons que le Divin Maître a révélé cette même Doctrine dans tout l'éclat de son importance, en disant, en disant d'une manière tranchante et absolue que l'humble audition de la parole de Dieu est l'Un nécessaire pour l'esprit de l'homme. Car ça été nous dire que toute étude, tout raisonnement tout enseignement, toute science, venant simplement de l'homme, n'est rien, n'aboutit à rien, et que l'homme peut s'en passer sans éprouver pour cela la moindre dommage pour son âme, ni dans ce monde ni dans l'autre; mais qu'au contraire la foi dans la parole de Dieu est tout pour son intelligence, est sa vraie nourriture, sa nourriture unique, sa vie, et que renoncer à cette foi c'est périr, dans l'ordre intellectuel, et par contre coup, c'est se corrompre, se dégrader, s'abrutir, et périr encor dans l'ordre physique. — Et qu'on n'oppose pas que le genre humain entier avait, avant la venue du divin Sauveur sur la terre, abjuré la vérité de Dieu, pour ne suivre que les erreurs les extravagances, les folies, les fausses religions, tristes

tristes créations de l'orgueil et du sensualisme de l'homme, et que cependant le genre humain, n'en a pas moins subsisté pendant quarante siècles. Car au milieu de ses égarements dans les voies de l'idolâtrie et de la superstition, le genre humain n'a jamais et nulle part cessé de croire à l'existence d'un Dieu unique, éternel, ayant tout fait par sa providence. Les croyances, et le culte des faux dieux, qu'il s'est fabriqués dans l'intérêt de ses passions (: dieux subalternes pour lui et que le Dieu suprême aurait créés, comme tout le reste :) lui ont fait oublier le vrai et unique Dieu, créateur et maître de l'univers. L'idolâtrie n'a été que l'abus du dogme de l'existence des bons et des mauvais esprits, qui est lui même une Vérité. Le genre humain n'a jamais et nulle part cessé de croire à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, à l'efficacité du suffrage des vivants pour le soulagement des âmes des morts, à l'éternité des peines et des recompenses de l'autre vie, à l'existence d'une loi morale descendue d'en haut, dont l'observation ou la violation font l'homme de bien, ou le scélérat; à la vertu du repentir et de la pénitence pour la destruction du péché. Le genre humain n'a enfin jamais et nulle

part

part cessé de croire à la chute originelle, et à un
Médiateur Divin qui devait la reparer; à la
nécessité du sacrifice, du culte, de la prière, du jeune,
des sacrements ou de certains rites expiatoires,
purifiants et sanctifiants l'âme, au moyen des
signes sensibles appliqués au corps. Il a bien af-
moindri selon l'expression du prophète, ces grandes
vérités qui constituent la vraie Religion, quant
aux interprétations et aux formes qu'il leur a
données et à l'application qu'il en a faite;
mais il ne les a jamais niées quant à leur ef-
sence, à leurs principes, à leur origine divine
et à leur vérité. La même Providence qui n'a
jamais laissé manquer à l'humanité sa nour-
riture corporelle, le pain, ne lui a jamais
laissé manquer non plus la nourriture de l'in-
telligence, la Vérité. Au moyen des traditions
universelles et constantes, fidèles échos de la révé-
lation que Dieu fit à l'homme en le créant,
et qui par le langage se sont répandues et éta-
blies dans toute l'humanité, le Verbe Divin
a toujours enseigné l'homme, a été la vraie
lumière éclairant tout homme venant dans ce
monde. L'homme donc, avec des aliments sains
en eux-mêmes, mais corrompus, mais altérés, en vit

mal,

mal, mais on vit, de même par sa foi aux vérités
Divines, seuls aliments sains, et propres de l'in-
telligence, mais corompus, mais altérés, par la
licence de la raison particulière, l'humanité
païenne a mal vécu, mais enfin elle a vécu
et vit encore; et elle n'a vécu et ne vit encore que
De cette nourriture divine, quoique mal propagée
et mêlée à l'élément humain. En sorte que si
le genre humain avait jamais pu perdre
tout à fait ces vérités, il y a déjà longtems qu'il
aurait péri par l'anthropophagie et le suicide.
Tellement la vérité de Dieu est l'Un nécessaire
à la vie de l'esprit, et conséquemment encore à
la vie corporelle de l'homme. —
Nous venons de voir que la maison de Marthe
et de Madeleine, où Jésus Christ faisait entendre
sa parole, que les saintes sœurs réalisaient par
leurs vertus et leurs œuvres, était le vrai sanctuaire
de Dieu sur la terre, la figure fidèle, sensible de l'Eglise
Car l'Eglise n'est qu'une société d'hommes réunis au
nom de Jésus Christ, ayant Jésus Christ au milieu d'eux,
écoutant la parole qu'Il leur faisait entendre par l'or-
gane de ses ministres, et la traduisant en action.
L'Eglise n'est que la vraie Sion, la montagne du Seigneur
où Jésus Christ se trouve assis en vrai roi, prêchant

la

la Vérité de Dieu, l'imposant comme une loi, et entouré de sujets fidèles, heureux de l'écouter et de lui obéir. — Donc, Jésus Christ prêchant dans la maison de Marthe et de Madeleine la grande doctrine de la Vérité Divine comme la seule absolument nécessaire à l'intelligence humaine, c'est Jésus Christ nous apprenant que cette vérité Divine dépouillée de tout mélange humain, et aussi pure et entière qu'elle l'a été en sortant la première fois de la bouche de Dieu: et qui avant sa venue au monde ne se trouvait que dans la Synagogue, après cette venue elle ne se trouve que dans l'Eglise.

Qu'est ce en effet que la doctrine de l'Eglise? C'est la doctrine de la révélation que Dieu fit au monde au commencement du monde; qui propagée dans le monde par la tradition, s'y est toujours maintenue dans l'ensemble de ses principes, qui renouvelée par les patriarches, et les prophètes au peuple juif, s'est conservée chez lui dans toute la pureté de ses formes; qui complétée et perfectionnée par Jésus Christ, subsiste toujours chez le peuple Catholique, dans toute l'intégrité de son complément, dans tout l'éclat de sa perfection. En sorte que comme il n'y a qu'un Dieu, une humanité, il n'y a qu'une seule expression vraie des rapports

= porte

ports entre l'humanité et Dieu, que Dieu a fixés et révélés Lui même. Et comme l'ensemble, l'expression de ces rapports constitue la religion, il n'y a, il n'y a eu, il n'y aura jamais qu'une seule religion vraie. Ce qu'on appelle les différentes religions ne sont pas au fond des religions diverses ce ne sont que des altérations, des mutilations plus ou moins profondes, plus ou moins absurdes plus ou moins sacrilèges de l'unique vraie religion. Et la religion catholique n'est à elle seule, cette unique et vraie religion, que parce qu'elle est la religion universelle de l'humanité, la religion révélée et promise par le Dieu créateur, et accomplie et perfectionnée par le Dieu rédempteur; la religion divine, moins les altérations et les superstitions dont le paganisme l'a défigurée, et moins les mutilations que lui a fait subir l'hérésie.

Mais en même tems l'aimable Sauveur nous a présenté aussi la possession de Dieu par la grâce ou par l'amour, comme l'Un nécessaire pour notre Coeur. Car il a dit à Marthe: pourquoi vous donner, vous tant de sollicitudes, et vous troubler, vous tant au sujet de plusieurs choses, tandis qu'il n'y a que ce dont Marie se préoccupe qui soit nécessaire et parfait? —
Oh! que tout cela est instructif! Chaque mot renferme

un grand

un grand sens. En effet, tout coeur, qui se passionne
des choses plusieurs ou des choses charnelles, tem=
porelles et terrestres, tant qu'il ne les possède pas,
est tourmenté par le désir, l'avidité, la rage,
de se les procurer; lorsqu'il les possède, désap=
=pointé de ne pas y trouver le bonheur qu'il s'en
promettait, il devient la proie d'ennuis, de mé=
contentements, de regrets, d'angoisses, de remords
sans fin qui le bouleversent de fond en comble.
qui lui apprennent, qu'il n'y a que ce qui est éter=
nellement et absolument Un, le Bien infini Dieu,
qui lui soit homogène, qui lui soit nécessaire;
et que c'est ce qu'il doit choisir de préférence et
s'y attacher, pour être heureux. Mais tant que
l'homme cherche hors de là sa félicité, il a beau
multiplier ses occupations, ses amusements, et ses
plaisirs; il a beau les changer, les varier dans
tous les sens, il trouve tout dur, insuffisant, objet
méprisable — tout son être moral en est toujours
en souffrance; ses sollicitudes ne cessent que pour
faire place au trouble; le trouble ne fait trêve
qu'en présence de soucis inquiets, et de sollicitudes
nouvelles; et dans ces flux et reflux de sollicitudes
et de troubles, il n'a de repos, qu'en revenant au Dieu
qu'il a abandonné. C'est ainsi que, dans ces trois

mots

mots, Sollicitude, Trouble, un Nécessaire, notre
Divin Maître nous a tracé l'histoire lugubre du
coeur humain. Donc, Jésus Christ disant à Marthe:
Les plusieurs choses dont vous vous préoccuper, vous
jettent dans l'inquiétude et dans le trouble: tandis
que Marie a bien fait son choix, ne s'attachant qu'à
l'unique chose nécessaire, c'est le Dieu Sauveur peiné, affligé, désolé de voir tant d'hommes, tant de chrétiens qui, oubliant la grandeur de leur origine et de leur destinée, poursuivant avec tant d'ardeur les choses périssables, les jouïssances matérielles, s'y enfoncent, et s'y perdent. C'est le Dieu Sauveur nous reprochant les abus que nous faisons de toutes nos facultés, et tachant de nous en éloigner par la pensée ~~de~~ du châtiment que cet abus porte en lui même. C'est le Dieu Sauveur nous avertissant que, séparé de Dieu, notre coeur est hors de sa condition naturelle, hors de l'ordre nécessaire. Et tout coeur hors de l'ordre est son propre juge qui le condamne, son propre bourreau qui l'exécute. C'est le Dieu Sauveur nous rappelant qu'en dehors de la voie qui nous conduit à Dieu, au lieu du repos de la paix, le vrai bonheur de l'âme, nous ne rencontrerons sur notre chemin comme l'a dit ailleurs l'Ecriture, que la douleur, la torture ~~de~~ du coeur bien plus cruelles, et plus insupportables

tables, que toutes les douleurs, et toutes les tortures
du corps, et le sentier de la paix, nous sera tou-
jours fermé. C'est en un mot, le Dieu Sauveur
nous indiquant, que Dieu, est le Bien infini,
le Bien nécessaire, l'unique Bien pouvant
remplir, contenter notre coeur, et le rendre heureux.
En troisième lieu, il est dit dans l'Evangile que
toutes les fois que notre divin Sauveur se trou-
vait au milieu de la foule que sa douceur et
sa bonté attiraient auprès de lui, tout le monde
s'empressait de le toucher. Et savez vous pourquoi?
Parce qu'une vertu divine, dit l'Evangéliste, sor-
tait de son corps divin, se communiquait à tous
ceux qui, avec un sentiment de foi, posaient
leurs mains respectueuse sur lui, et guérissait
toutes les maladies du corps, et portait la paix
et le bonheur dans l'âme: Que vaut cela vous? Il
était Dieu. Sa Divinité débordait donc au
dehors de son humanité, et formait autour de lui
une atmosphère divine dans laquelle on ne
pouvait entrer, et on ne pouvait respirer, sans
devenir meilleur et heureux. — Or, par le retour
de ce divin Sauveur au ciel, cette source de consola-
tion et de grâce, à laquelle a puisé Madeleine
ne s'est pas tarie dans notre terre. —

Come

Come dans la Sainte Eucharistie, qui fait la richesse, la gloire, le bonheur de nos Eglises, c'est le même Dieu fait homme qui jadis s'est trouvé au milieu des Juifs, qui, sous les espèces sacramentelles, se trouve toujours au milieu du peuple Chrétien; il est certain que de son divin corps glorieux et immortel sort, au moins, la même vertu divine qui, come on vient de le voir, sortait jadis de son corps passible et mortel. Il est certain qu'il se forme aussi autour du Tabernacle, qui renferme le Pain descendu du Ciel, une atmosphère divine qui remplit, dirai je, d'un parfum divin toute l'Eglise. Vous comprenez par là pourquoi, nous seulement en approchant de la Sainte Table avec les dispositions, que cet acte Sublime demande, mais en entrant simplement dans une église, et en y demeurant avec les sentimens de foi et de respect que le lieu exige, on se trouve meilleur et plus heureux, que lorsqu'on y est entré.

Jésus Christ louant donc encor come très sage et très heureuse la pensée de Madeleine d'être allée s'établir si près de lui; c'est Jésus Christ nous apprenant combien il nous importe à nous aussi de nous approcher de lui par la fréquentation de ses sacrements, par les visites que nous pouvons lui rendre dans les Eglises, et par les exercices du culte. C'est

« C'est Jésus Christ nous répétant ce qu'Il nous avait
« dit ailleurs: « Venez à moi, vous tous qui êtes en tra-
« vail, qui ployez sous le poids des misères de la vie
« et je vous ranimerai. Prenez sur vous le joug de
« ma Religion, de ma loi, de mon culte, et appre-
« nez de moi, que je suis doux et humble de coeur
« et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon
« joug est doux, et mon fardeau est léger. » C'est
Jésus Christ nous avertissant qu'en nous livrant
au monde, et à nos passions, en nous rendant
malheureux, nous profanons notre corps aussi bien
que notre âme, nous dégradons l'un et l'autre,
nous leurs préparons l'ignominie, la corruption
et la mort: et que Dieu, la sainteté infinie,
est le seul objet nécessaire, le seul, où nous pouvons
trouver la sanctification, la perfection, l'incor-
ruptibilité, la vie de notre âme, de notre corps,
de tout notre être.

Une autre fois, ce divin Sauveur avait raconté au
peuple cette parabole: « Il y avait un richard dont le
« champ avait rapporté beaucoup de fruits: et il se di-
« sait à lui même: « Mon âme, tu as des biens mieux
« amassés pour de longues années; repose toi donc,
« mange, bois, fais bonne chère. » Mais, pendant qu'il
faisait ces calculs, Dieu lui fit entendre une voix
qui lui dit: Insensé, cette nuit même, on te rede-

= mandera ton âme: et ce que tu as amassé, à
qui sera-t-il? Et en effet, étant mort la nuit même
il se trouva dans un instant dépouillé de tout,
et tous ses biens ne lui servirent à rien. —
" Ainsi en sera-t-il, ajouta le Seigneur, de quiconque
~~thésorise~~ pour soi, et qui ne se soucie point d'être
riche pour Dieu. —

" Vous savez, (dit Jésus Christ aux Apôtres) que les
" princes des Gentils Les Dominent, et que les grands
" leur font sentir le poids de leur puissance. Il
" n'en sera pas ainsi parmi Vous; mais que
" celui qui voudra être le plus grand parmi Vous,
" soit Votre serviteur, et que celui qui voudra être
" le premier parmi Vous, soit Votre ésclave. Comme
le Fils de l'Homme n'est point venu pour être servi,
mais pour servir, et donner sa vie pour la ré-
Demption de tous." O façon! ô paroles! l'homme
n'avait jamais parlé, la terre n'avait jamais
entendu un pareil langage. Ainsi c'est Dieu,
et ne peut être que Dieu celui qui a parlé ainsi;
et ce langage est descendu du Ciel. On le voit,
le Fils de Dieu a par ces mots clairement dis-
tinguée, et nettement ~~dit~~ posé le principe du droit
public qui était suivi chez les Païens, du principe
du droit public qu'il était venu établir parmi les
chrétiens — Il nous a dit que si, chez les païens tout

pouvoir

pouvoir Domine ses sujets en maître, chez les Chrétiens, au contraire tout pouvoir doit exploiter ses sujets comme s'il était leur serviteur; il nous a dit que si chez les Païens, les sujets sont éxploités dans l'intérêt et selon le bon plaisir du pouvoir; chez les Chrétiens, au contraire, le pouvoir doit se consacrer en esclave au bonheur des sujets. Il nous a dit enfin, que comme toute science sociale, toute la législation des peuples païens se résumaient dans le mot Domination; au contraire, toute la science sociale, toute la législation des peuples Chrétiens doivent se résumer dans le mot Dévouement. Et afin de sanctionner cette nouvelle et sublime Doctrine par l'éxemple de la plus grande, de la plus ~~grande~~ légitime, de la plus éssentielle de toutes les autorités, l'autorité de l'Homme Dieu, créateur, maître et Seigneur de l'homme; il a dit que ce Fils de Dieu fait homme, au lieu de dominer l'homme par sa supériorité, au lieu de dompter l'homme par sa puissance, s'est fait lui même le serviteur de l'homme: qu'au lieu d'éxploiter l'homme, il a donné lui même sa vie, pour la rédemption de l'homme: et que c'est là le miroir, que pouvoir Chrétien doit toujours avoir devant les yeux, et que c'est là le modèle, et l'éxemple qu'il doit suivre.

Nie mało to jest sprawa jako widzimy; zrozumieć postęp rzeczywisty, znać jego prawidła i właściwe zastosowanie do czasu i miejsca. Nie mała rzecz jest wiedzieć co? jak? gdzie i kiedy czynić wypada! a przecież: pomimo że współczesnictwach postęp tak dalece jest koniecznym, iż go słusznie warunkiem życia, wzrostu, i nieuchronnem rozwijaniem się zwać możemy, to jednak, nie ma nic, czegoby narody mniej rozumiały, wcześniby się częściej myliły, i coby je mniej obchodziło, jak gruntowne zbadanie warunków rzeczywistego postępu.

Z postępem dzieje się to samo co ze śmiercią: każdy wie, że ona jest nieuchronną i koniecznej; każdy o niej mówi, przecież nikt jej do siebie nie stosuje, i mało kto do niej jest należycie przygotowanym. Jedni ją wywołują z fatalizmem odwagą, drudzy myślą o niej z trwogą i ze zwątpieniem, a mało kto rozważy z wiarą i chrześciańską pewnością, że śmierć jest tylko przejściem z jednego życia do drugiego, końcem próby, początkiem nagrody lub kary, i ostatnim krokiem w pochodzie ku niebu, albo ku piekłu. — postęp też jak mówi, iśmy, jest we wszystkich ustach: każdy o nim się wiele rozprawia, chociaż go mało kto rozumie,

i mało

i mało go kto do bezwzględnego pewnika Wiary odnosi. Stuby on często za obrazę, modych przekonywatek i przesądy, a za blichtr nieuctwu, wreszcie stuby też za przyprawę, do jałowych i czczych rozmów, i za pukiersz dla zuchwalstwa bezmyślnej czerni, zawsze gotowej do ruchu, a rzadko przygotowanej do rzeczywistego postępu. —

Winnych zaś razach stuby one za płaszcz tajemniczy, pod którem zdradzieckо kryć się dzisiaj zwykły: bunt przeciwko Bogu, i prawom społecznym, pycha, próżność, zazdrość, rozpusta, chciwość, egoizm, zemsta, i wiele innych zbrodni, które ostatnie utkaną szatą, postępu, przechodzą wśród świata niepostrzeżone, a nawet często odbierają oklaski. — Tak więc niewłaściwie wyrażony został nadużyty, i skompromitowany, że straciwszy już niemal, całą swą wartość i znaczenie, potrzebuje być na nowo przez Wiarę rehabilitowanym, i oczyszczać się w źródle pojęć religijnych.

859. Jg. Chodźko. Tułacz w Tatrach

krew czerwonymi plamami karmienia blada, twarz jego: już — już miał zbliżyć Boga, ale kapłan spojrzał nań — spojrzał nań wzrokiem jakim wybrani pańscy są obdarzeni — jest to

wzrok

wzrok ducha, któremu oko jest tylko zwierciadłem, przed którym topnieją namiętności ludzkie ... który, zwrócony na człowieka wraża mu miłość i pokorę: zwrócony ku niebu, jedna dla nas pokój i miłosierdzie. Wzrok to Chrystusa na krzyżu, pocieszającego Matkę na ziemi, i błagającego Ojca w niebiosach!!! Czyż, wzrok taki ludzkiemi słowami opisać się może ———

J. J. Kraszewski.
Wieczory Wołyńskie

Cała nowa moralność chrześciańska spoczywa w tym jedynym wyrazie miłości, którego ewangelija jest pełna: wszystko z niej płynie i do niej zmierza: z niej tryskają cnoty, które są różnym wyrazem tego jedynego pierwiastku, tak jak zegoizmu płyną wszelkie występki, których On zasadą i ziarnem. Co rodzi miłość jest dzieckiem ducha, co daje zamo: bójstwo, jest sprawą ciała. —

Ciału dany jest ten instynkt konserwacyjny, który przeradza się w samolubstwo, duchowi wy: łącznie dana siła przyciągania wszystkiego, rozła: czania się, łączenia tak jak w Bogu wszystkie się dusze kiedyś połączą. Duch ofiaruje się ochotnie i zapiera siebie bo czuje się nieśmiertelnym, ciało broni się od zagłady, bo królestwo jego ziemia, a życie chwila. Z tego względu rzec można, że świat pogan, był światem czysto cielesnym, a Chrześcianie: stwo dopiero ducha światem. —

Gdyby więc kazano nam w każdym czynie i jakie roz: poznać i ocenić jego znaczenie, jako miarą wziąć: bilego:

libyśmy jedynie miłości i szukalibyśmy, czy za: molubstwo ciała, czy wyrzeczenie się duchowne go rodzi. Nie ma pewnie jrzego kryterjum nie: ralnego na rozpoznanie wzgrdków ludzkich. Jto za przestrzeń ogromna, jaka przepaść nie; zgłębiona dzieli pogańskie świat od naszego. Jakie tam ciasne stanki i nienasycenie ni: czem, jaki tu spokój, szerokie pola, i zadowolenie.

Przed śmiercią – Zangiew: Robert: Burns.

Duszo! czemuś smutna, kiedy śmierć nadchodzi!
czyż tyle roskoszy dla ciebie miał świat!
— kilka kropel szczęścia, pośród ter powodzi...
— kilka dni pogody, — a burz tyle lat —!.....
Skądże tobie, duszo, ta rozpacz i trwoga?
czy się przed wiecznością lękasz stanąć próg?
czy boisz się stanąć przed Obliczem Boga?
Duszo! co cię straszy? — śmierć — wieczność — czy Bóg?

*

— O smutno mi, strasznie, wzrok mój wśród zamglenia
chce przeniknąć przyszłość, błądzi w przeszłość wstecz,
W tęczy chciałby ujrzeć Boga przebaczenia,
a nie widzi nigdzie, tylko Boski miecz.
O! bo tyś o Panie świat ten mi otworzył,
Tyś! Twemi skarbami otoczył mnie wkrąg:
a jam nie uwielbiał tego co go stworzył
Jam nie wielbił Ciebie — tego dzieło Twych rąk!

*

a jednak o Panie! gdybyś mnie do świata
powrócił, i znowu inne życie dał,
i gdybyś mi oddał młodsze moje lata

208.

I w nowe już ciało, nową duszę wlał:
Jabym znów zapomniał dawne doświadczenie,
Zapomniał ojcowskich kar i nauk Twych,
Znów bym zamiast Stwórcy ukochał stworzenie,
I znowu bym popadł w dawniejszy mój grzech.

*

Po walkach i trudach, wędrowiec znękany
Do Twego rajskiego portu zbliżam się;
Port to mi przez Ciebie dawno obiecany
O przyjmij mnie Panie! nie odpychaj mnie!
O przyjmij mnie Panie! niech silne Twe ramie
Dźwignie mnie z ziemiadku, wyrwie z życia burz
Wszak litość — to pierwsze Bóstwa Twego znamię;
Nie prawdaż, o Panie! Ty mnie przyjmiesz już...

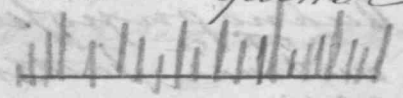
*

Bez żalu więc duszo, silnym skrzydeł tchem
Wzbij się tam do Boga, ponad ziemski kraj,
Wspomnij co tu było — a co będzie potém:
To chwilka — tam wieczność — tu boleść — tam Raj.

O. M.

« Toutes passions sont bonnes, quand on en reste le maître; toutes sont mauvaises quand on s'en laisse asujétir. » Ce qui nous est défendu par la raison c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens, plus loin que nos forces; Ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépent pas de nous, d'avoir, ou de n'avoir pas de passions! il dépend de nous de régner sur elles.

Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels. N'attache ton coeur qu'à la beauté qui ne périt pas: que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes passions; étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne!



Octave Feuillet

Histoire de St. Augustin. par M. Poujoulat.

Les jours de l'homme (il est triste de le dire) sont comme de perpétuelles funérailles de nobles désirs, et de beaux élans. « Le corps rabat la sublimité de nos pensées, dit Bossuet, et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. »

#

Lorsque l'âme est occupée des visions qui nous viennent durant le sommeil, elle est absente des yeux du corps. La mort même n'est qu'une absence à peu près de même nature, mais causée par quelque chose de plus fort, que le sommeil. —

#

Le genre humain, a coutume de faire un très grand cas, de la science des choses de la terre et du ciel; mais ceux la sont meilleurs, qui préfèrent à cette science l'avantage de se connaître eux mêmes, il est plus glorieux de comprendre sa propre infirmité que de scruter et de savoir le chemin des astres. La science de celui qui gémit et pleure sur sa misère intérieure, n'enfle point, parce que la charité édifie —

#

Maître

Naître, travailler, et mourir, voilà les fruits que produit la terre; voilà aussi ce que Jésus Christ a trouvé au milieu des hommes. Qu'a-t-Il donné en échange? renaître, ressusciter, vivre éternellement!

#

Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres, dit le saint Évêque. Quand on possède le superflu, on possède le bien d'autrui. Faites l'aumône, et tout sera pur pour Vous. Si vous étendez la main et que Vous n'ayez pas la miséricorde dans le coeur, Vous ne faites rien; mais si Vous avez la miséricorde dans le coeur, et que Vous n'ayez rien à présenter dans votre main, Dieu reçoit votre aumône. Lorsque nous en avons encore le tems, faisons le bien. Dieu couronne votre bon vouloir intérieur, quand le pouvoir vous manque. Un ver d'eau froide donnée à celui qui a soif ne perdra pas sa récompense. Garder Vous de Vous enorgueillir en donnant aux pauvres, en accueillant un voyageur: Jésus Christ a été voyageur et étranger. Bien souvent celui qui est reçu, est meilleur, que celui qui reçoit. — Quand Vous donnez à un pauvre, peut être votre indigence est plus grande que la sienne — peut être faites Vous l'aumône à un juste; il manque de pain et Vous de vérité; il a besoin d'un toit pour se loger et vous avez besoin du Ciel; il est pauvre d'argent et Vous pauvre de justice.

#

«Croyons, lorsque c'est le tems de la foi, avant qu'arrive

le

le tems de la claire vision. le tems de la foi est laborieux, qui le nie? mais c'est au travail, qu'est attachée la récompense ».

#

« Si nous nous jugions nous mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu » Je me jugerai donc moi même, afin que celui qui viendra juger les vivants et les morts, me pardonne ».

#

L'application aux choses élevées, l'air qu'on respire au sommet des grandes questions religieuses et philosophiques fortifient l'intelligence et donnent l'élan à la pensée. #

De quelque intelligence que parte un conseil de vérité, ~~immuable~~, on doit l'attribuer à Dieu seul, qui est la vérité immuable; personne ne possède rien en propre, si ce n'est le mensonge.

#

Tout devient grand, dans la bouche de l'homme chargé d'annoncer les choses du salut éternel. Quand on ne peut plaire par ses discours, on doit plaire par ses raisons, et pour cela s'efforcer de parler sagement; s'il y a du plaisir à entendre les orateurs il y a du profit à entendre les sages. Aussi l'Ecriture ne dit pas, la multitude des éloquens, mais la multitude des sages est la santé de l'univers. L'heureuse merveille, c'est la réunion de la sagesse et de l'éloquence! l'Eglise en a offert des exemples nombreux. —

#

Vous

« Vous dirier que lorsque la sagesse sort de sa demeure qui est le coeur du sage, l'éloquence la suit sans être appelée, comme une esclave dont elle ne se sépare jamais. »

#

C'est la Providence de Dieu qui établit les royaumes de la terre, qui les distribue aux bons comme aux méchants. Les royaumes sont gouvernés par la Providence de Dieu. Celui qui est le Créateur de toutes les intelligences, et de tous les corps, qui est la source de toute félicité, qui a fait l'homme un animal raisonnable composé d'une âme et d'un corps, qui a donné aux bons et aux méchans l'être avec les pierres, la vie végétative avec les arbres, la vie sensitive avec les bêtes, la vie intellectuelle avec les anges seuls; le Dieu d'où procède toute forme, toute beauté, tout ordre, le Dieu qui est le principe de toute mesure, du nombre et du poids, et par lequel existe toute chose dans la nature; celui d'où dérivent les semences des formes, les formes des semences, et leurs mutuels mouvements; qui a crée la chair et lui a donné sa beauté, sa vigueur sa fécondité, la souplesse des membres, et leur proportion; celui qui a doué de mémoire, de sens et de désirs l'âme même des bêtes, et ajouté à l'âme humaine l'esprit, l'entendement, la volonté; celui qui n'a pas laissé non seulement le ciel et la terre, l'ange et l'homme, mais encore les entrailles du plus petit et du plus vil animal, la plume de l'oiseau, la fleur de la moindre herbe, la feuille d'un arbre, sans la convenance et l'harmonie des parties, n'a pas pu laisser les royaumes et les empires de la terre hors des lois de la providence.

#

La providence se servit de Rome comme d'un puissant instrument, pour dompter et rassembler les divers nations sous une même loi: elle preparait ainsi les voies à Jésus Christ. Cette belle pensée, plus d'une fois reproduite par les penseurs chrétiens des âges modernes, est de l'évêque d'Hippone. —

#

Dans l'histoire des oeuvres littéraires, il serait curieux d'observer ce qu'un génie emprunte à un autre génie; quelle impression tel livre produit sur tel esprit; quelles idées, quelle puissance il y fait germer. Les penseurs sublimes, dans la merveilleuse variété de leurs caractères, s'enfantent et se complètent par une étude sympathique. — Cette génération progressive des grandes intelligences est un intéressant et beau spectacle — Pour ne citer que peu de noms, Platon naît de Socrate; Virgile, d'Homère; Saint Thomas d'Aquin, de Saint Augustin; Molière, de Térence et d'Aristophane; Racine, d'Eschyle et de Sophocle; la Fontaine d'Esope et de Phèdre; Malebranche, de Déscartes; Bossuet, de Tertullien et de St. Augustin; et St. Augustin lui même, de Platon et de St. Paul. — (En rapprochant ces deux derniers noms, nous ne considérons que le point de vue purement humain, de leur double influence philosophique et théologique). La généalogie des grandes intelligences n'est pas toujours facile à constater, parce qu'il arrive plus d'une fois que des fruits éclatants sortent des germes restés

obscurs

obscurs pour nous, mais la génération n'en existe pas moins. De même que, dans l'ordre physique les arbres et les plantes, les fleurs et les moissons, croissent et se développent sous le soleil; ainsi, dans l'ordre intellectuel, il y a une sorte de soleil, composé de rayons partis de l'âme de chaque grand homme: c'est à sa chaude et vivifiante lumière, que se produisent et s'achèvent les nobles esprits épars à travers le monde, et ce sont les fruits salutaires de cet invincible soleil qui fertilisent la pensée, et font monter la sève au génie!

\# Histoire de St. Augustin par M. Ozanam.

Do Tesi.

(w dzień rozpoczęcia Adwentu.)

Tesiuniu kochana!
Gdy do forteczjana
Siędziesz codzień zrana,
Pamiętaj do cnoty
Nie wziąść żadnej nuty
Nie tknąć żadnej gamy
Choć wsobie samej
Jak w kościelnym progu
Nie westchnieć ku Bogu:
„Przyjm to moje granie
„Na cześć Twojej Panie".

\#

Bo wszystko na świecie
Lubie moje dziecie!
Co mają oboi, lub dawiyki
Bogu cześć i dzięki
Bogu chwałę niesie.

Jemu

Jemu wiatr po lesie
Jemu szumią drzewa
Jemu ptaszek śpiewa
Jemu brzozy pozłotki
Co nad drzew wierzchotki.
Jemu gwiazdy grają,
Jego wyznawają
Na stronach i głosach
Ludzie — a niebiosach
Na wieki wieków wesele
Śpiewają Anieli.

\#

Owóż Ci Anieli
Gdy boga widzieli
Że i ty współ z niemi

modlisz

Modlisz się na ziemi:
Wrzucę się za ciebie
Pomodlę się na Niebie.
Z świętą Cecylijką
Anioł-Stróż z lilijką
Przy twym fortepianie
Niewidomy stanie
I tak w Imię Boże
Ucznij się pomoże.
Ze sztrun twoich echa
Da Bóg, będzie brzmiała:
Rodzicom pociecha
Panu Bogu chwała.

A. E. Odyniec.

Tesia do Lalki.

Lalko moja serdeczna!
Kocham cię jak mama.
Ale i ty bądź grzeczna
Zasługuj na to sama.

*

Kiedy cię w czém przestrzegam
Nie stroj wnet kwaśnej minki
Bo nie ma brzydszego,
Dla kochanej dziewczynki

*

A i to też wstyd wielki,
A nawet jest i grzechem
Iść do nauczycielki
Z łzami, nie z uśmiechem

*

Bogdy się ona mgły
Nad tobą, moja złota!
Cóż jej ten trud zawdzięczy,
Jeśli nie twa ochota?

*

A gdy już siędziesz przy niej,
To pilnie nastaw uszko
Bo to jej przykrość czyni
Gdy nie uważasz duszko!

*

A choć co, moja droga
Będzie ci czasem ciężyć,
To dla miłości Boga,
Staraj się przezemnie ciężyć.

*

Bo nie bardziej dziewczątki
Takiej jak ty nie zdobi,
Jak gdy chętnie, bez sprzeczki
Wszystko co trzeba robi.

*

Obaczysz tabyś sama
Jak to źle moja miła!
Gdyby co ty chciała, mama
Z gniewem tobie robiła

*

No! no! cicho, nie słuchać!
A staraj się poprawić!
Ja za to będę kochać,
A Pan Bóg błogosławić.

A. E. Odyniec.

Rubelek Tesi.

Maj, wiosna, w około
Pogodnie wesoło,
Zielono błękitnie
Co kwiatek, to kwitnie,
Co ptaszek, to śpiewa
Gaj, pola, drzewa
Brzmią wkoło, jak tony,
Tejże pieśni i strony.
I oto w ogródku,
Po kwiatkach, w drzew chłodku,
Śród ptasząt, i grasząt,
Jak kwiatek, jak ptaszek,
Tesiuńka, maluńka
Swawolna filuńka,
To śpiewa, to biega
Aż sad się rozlega
To piosnką, to śmiechem,
To krokiem jej echem.
A na ganku, jak co ranku
Za wczorajszą wpołu pracę,
Robotnikom, najemnikom
Ojciec siedząc dzieli płacę.
Postrzegła
Przybiegła,
I obces do Taty;
„Jaki ty bogaty.
„Dajże i mnie grosze,
„Choć grosz — choć trzy grosze!"
— „a za co? — Ej Tato! ....
— „a na co? — ot na to, —
„Na wstążki, korale,
„Na różne zabawki,
„Na suknia dla lalki,
„Obróżkę dla zwawki!" ....
I nagle jak skrzatka
Porwała rubelka,
I rada z zdobyczka,
Uciekła jak skoczka.
Po godzinie, Ojciec słucha
W całym dziedzińcu cisza głucha
Nikt nie skacze, nikt nie śpiewa,
Gdzie to Tesia? W cieniu drzewa
Twarz na dłoni — dłoń na ręku
Siedzi wsparta, z rublem w ręku
Siedzi, myśli, — co za niego
Kupić komu, wiele czego?
Suknia, lalce? jaka? biała?
Nie! zielona? ta już ma;
Żółta? nie je — żółta zła;
Może różowa, czy błękitna,
Ale cała aksamitna! ....
Lecz czyż na to rubla dosyć?
Można Tatę znów pojprosić,
Ale kto wie, da, czy nie da?
Wreszcie z Tatą mniejsza bieda
Ale Mama! — Czuję sama,
Że dziś z mamą, przed śniadaniem
Nie najlepiej poszła gama;
Jak po grodzie szło z czytaniem,
Mama powie — Tata, kto wie,

A nuż

„Na

A niż może kaze sobie
Oddać nawet co dał? Bieda!
Co tu począć? Głowkę skrobie,
Sama sobie rady nie da,
„No, toż niechcę nic kupować
„Rubla schowam — gdzieś schować?
„Skrzynki nie mam — Ania mówi,
„Że najłatwiej z Tadziejowi,
„Przyjść i ukraść — No to tożcę
„Pod poduszkę — a jak może
„On złożeniem mnie wyniesie?
„Obudzę się w nocy — w lesie!...
„Ach!" i dalej w płacz żałosny,
„Ach ty rublu! ty niezrozumny!
„Co ja muszę cierpieć na cię! —
„Precz, odemnie! — Oddam Tacie".
Już chce skończyć — i znów stoi,
Spuszcza głowkę, znów coś roi,
Żal rubelka... — Jak się odda,
Już go nazad nie odbrać;
Chować kłopot; — stracić szkoda.
Ach najlepiej było nie brać!
Gdy tak duma Anioł-Stróż,
Stróż jej myśli i serduszka
Zlitował się, i do uszka
Szepnął z cicha: „Biéż do Mamy!
„Tam jest mądrość, tam skarb dzieci!
„Nie doradzi sobie samćj
„Aż Bóg przez nią, cię oświeci".
Tesia cała z czerwieniata
Nie wié że to głos Anioła:
Czuje tylko, że się stała
Znów spokojna, i wesoła.
Już do mamy. — Ach u bramy
Mama zjadła biedną gadą,
Co wpiół naga, wsparcia błaga,
A swych dziatek rozpowiada.
Ma ich czworo, jedno chore,
Troje z głodu mrą bez chleba!
Żal zdjął Tesię: — rubla nie wié już co z nim zrobić trzeba.
I gdy Mama i uboga
I Anioł-Stróż, wtejże chwili
Z rozrzewnieniem, w imię Boga,
Wszyscy ją błagosławili;
Anioł-Stróż, tchnął w jéj sumienie
Naukę na całe życie:
Że szczęście nie daje, nie mienie,
Lecz dobre mienia użycie.

A. E. Odyniec.

Wśród ciszy nocnej powstał szmer tej jutrzni dnia, ażeśmy się spuścili ponad samą ziemię i kapiele wiej ciepłym wyziewie, doszły do nas dzwony poranne, szelest lasów co ziemi budzący gałęźmi, strumienie wiatru przelatującego po nad polami na Dzień dobry, i świergot niespokojny ptaszął, i nakoniec jęk boleści ludzkiej.

— Spojrz, rzekł Anioł, jako się cieszy wszystko stworzenie, jako raduje życie; jeden tylko człowiek mający przeczucie lepszej Ojczyzny, otoczon natchnieniem, tęskni i płacze, spogląda w niebo i pragnie. — Dla tych istot, nie ma śmierci, bo jej nie widzą i nie przeczuwają, nie ma postrachu przyszłości, bo ich byt cały, zamyka się w garści ziemi i prochu; — w człowieku drga dusza nieśmiertelna — i czyni go wiekuistym wygnańcem. Rzuca się on, nie wie jako i czego ma pragnąć, a jęczy i pragnie, przychodzi do źródeł z pragnieniem i odchodzi nienasycony, kosztuje wszelkiego owoca, a głód mu dokucza, próbuje miejsc wszystkich i wszędzie mu tęsknno — i zawsze cierpi boleje. Najnieszczęśliwszy ze stworzeń, gdyby się byt jego kończył na ziemi, ale wtem znamieniu boleści, Bóg mu dał objaw żywota i szczęścia, powiedział mu, że tu nie koniec jego doli, że bez rozwiązania w niebie życie dla nas zawsze zagadką.... Niepokój duszy jest pokoju niebios zwiastunem.

I. Któż więc wolą Bożą? rzekł Anioł z Nieba — azali wy sami

my sami nie wskazujecie się na te kary, grzechy waszemi, które dusze obciążają, i w chwili zgonu utaić jej nie dadzą? Ależ Bóg, nie jest sprawiedliwością i miłosierdziem? Ty ukochałeś ziemię, i uwierzyłeś w nią, i uwierzyłeś w nią, przez ów skarżysz się, że ci na nią patrzeć dozwolono. — Ziemia, zkąd starzec spuszczający oczy — O! jej widoku mam dosyć; to widowisko życia i śmierci, a życiem przejęty, jam dość już umierał! Niech mi ta chwila, w której rozstawałem się z życiem w obec tylu zgonów, na które patrzę, których konam codzień. Do wszystko moje pomarło, wszystko com posiadał zeszło i znikło, na com pracował zwiędło marnie i rozsypało się w proch — Grzechem moim jest wziąć uwierzył i ludzi, niż cej niż w Boga i Niebo, i przywiązał się do świata i budował na nim — — — — —

Wiemyż my co się wkoło nas, i z nami dzieje? Kto niewidomie nas wspiera? kto myśl przynosi? kto zasiewa ziarno dobrego? kto popycha, kieruje, wspomaga? W życiu nieraz czujemy dłoń, co nami rządzi, której się opieramy często i zazwyczaj znamy jej w ostatku. — Cały świat niewidomy nam błędzącym w cieniach, widziałem z tąd jasno. — Nikt z ziemi nie dostrzegł tego cienia matki, która porzuciła niebo, by z dzieckiem swojem pozostać, a ofiarę by jej policzono, bo duch jej z świata

ulciał

uleciał wyżéj do Boga i rozłożył się w jasności jego skosztował szczęścia i spokoju, a jednak powrócił na płac walki i bojaźni, aby stróżował u wezgłowia sieroty. I widziałam życie ducha co zawisł nad tą kolebką dziecinny, jego pracę i trwogę, ruch każdy policzyła. Sierotka opuszczona sama jedna, widząc cień matki nad sobą; ludzie go nie postrzegali. Z drogi dziecięcia kamyki odsuwała dłoń matki, pielęgnowała ją, zasłaniała, broniła, a ludzie się dziwili opiece niewidomej, wytłumaczyć jej nie mogąc. Było to życie, które pospolite oczy całem zowią..... rzucona bezbronna sierotka, zdawała się przeznaczoną na pastwę wszystkiemu co sztuczka prześladuje, — chorobom, wypadkom zdradzie, ciosom: ---------- Ale nad dziecięciem zgrobu czuwała matka, szedł zaniém krok w krok cień jéj, i gdy spoczęło, usiadł nad sierotą, szepcząc jéj do ucha myśli pocieszne, wlewając uczucia ~~pocieszne~~ święte. Duch czytał w sercu, odgarniał co w nim złego wyrosło, wypielał chwasty, a ludzie dziwili się podrastającej dziecinie, która kwitła piękniéj, niż inne ziemskiemi pielęgnowane rękoma. I powiększano cudem, co było zagrobową miłością macierzyńską i poświęceniem. ----------
Ojcze, rzekł anioł, to najwyższa, najczystsza miłość na ziemi; bo w niéj największe poświęcenie — nie ma nad nią świętszéj, ani trwalszéj, ani silniéj széj — jedno serce matki tak kochać umie, jak Bóg kocha

kocha dzieci swoje — jedna to miłość co nie ra-
chuje na odpłatę, nie chce nic dla siebie, nie
pragnie chluby, nie targuje się z ofiarami; —
cicha, łagodna, niezmożona, wielka, trwa do
końca. Niewdzięczności odpłacona płacze,
ale przebacza — odepchnięta powraca, zdrado-
na wzmaga się, życie traci, i z za życia jasz-
cze promienieje. Dlatego błogosławieństwo
matki jest siłą wielką, a przekleństwo nie-
szczęściem śmiertelnem. —

Ludzie zwykli upatrywać moc i potęgę w tem tylko
co ciała dotyka, nie rachują tajemnych sił co
ich otaczają. Takiemi dźwigniami są miłość, mo-
dlitwa, słowa błogosławieństwa i przekleństwa
słowa, uczucie silne, ku jednemu wymierzone
przedmiotowi — Znacież ich moc i potęgę! widzicie
cuda czasem, ale zakryte dla was drogi, któ-
mi dążą na człowieka szczęście i niedola.
Często słowo jedno mocniejszem jest od rąk stu
ludzi, jedno wejrzenie zabija i żywi, jedna wola
silna rozprasza lub skupia. Niebaczni, zajęci
tem co macie najdroższego, nie znając skar-
bów swoich, zdaje się Wam, że rychlej może pod-
ścignąć dłoń niż dusza, a gdy Pan mówił, że wia-
ra góry przenosić może, choć tajemnicę wam
odkrył, wyście mu uwierzyli. My słucie o podobień-
stwie, a w słowach Jego prawda, której słuchać widzi-
cie dotkota, przypowieści nie nauczyliście się dotąd. —

Mogiły. I. I. Kraszewski.

Contenter Vous de ~~xxxxx~~ briller dans le cercle etroit où Vous devez vivre ; c'est votre destinée de femme, et c'est la seule qui soit digne d'envie. Cela ne vous empêche pas d'avoir de l'esprit tant qu'il Vous plaira, et tant que vous pourrez. L'esprit est la première grâce d'une femme ; si à vingt ans, la beauté s'emporte encor sur lui, on n'a pas toujours vingt ans ; on n'est pas toujours jeune, et l'esprit est le charme de tous les âges. Il y en a de charmants, qui font même oublier, dans la femme qui en a le don, la beauté du visage : c'est quelque chose de doux, de franc, d'imprévu, qui ne ressemble à aucune autre, et n'a cependant rien d'excentrique, ni de trop hasardé : c'est la facilité d'entrer dans tous les sujets ; la connaissance du monde et celle du coeur humain, une gaieté calme mêlée de cette rêverie toujours un peu triste que la réflexion n'amène que trop au fond de toutes choses : c'est surtout cette souplesse à entrer dans le sentiment de ceux qu'on écoute et à éviter la discussion : "tout le charme de l'esprit s'efface devant l'âpreté du caractère, et la tendance à la méchanceté". Le monde d'ailleurs, si juste quand il juge en masse, est terrible au sujet de ces natures aigres et impitoyables. Il rit avec elles, mais il ne les épargne pas ensuite, et la réputation d'un esprit méchant et redoutable est la seule couronne qui leur soit accordée. Elle est d'épines, croyez le bien, et son poids est lourd à celle qui en est chargée.

Malice et Bonté

Dame Malice, à ce qu'on m'a conté
Se trouvant un jour sans asile.
Au même instant Dame Bonté
Cherchait comme elle un domicile.

Malice au fin sourire, brillant mille attraits.
Ne sont pas ses seules armes;
Une jeune légère, en séduisant les traits
Sait prêter encore de nouveaux charmes
La dame que l'on dit sujette à des malins propos
N'a besoin de se mettre en quête;
On s'empresse autour d'elle on rit de ses bons mots
Il court à qui lui fera fête.

Prince dans son palais, coquette en son boudoir,
Poète en quatrième étage,
Et solitaire ermite en son humble ermitage,
Aspirent à la recevoir.

Devinez en tous de Malice
Elle prend à tous d'aller les voir souvent,
Et l'on va partager dans l'ombre d'un couvent
La cellule d'une novice.

Dame Malice comme on voit,
De savoir où loger n'eut plus embarras
Revenons à Dame Bonté qui triste et délaissée
Pour s'héberger marche encore.

Au dernier marche, maintien, tout en allant montre,
Sur son visage point de fard;
Son front serein, son doux regard,
Annonce la pudeur d'une vierge chaste.

On ose en vain l'interroger.
La candeur même alors l'empêche par la bouche
"Je suis bonne d'Italie. Ah! que mon cœur vous touche
J'ai froid et ne sais où loger."

A son dessein voir intéressé,
On veut de ses divins appas;
Mais voilà tout, et pour notre
C'est à qui ne le prendra pas.

Pour le couvrir, du moins, que n'avait-elle un voile!
Mais hélas! elle est une étrangère inconnue,
La pauvrette est réduite en vain
A coucher à la belle étoile.

St. Marie est fêtée, on devine pourquoi,
St. Bonaventure après tient d'après,
C'est qu'on est moins jaloux de la loger chez soi
Que de la trouver chez les autres.

Lebailly
Adèle Poreaud
Surgère
860

Niekiedy i dobrze pomówić z umarłemi.

Nie wiem czyliby się kto znalazł, coby przeżywszy już znaczniejszą część swojego życia, nie doświadczył czasem tych chwil niewypowiedzianej, rzewnej tęsknoty, kiedy nam się przykrzy w tém życiu powszedniém, tych chwil, w których serce zachodzi bolami całej naszej przeszłości, i nabrzmiewa niby tłomi cierpień bez końca. – Są to chwile tak smętne i szare, że nam aż ciężko, dawno, parno na tym Bożym świecie, co przecież tak pięknym a cudownym pełny. Są to chwile, w których dobrze pomówić z umarłymi; o tedy dobrze utonąć w duszy, wśród pamięci zgasłych Ojców, przyjaciół, krewnych, i rozmówić się w myśli od serca z niemi; wtedy dobrze nawiedzić mogiły i groby, i przenieść się w dawno upłynione lata, a często umarli ulecą z obolałe dusze żywych.

Zdarzyło się zapewnie, a nie raz w życiu, że po długich latach znów wstąpiwszy do domu, do mieszkania kędyś bywał niegdyś za lat dziecinnych, zastałeś innych ludzi, inną mowę i obyczaj, inne otaczały ciebie sprzęty, i obrazy na ścianach inne, tylko jedne mury te same pozostały; wszystko przeminęło, gdzieś umarło; znikły też dawne marzenia i uczucia twoje. Gdy znowu, po długim lat szeregu, powtórnie stanie się w tych samych izbach, smętne dziwy cię na duszę padną gdy się rozpatrzysz w tych czasach, które znowu przeminęły;

wtedy

wtedy już i sam siebie nie poznasz, i już się nie dosłuchasz ani tych wypadków, co to nie głośne, nie widne dla świata, a przecież tak ciężko ważą w życiu rodzin, i losach pojedynczych ludzi; nie poczujesz się nawet z treścią własnych pierś twoich, bo i w nich inne mieszkanie, inne głosy, inne obrazy, inne dzieje. Te same izby pozostały, ale ludzie i ich sprawy, ich serca historja, ich koleje losu posępne i świetne przeminęły jako te cienie różnobarwne, przemykające się na ścianie, dla zabawy pachołąt małych.

Le Curé d'Ars, Vie de Jean Baptiste Marie Vianey —
par l'abbé Alfred Monnin, 861.
Extraits.

C'est ainsi, qu'une sagesse prématurée, avait révélé à cet enfant, si nouveau dans la vie, et déjà si avancé dans la perfection, une chose, que bien des amis ignorent, tout en se croyant très éclairés; c'est que le règne de Dieu, est au dedans de nous; c'est que sans sortir de sa sphère d'activité, quelque modeste qu'elle soit, en ne faisant, que ce que nous faisons, nous avons, sous notre main, dans l'accomplissement des devoirs de notre état, le premier moyen de salut, et le plus sûr: toute la perfection est là, et elle est là pour tous. Mais ce n'est pas toujours ainsi qu'on l'entend: on veut sortir des routes battues: on vise plus haut — à l'extraordinaire .... Comme s'il pouvait y avoir quelque chose d'extraordinaire devant Dieu qui a fait le monde.

#

Dieu pèse les coeurs, et non les oeuvres: Il ne regarde pas ce que nous faisons, mais comment et pourquoi nous le faisons: Il ne compte pas les oeuvres qu'Il ne demande pas — Ce n'est rien à ses yeux, si l'on n'est pas ce que l'on doit être. — C'est dans le laboratoir secret de l'intention, que le métal grossier de nos actions les plus communes, se transforme en or pur. Qu'est ce qu'un ver d'eau dans l'univers? Donnez le à un pauvre: c'est le prix de l'éternité. Toute la vie humaine se compose ainsi de petites actions, qui accomplissent de grands devoirs. — « Jean-Marie comprenait cela, « il faisait beaucoup, selon le mot de l'Imitation parce qu'il aimait beaucoup,

il

"il faisait beaucoup, par ce qu'il faisait bien ce qu'il faisait."

#

Le souvenir des tranquilles années de son adolescence, passées dans les durs et humbles travaux des champs, est resté cher à Mr le Curé d'Ars. Il y revenait volontiers dans ces moments de cordial et familier abandon qui lui étaient si naturels: « Pendant ma jeunesse je cultivais la terre, je n'en rougis pas, je ne suis qu'un cultivateur ignorant. En donnant mon coup de pioche, je me disais souvent: il faut aussi cultiver ton âme; il faut en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer à recevoir la bonne semence du bon Dieu. — Ainsi parlait il de lui même, dans son humilité profonde; mais il n'y eût jamais d'ivraie dans cette âme vraiment faite pour Dieu, où la simplicité, la droiture, la piété, la douceur et la pureté semblaient germer d'elles mêmes, et se développaient sans effort, come le produit spontané d'une nature vaillamment féconde. —

#

Il pratiquait déjà la pénitence, mais il était convaincu que, de toutes les pénitences, la meilleure, est, de faire chaque jours, et à chaque heure, la volonté Divine, plutôt que la notre, malgré nos répugnances, nos dégoûts, et nos lassitudes.

#

La philosophie est l'art de bien penser, et d'arriver au but. Or, la meilleure garantie d'une pensée juste, et d'un jugement sûr, la première condition, pour arriver au vrai, est l'honnêteté du coeur, parce qu'en nous rapprochant de Dieu, elle nous rapproche de la vérité. Il est même un degré d'intelligence, qu'on ne doit qu'à la pureté de l'âme.

La connaissance

La connaissance de lui même ne le découragerait point — Le découragement est un orgueil souffrant; il naît dans les âmes faibles d'un excès de confiance en leurs propres forces, et d'un défaut de confiance en Dieu. On attend beaucoup de soi même, et de ses bonnes intentions — Le Curé d'Ars n'espérait rien de lui, et attendait tout de Dieu; il s'abandonnait avec d'autant plus d'ardeur à la piété, convaincu que sans elle, les plus beaux dons de la nature, ne servent de rien, et que sans aucun de ces dons, la piété fait à elle seule des prodiges. —

#

La théologie, n'est ni la science, ni la raison, ni la foi; elle est toutes les trois dans un sublime accord. Elle est le repos de l'âme en possession de la vérité, autant qu'elle peut être le domaine de l'homme ici bas, n'ayant plus qu'une ombre à franchir pour voir Dieu. — Elle emprunte à la science tout ce qu'elle a découvert des lois qui régissent le monde physique, et le monde moral, non pour les exposer sèchement comme elle, mais pour en déduire la connaissance de Dieu, et la connaissance de l'homme. Elle emprunte à la raison toutes les notions premières, qui y ont été originairement déposées; elle en fait le fondement et le préambule des vérités plus hautes. Enfin, elle emprunte à la foi une vision et une certitude des choses Divines qu'elle reporte ensuite sur les choses humaines, donnant à la science plus d'élévation et de profondeur, à la raison plus d'étendue, à la foi, plus de clarté.

#

Il y a beaucoup de chrétiens qui ne savent pas seulement pourquoi ils sont au monde. « Pourquoi ô mon Dieu m'avez Vous mis au monde? Pour te sauver.

Parce que

parce que je t'aime." Qu'il est beau, qu'il est grand de connaître, d'aimer et de servir Dieu! Nous n'avons que cela à faire en ce monde. Tout ce que nous faisons hors cela, c'est du tems perdu.

#

En voyant ce qu'est l'âme du peuple, beaucoup s'attristent, et se demandent que faire? que faire pour rendre les hommes meilleurs? Mon Dieu! la réponse est à toutes les pages de l'Evangile: il faut les aimer. les aimer quand même, les aimer toujours. Dieu a voulu qu'on ne fît du bien à l'homme qu'en l'aimant. La charité, a-t-on dit, est la première puissance, pour gouverner les hommes, pour les relever de leur abjection, les grandir à leurs propres yeux, et les pousser par-là jusqu'à l'héroïsme. — Le monde appartient à qui l'aimera davantage, et le lui prouvera le mieux. Voilà une belle parole, dont la vie de Mr Vianney a été l'éclatante démonstration. Il n'a tenu tant d'âmes dans sa main, il n'en a vu tant d'autres à ses pieds, que parce qu'il a beaucoup aimé.

#

Il faut se dire en s'éveillant: " Je veux agir aujourd'hui pour Vous, ô mon Dieu! Je me soumettrai à tout ce que Vous m'enverrai, comme venant de Vous, je m'offre en sacrifice. Mais mon Dieu, je ne puis rien sans Vous. Aidez moi!"

#

Rarement nous est il donné de sentir Dieu, et de le goûter dans ses créatures: elles nous le cachent plus qu'elles ne nous le montrent: c'est une infirmité de nos sens et de notre coeur. Mais dans les courts instants que l'on passait à ses, aux pieds du saint curé, on voyait Dieu comme on voit l'image du ciel dans une fontaine bien pure.

#

Le péché

toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? La Religion: quand elle sera gravée dans notre coeur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour conduire une jeune personne, que de l'obliger à faire son devoir il faut le lui faire aimer: l'autorité est le tyran de l'extérieur, il n'assujettit pas au dedans. Quand on prescrit une conduite il faut en montrer les raisons, et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille. —

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire, et de la paix. — Vous arrivez dans le monde; venez y, mais allez avec des principes; vous ne saurez trop vous fortifier contre tout ce qui vous attend. Apportez y toute votre Religion: nourissez la dans votre coeur par des sentimens: soutenez la dans votre esprit, par des reflexions, et des lectures convenables. — De quel secours la Religion ne vous sera t elle pas, contre les disgraces qui vous menacent! Car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, et un azyle assuré dans un âge plus avancé —

— Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte. Pour fixer vos desirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous le bonheur durable et solide. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir longtems; leur possession donne de nouveaux desirs: l'habitude aux plaisirs les fait disparoitre. Avant que de les avoir goutés, on peut s'en passer: au lieu que la possession nous rend nécessaire ce qui était superflu: vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant; et en les possédant vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vuide, et du besoin.

Ce

Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagnerait, si on pouvait tout d'un coup tirer de sa raison tout ce qu'il faut pour son bonheur. L'expérience nous renvoie à nous mêmes; ignorons nous ce qu'elle coute, et dites vous d'abord, d'une manière ferme, et qui vous fixe: La vrai félicité, est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs. Ne nous croyons heureuses, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme. ——

L'idolatrie, si nous l'entendons, prenait sa naissance de ce profond attachement, que nous avons à nous mêmes. C'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous, des dieux qui en effet n'étaient que des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices: de sorte que sous le nom de fausses divinités, c'était en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies, que les gentils adoraient. —

Jésus Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies, et sa croix, le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme, arraché à lui même et à tout ce que sa corruption lui faisait aimer, devient capable d'adorer Dieu, et sa vérité, étonnelle, dont il faut dorénavant suivre les règles. ——

Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adorait sur des autels, et celles que chacun servait dans son cœur. —

Histoire Universelle par Bossuet.

Sa parole était du reste abondante et facile. Il nous parlait de la fin de l'homme, qui est le bonheur en Dieu. Le péché éloigne de Dieu; le repentir et la pénitence y ramènent — C'était son thème de tous les jours: il le développait avec son coeur. Je le répète, on entendait bien peu, mais on sentait tout. De tems en tems on saisissait quelque chose, et c'était vraiment Divin. Il avait des pensées du genre de celle ci: « Chose étrange! J'ai rencontré bien des gens qui se sont repentis de n'avoir pas aimé Dieu; je n'en ai jamais rencontré un seul qui fût triste et se repentit de l'aimer! » On le voit, ce n'est pas là une éloquence qui frappe et subjugue, mais une onction qui échauffe et pénètre. Il répétait sans cesse, comme Saint Jean: « Mes enfants »! et la foule l'écoutait comme un père vénéré. C'était là vraiment qu'un peintre aurait dû venir chercher les modèles d'un tableau du Sermon sur la montagne.

#

« Le chrétien (mes enfants, dit il, ressemble à cette grande Sainte qui voyait réellement son ange gardien auprès d'elle, Ste Françoise Romaine. Le chrétien ne voit pas toujours son ange des yeux du corps. Mais plus il est chrétien, mes enfants, plus il le voit des yeux de l'âme. »

#

« Le soir je m'entretenais avec Mr Viamey.... Je retrouve dans mes notes des souvenirs que je ne puis tirer. Mais ce que je puis dire, c'est l'éclat surnaturel qui s'échappait de cette Âme, de cette figure, de ce regard. Je le vois encor, appuyé sur la table de la sacristie, et je suis encore frappé de la ressemblance terrible qu'il offrait avec une image de Notre Seigneur flagellé, suspendu au mur. —

#

Ce n'est pas

Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui même, qui est considéré, c'est celui à qui Dieu rend témoignage.

#

La prière de l'homme qui s'humilie percera les nues: et jusqu'à ce qu'elle approche du ciel, il ne se consolera pas; et il ne s'éloignera pas jusqu'à ce que le Très Haut le regarde, et le Seigneur ne tardera pas.

#

Nous aimons ce mot d'un bon paysan du Beaujolais qui disait un jour, en parlant du Curé d'Ars et des miracles qu'il faisait: «Quand on est serviteur de Dieu, Dieu obéit à ses serviteurs..... Le Curé d'Ars est un serviteur de Dieu.

#

Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur l'a égalé en gloire aux saints des premiers jours; Il l'a fait grand.... Il l'a glorifié en présence des rois.

#

Le coeur est la dernière chose qui meurt en nous, et le coeur vit de l'admiration du beau, et de l'amour du bien. Quand le beau et le bien nous apparaissent (quelque part qu'ils nous apparaissent, quand ils passent devant nous, sous quelle forme, il n'importe), le coeur en reçoit une émotion profonde. Il éprouve comme le tressaillement intérieur d'Elisabeth à la vue de Marie; il s'exalte pour le beau, il s'attendrit à l'aspect du bien; et en s'exaltant et s'attendrissant, il aime il vénère, il est heureux. —

#

Tous les pélerins d'Ars contemplaient, si non, avec les yeux de la foi, — (beaucoup n'avaient pas ce bonheur) du moins avec le respect qu'inspire une incontestable

supériorité

supériorité morale, les combats de ce vaillant athlète de la pénitence, et de la charité apostolique. On ne s'arrachait pas facilement à ce spectacle — On y trouvait réunis le merveilleux, le pathétique, le simple, le sublime et pour tout dire, la grandeur épique d'une race d'hommes oubliés, naïfs comme des enfants, et forts comme des géants. Plus l'intelligence était élevée, plus l'effet produit par ce spectacle était considérable. — Nous avons entendu un savant distingué, mais peu croyant, nous dire dans son enthousiasme : « Je ne pense pas, que depuis l'étable de Bethléem, on ait rien vû de pareil » ! — Notre savant se trompait : il n'avait pas lu l'histoire de l'Église ; mais il disait vrai en ce sens que la vie du Curé d'Ars, comme celle de tous les saints, est la continuation de la vie de Notre Seigneur. Bethléem est leur berceau. C'est là qu'un jour la vertu est née : c'est de là qu'elle s'est élancée, pour s'étendre de siècle en siècle et de frontière en frontière, sous l'impulsion de la force divine. —

Un poëte célèbre voulut connaître le Curé d'Ars, et n'étant plus maître de ses émotions après l'avoir vu et entendu, il s'oublia jusqu'à dire en sa présence : « Jamais je n'ai contemplé Dieu de si près ! » C'est vrai, mon Ami répliqua Mr Vianney, en lui montant le Saint Sacrement exposé sur l'autel, c'est vrai : Dieu n'est pas loin. — nous l'avons dans le Sanctuaire de son amour. »

Comme le poëte enchérissait sur sa première exclamation par des phrases de plus en plus louangeuses, le Saint Curé lui prit les mains, et l'interrompant doucement : « Mon Ami, j'aime ces paroles de Saint Jean : Si on nous connaissait, on dirait de nous beaucoup moins de bien, et beaucoup plus de mal. » Le poëte parla d'une église à laquelle il consacrait ses vers ; Mr Vianney dont la conversation était toujours céleste lui dit :

lui dit: « L'Eglise matérielle se bâtira certainement: l'important est d'élever dans notre coeur l'église spirituelle, le tabernacle vivant où Notre Seigneur se plaît à résider. » En se retirant, après avoir reçu la bénédiction du Curé d'Ars, Jasmin disait: « Quel type de sainteté ! Cet homme est plus grand que son nom ! Je n'oublierai jamais cette tête ceinte déjà de l'auréole des bienheureux, ce regard de feu, cette simplicité d'enfant »....

Marceau, le marin missionnaire, vint à Ars, au retour de son dernier voyage dans les îles de l'Archipel océanien. On lui demanda, ce qu'il pensait du vénérable Curé, s'il avait trouvé en lui de la science. « De la science humaine, non, dit-il, pas la moindre trace; mais de la science Divine, oh, oui!.... Le prodige qui m'a le plus frappé, c'est que » j'ai vu dans le Curé d'Ars un enfant comme notre Sei» gneur les aimait. C'est un des plus beaux modèles de l'en» fance chrétienne; c'est pour cela que Dieu est avec lui. »

Le 3 Mai 1845, le Curé d'Ars venait de terminer l'exercice du mois de Marie. La foule des pélerins stationnait autour de l'Eglise, en attendant que le Saint parût, lorsqu'on vit arriver, dans une modeste voiture, un prêtre enveloppé d'un manteau noir. Bientôt, sous les plis du manteau, on apperçut une robe blanche, et chacun de s'écrier: « Voilà le grand prédicateur ! » Le peuple de nos campagnes désignait ainsi le religieux, qui venait de produire à Lion une émotion sans exemple dans les fastes de la chaire chrétienne. C'était vraiment le Père Lacordaire. Et, le lendemain, les habitans d'Ars, purent contempler l'illustre Dominicain écoutant dans un humble recueillement et avec une attention respectueuse le prône du Curé d'Ars. — Le génie s'oubliait devant la sainteté lui apparaissant sous sa forme la plus simple. Mr

Viamey

Mr Vianney fut touché et il dit à quelqu'un : « Savez-vous la réflexion qui m'a frappée, pendant la visite du P. Lacordaire ? Ce qu'il y a de plus grand dans la science est venu s'abaisser devant ce qu'il y a de plus petit, dans l'ignorance... Les deux extrêmes se sont rapprochés..... »

Le P. Lacordaire fut très ému de la chaleureuse exhortation dans laquelle il avait entendu l'homme de Dieu prier et conjurer ses paroissiens d'invoquer le Saint Esprit, et d'appeler en eux la plénitude de ses dons : il ajouta qu'il était heureux de pouvoir se dire que, s'il avait à traiter un semblable sujet, il le ferait, non pas dans les mêmes termes, mais sous la même inspiration : « le saint prêtre et moi, nous ne parlons pas la même « langue ; mais j'ai le bonheur de me rendre ce témoi- « gnage que nous sentons de même, encor que nous « ne disions pas de même. » L'orateur avait entendu le Saint, mais le Saint voulut entendre l'éloquent religieux ; aussi annonça-t-il que le soir, aux vêpres, on dirait bien mieux que lui. Le Rev: père hésita et ne consentit que lorsqu'il fut bien persuadé, que céder aux désirs du Curé d'Ars était envers lui un témoignage de respect et de soumission. Mais il se plaignait de parler, au lieu d'écouter encore. « J'étais venu dit-il pour demander des conseils, et pour m'édifier. » Il se mit aux pieds de la vertu du serviteur de Dieu, avec une humilité si profonde, et une si entière conviction, que chacun des paroissiens prenait sa part de bonheur dans la gloire qui rejaillissait sur leur Saint.

Come on s'entretenait devant lui de l'effet prodigieux des conférences du P. Lacordaire à Lion, en ajoutant que cependant on était peu de conversions : « Ecoutez dit-il, il y aura un immense résultat, si le prédicateur a prouvé

a prouvé aux savants qu'on en sait encor plus qu'eux, et à nos beaux esprits qu'ils ne sont pas les plus habiles... Il faut leur faire admirer les beautés de l'édifice, pour leur donner envie d'y entrer."

Ainsi l'effet de cette mémorable visite a été complet et réciproque..... Le célèbre pélerin a paru fort édifié de la sainteté merveilleuse du Curé d'Ars; il s'est promis de revenir, et il a tenu parole. Il disait à propos des lumières qui lui étaient venues du Curé d'Ars; "La science creuse la vie et ne la comble pas; la piété "l'illumine, l'élève, et la remplit."

*

Les grands serviteurs de Dieu ne se rencontrent point sans s'unir. Ils ont un instinct pour se connaître, et un attrait réciproque pour se communiquer leurs pensées.

*

Un jour, le missionaire d'Ars, trouva à genoux sur le prie Dieu de la sacristie, le front dans ses mains et le visage baigné de larmes, un prêtre respectable qui se levant à son approche, lui montra une belle et majestueuse figure, pleine d'intelligence et de vivacité, entourée d'une couronne de cheveux blancs. Ce prêtre s'écria en l'étreignant: "Mon Dieu, quel bonheur avez vous là! Est il possible que j'aie laissé blanchir ma tête sans venir le voir! Oh! je reviendrai! je reviendrai." Et l'abbé Combalot, car c'était lui ne se lassait pas d'entendre les merveilles d'Ars; il se faisait redire les mots de notre le Curé; il y reconnaissait l'esprit des Saints, et son immense mémoire toute remplie de la lecture de S. Bernard et de St Bonaventure, faisait d'heureux rapprochements et découvrait d'interréssants harmonies entre le langage de ces grands mistiques, et celui du Curé d'Ars.

*

Quelqu'un

Quelqu'un écrivait de Paris — J'ai eu un moment de bonheur dimanche. Le R. P. Petetot prêchait à St. Sulpice, en l'honneur de St Charles, patron du Séminaire. Il parlait de la gloire des Saints, et de ce que Dieu fait pour ceux, qui se donnent à Lui sans réserve. Tout à coup, il s'interrompit pour dire d'une voix émue: « J'ai vu un Saint dans ma vie; j'ai entendu exhorter la foule .... Toute son éloquence consistait à dire: Mes enfants, aimez bien le Bon-Dieu .... Il est si bon .... Aimez Le bien. » Puis s'adressant aux séminaristes groupés en face de la chaire le vénérable oratorien dit: « Eh bien Messieurs, le Saint que j'ai le bonheur de connaître, convertit plus d'âmes avec ces simples paroles, que nous n'en convertissons, nous autres, avec de longs discours. »

*

« Ça été une des bonnes fortunes de ma vie de connaître le Curé d'Ars, disait ensuite Emilien « Cabuchet. Il faut avoir vu les Saints pour savoir « les représenter. » (Il a fait à la dérobée son portrait à l'église).

*

——— Quand à la Croix de la Légion d'Honneur il fallut, pour qu'on puisse dire qu'Il l'avait acceptée lui faire croire que c'était des reliques, qu'on lui offrait. « Hé! là! fit Il avec un sourire de désappointement, lorsqu'Il eut ouvert l'écrin qui la renfermait .... Ce n'est que ça! .... » Puis passant la boîte à M. Tocanier: « Tenez, mon ami lui dit Il, l'Empereur s'est trompé. Ayez autant de plaisir, à la recevoir, que j'en ai à Vous la donner.
Quelques jours après, le préfet de l'Ain s'étant venu féliciter le nouveau chevalier, le Curé d'Ars lui dit: « Vous auriez bien fait de porter cette décoration à une

plus

« plus digne — C'eût été difficile, répondit très courtoi-
« sement M. de Coëtlogon. Si l'Empereur vous a donné
« la croix, Monsieur le Curé, ce n'est pas pour vous hono-
« rer, c'est pour honorer la Légion d'honneur. »

#

Et il répandra comme la pluie les paroles de sa sagesse
et il invoquera le Seigneur dans sa prière, et le Sei-
gneur dirigera ses conseils, et ses instructions, et
les multitudes loueront sa sagesse.

#

Il était, pour nous servir encor d'une comparaison de
Saint François de Sales, comme ces grands abreuvoirs
publics, où tout le monde a le droit de puiser. Lorsque
dans une situation difficile, on avait besoin de lumières
et de conseil, on venait les chercher à Ars.

#

« Pauvres dames, disait-il en parlant de la tyrannie de la
« mode, elles traînent des montagnes après elles; elles s'em-
« barrassent, et embarrassent les autres! On a bien fait d'é-
« largir les rues, mais il faudrait aussi élargir les portes....
« Pauvres dames! avec toutes leurs modes, elles souffrent
« en cette vie, pour souffrir dans l'autre. »

#

Il excellait à tirer chaque question du faux jour où l'a-
vaient placée la passion, l'amour propre et l'intérêt.
Il la regardait au grand jour pour la mieux voir. Le
grand jour d'une sainte âme, c'est l'éternité. Aussi,
était on sûr, après avoir recueilli en chemin tout ce
qui se disait à haute voix, ou se murmurait à voix
basse, de rencontrer près de lui, une face nouvelle
et inédite de la vérité, quelque chose qu'on n'avait
pas entendue, qui n'appartenait qu'à lui seul, parce
qu'Il ne l'avait cherché qu'en Dieu.

#

Tout était pour le serviteur de Dieu, l'occasion de placer un bon conseil d'une bonne pensée. Le sermonneur ne paraissait pas, le maître ne se faisait pas sentir; mais sa parole affectueuse, appropriée à chacun, s'insinuait dans les coeurs et y traçait un sillon lumineux. On était vaincu, avant d'avoir songé à se défendre. Les Saints qui savent la puissance d'une parole, dite, au nom de Jésus Christ, même à qui ignore le doux Maître, se regardent comme envoyés par Lui vers toute créature qu'ils rencontrent, et ils s'efforcent de ne pas la quitter sans avoir déposé en elle un germe de salut. M. Vianney avait à l'adresse de tous des mots inoubliables. Il lui suffisait souvent un seul de ces mots pour infiltrer dans une âme la lumière et la vie.

Rappelons ici le mot de Monseigneur Devie: "Le Curé d'Ars n'était pas savant, mais il était éclairé". La lumière est un don; nos yeux contemplant la clarté du soleil, ils ne la créent pas. L'intelligence la plus lucide ne fait que recevoir les rayons de la vérité. Beaucoup d'hommes, qui ont des lumières, les obscurcissent, par ce reflet d'eux mêmes, qu'on appele l'orgueil, entre deux funeste, qui interceptant les splendeurs d'en haut, et fait ombre sur l'âme. La liberté, et la pureté du coeur, sont l'indispensable condition de la lumière. — (" Toute passion, dit l'Ange de l'école, nuit autant qu'il est en elle, à la rectitude du jugement, et ôte le pouvoir de donner un bon conseil. L'homme affecté d'une passion quelconque voit toujours les objets plus grands, ou moindres, qu'ils ne sont en réalité.") M. Vianney n'avait dans le coeur, ni orgueil, ni ambition ni avarice, et par conséquent dans l'esprit, ni ténacité ni faiblesse. Il ne courait pas à la lueur vacillante

= lante

sante de l'imagination; il n'était pas soumis à la tyrannie des sens. Il avait cette limpidité et cette justesse du regard que donne la pureté d'intention et que l'Esprit Saint lui même met avant l'expérience qui nous vient des années. Dans tous ses jugements, sa raison était sa loi, et la volonté de Dieu son flambeau. Rien n'affermit les démarches, et ne rend le pied sûr, comme de n'avoir à coeur que la justice et la vérité.

"Une maison qui s'élève sur la Croix ne craindra ni le vent, ni la pluie, ni l'orage. Les épreuves, montrent clairement combien une oeuvre est agréable à Dieu. Vous ne pouvez douter que vos peines et vos sacrifices n'aient déjà beaucoup servi la cause des âmes souffrantes."

La science de Dieu donne à qui la possède sagacité et force, parce que tout à la fois elle éclaire et dilate l'esprit. "Ce qu'il y a de plus admirable pour moi dans la vie des Saints, a dit un éminent chrétien, qui fut aussi un grand politique, c'est une circonstance, qui je crois, n'a pas encore été convenablement appréciée. L'homme habitué à converser avec Dieu, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres par la force de sa raison, mais surtout par ce sens pratique et sage qu'on appele "le bon sens." Si le genre humain n'était pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, parmi tous les hommes, les théologiens, parmi les théologiens les mystiques, et parmi les mystiques ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires. Parmi les personnes que je connais, les seules en qui j'ai trouvé un bon sens imperturbable,

une

une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver toujours une échappée ou une issue dans les affaires les plus arduës, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée !"

Ce que d'autres n'auraient pu par de longs discours il l'opérait d'un seul mot. Ce mot était si plein de grâce et d'onction, qu'il lui suffisait pour entr'ouvrir une âme et y faire pénétrer les rayons de la lumière éternelle. « Par le péché disait il, nous méprisons le bon Dieu, nous crucifions le bon Dieu ! Que c'est dommage de perdre des âmes, qui ont tant coûté de souffrances à Notre Seigneur ! Dites moi, mon ami, quel mal vous fait Notre Seigneur pour le traiter de la sorte ? Si les pauvres damnés pouvaient revenir sur la terre ! s'ils étaient à notre place ! Oh ! que nous sommes ingrats ! Le bon Dieu nous appele à lui et nous le fuyons. Il veut nous rendre heureux et nous ne voulons pas de son bonheur ! Il nous commande de l'aimer, et nous donnons notre coeur au démon. Nous employons à nous perdre un tems qu'Il nous a donné pour nous sauver !

Quand nous offensons le bon Dieu, si nous regardions notre Crucifix, nous entendrions Notre Seigneur nous dire au fond de l'âme : tu veux donc te mettre aussi du coté de mes ennemis ? tu veux me crucifier de nouveau ? Jette tes yeux sur notre Seigneur attaché à la croix ; et dis Lui : Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sauveur pour reparer l'injure que mes péchés ont faites au bon Dieu ! Un Dieu qui meurt sur la croix, qui descend sur la terre pour être victime

De nos

„ de nos péchés, un Dieu qui endure tous les tourments
„ par ce qu'il a voulu porter le poids de nos crimes.....
„ A la vue de cette croix, comprener la malice du péché
„ et la haine que vous devez en avoir — Rentrer en
„ vous même, voyez ce que vous avez à faire pour ré-
„ parer votre pauvre vie ---- Que c'est comage! Le bon
„ Dieu vous dira à la mort: pourquoi m'as tu offensé, moi
„ qui t'aimais tant? O mon enfant! offender le bon Dieu
„ qui ne nous a jamais fait que du bien! contenter
„ le démon qui ne peut nous faire que du mal! ....
„ qu'elle folie!" Ces paroles, sorties du coeur et prononcées d'une voix qui se perdait dans les larmes, brisait les natures les plus fières et les plus rebelles. —

#

Un jour que ni ses prières, ni ses adjurations, ni ses larmes n'avaient pu vaincre l'obstination d'un malheureux pécheur, le saint Curé le vit tout à coup tomber à genoux en sanglotant et promettre de s'amender. Le serviteur de Dieu venait d'apparaître à cet endurci, la tête environnée d'un nimbe lumineux, et il n'avait pu résister à ce spectacle. Le fait a été attesté par M. Vianney lui même, et nous en avons la preuve authentique dans une lettre datée de 1846.

#

Le véritable obstacle à la lumière et au regne de Dieu dans les âmes, ce n'est pas come on pourrait le penser certaines faiblesses, certaines misères, si honteuses soient elles, dont le pauvre coupable est le premier à rougir au fond de sa conscience — Le grand et suprême obstacle, c'est l'orgueil à tous ses dégrés et sous toutes ses formes; l'orgueil de l'esprit, et l'orgueil du coeur, l'orgueil du grand et l'orgueil du petit, l'orgueil du riche et l'orgueil du pauvre, l'orgueil qui s'étale, et l'orgueil qui se

Dissimule.

Il en était ainsi déjà au tems du Sauveur — Qui est ce qui s'attachait à ses pas? qui se suspendait à ses lèvres, et ne pouvait se rassasier de sa parole, se réjouissant au bonheur de l'entendre, les nécessités du corps les plus présentes, et les plus impérieuses — Les pauvres pêcheurs, les brebis perdues de la maison d'Israël: un Nathanaël, un Zachée, une Madelaine — Qui est ce qui s'éloignait de lui avec une sombre jalousie, qui lui tendait des pièges, et le poursuivait de ses sarcasmes et de ses déclamations hypocrites? à qui s'adressaient ses reproches, ses plaintes, sa divine colère? aux pharisiens, aux docteurs, aux faux sages de ces tems-là; à ces hommes fastueux qui ne se piquaient d'une observation si rigide de la loi que pour en imposer aux yeux du multitude; à ces hommes que le bon Maître ne craignait pas d'appeler des sépulcres blanchis, à qui il reprochait de dire et de ne pas faire, de ne purifier et de ne dorer que les dehors de la coupe, de vouloir être les premiers partout, d'être insatiables de titres, d'honneurs, de gloire, et de popularité, de charger les épaules d'autrui de fardeaux qu'ils se gardaient bien de toucher du doigt. —

*

Il ne se passait pas de jour, où, discernant dans la foule quelque pêcheurs plus coupables, plus aveugles plus endurci que les autres, il ne lui fit signe d'approcher, ou n'allât le prendre par la main pour l'amener au confessional. Les principales conversions qui se sont opérées à Ars ont été le fruit de ces appels directs de la miséricorde. — Ces faits ne doivant pas étonner. L'union avec Dieu donne à l'homme la faculté de pénétrer sous l'enveloppe du corps les mystères les plus

les plus profonds de la conscience. Dans l'état ordinaire, l'âme sort de son sanctuaire pour se répandre au dehors sur les objets sensibles; le contraire arrive dans l'état mystique. L'œil intérieur, élevé à une plus haute puissance, vit en quelque sorte dans une sphère toute spirituelle, et voit des choses qui sont un secret pour les sens. —

Lorsque, par un long exercice de la contemplation, l'âme a ramassé ses puissances comme en un foyer, elle se trouve préparée à remonter à Dieu et à se perdre en Lui. L'homme n'étant plus étourdi par les bruits du monde, n'entendant plus rien de ce que disent les créatures, ou de ce qui il dit lui même, est uniquement occupé à converser avec Dieu dans d'ineffables entretiens. Aucune inspiration n'est perdue pour lui. Son esprit, qui n'est pas orienté du côté des choses sensibles, mais vers les régions d'où vient la vérité, a des perceptions plus nettes et plus saines. De même que le corps, purifié par le jeûne, devient plus immatériel en quelque sorte, ainsi l'âme, sanctifiée par cette abstinence des objets extérieurs, reçoit d'en haut des impressions célestes et acquiert des idées plus élevées et plus claires. — Lorsque, avec le secours de la grâce, l'homme est arrivé à ce degré d'union, Dieu prend en lui ses complaisances; il habite en lui de cette présence particulière par laquelle il éclaire l'esprit de sa lumière et l'échauffe de son amour. —

« Celui qui m'aime, dit Notre Seigneur, le Père l'aimera, et nous viendrons faire en lui notre demeure »

L'homme en cet état, n'est plus qu'un seul esprit avec Dieu. Ainsi uni à Celui qui est l'Unité essentielle

tielle, il acquiert au dedans de son être une unité et une simplicité toujours plus grandes. À mesure qu'il se simplifie il monte plus haut; et dans cette ascension continuelle, plus il s'anéantit en lui-même, plus il se developpe en Dieu, et plus en même tems il se purifie, jusqu'à ce que devenu limpide comme le cristal, aussi pur comme l'or épuré par le feu, il n'ait plus rien qui lui soit propre, mais qu'il appartienne à Dieu tout entier.

*

"Quel maître avez vous eu en théologie, lui disait on un jour avec une intention légèrement ironique? - Le même Maître que Saint Pierre" répondit une simplicité vraie le serviteur de Dieu.

*

Il s'était avancé vers la lumière; et la lumière était descendue d'elle même dans son coeur — Il avait ôté son coeur de sa poitrine, il l'avait donné à celui qui lui parlait; et celui qui lui parlait, qui est le Verbe Divin, la parole de Dieu incrée, le remplissait de splendeurs déifiques. Comment pourraient en douter ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques uns de ses catéchismes, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, qui ont dû l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute classe par cette vivacité, cette sensibilité, cet élan, cette intuition, cette flamme et l'éclatante beauté de ce français inculte, presque trivial, mais transfiguré et pénétré du feu sacré, jusque dans la forme, l'arrangement, l'harmonie des mots, et de syllabes? Et pourtant il ne disait pas des mots; la véritable éloquence est dans les choses; il disait des choses, et il les

disait

disait dans un style prodigieux — Son âme tout entière passait dans celle de la foule pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. C'était là le but suprême et aussi le triomphe de l'éloquence Evangélique.

#

La foi du bon Curé d'Ars était toute sa science; son livre, c'était notre Seigneur Jésus Christ — Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus Christ, dans sa mort et dans sa croix — Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèques, à l'école des savants, c'est dans la prière, à genoux aux pieds du maître, en couvrant ses pieds Divins de larmes et de baisers; c'est en présence des saints tabernacles, où Il passait ses jours et ses nuits, dans le tems que la foule ne lui avait point encore ôté la liberté de ses jours et de ses nuits, c'est là qu'il avait tout appris.

#

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant que son idiome naturel, c'est à dire le français incorrect et grossier des gens élevés à la campagne, on puisse cependant presque dire de M Vianney, comme des Apôtres, qu'il a été entendu de toutes les nations du monde, et que sa voix a resonné par toute la terre — C'était l'oracle que l'on allait consulter pour apprendre à bien connaître Jésus Christ. Non seulement les simples, mais les savants, non seulement les savants parfaits, mais les indifférents, y trouvaient je ne sais quelle onction divine qui les pénétrait et leur faisait désirer de la goûter encore. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et l'on revenait toujours avec amour au pied de cette chaire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le beau et le vrai — Le saint Curé parlait sans autre travail préparatoire que sa continuelle application à Dieu; il passait sans delai et

sans

sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse impassibilité, qui ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux, à qui il n'est point indifférent d'être jugé par eux. On avait bien autre chose à faire, quand on entendait le Curé d'Ars: il fallait se juger soi-même. — La parole du Curé d'Ars avait de la soudaineté et du trait: il la décochait comme une flèche, et toute son âme semblait partir et s'élancer avec elle. — Nous avons essayé quelquefois d'écrire ce que nous venions d'entendre: il nous a été impossible de ressaisir les choses qui nous avaient le plus ému et de leur donner une forme. Elles se figaient au bout de la plume: c'était une lave refroidie. — Le vent n'écrit pas ce qu'il murmure sous le dôme des forêts; la mer n'écrit pas les gémissemens de ses grèves. De même ce qu'il y a de plus divin dans le coeur de l'homme n'en sort pas à l'aide de l'écriture. — Voici pourtant quelques paroles que nous avons recueillies, et dans lesquelles nous retrouvons le Curé d'Ars lui-même, son âme et son coeur dans leur naïve expression. Il avait parfois de hautes et profondes pensées comme celle-ci:

« Aimer Dieu: oh, que c'est beau.. Il faut le ciel pour comprendre l'amour. La prière aide un peu, parce que la prière, c'est l'élévation de l'âme au ciel. — »

« Plus on connaît les hommes moins on les aime. C'est le contraire pour Dieu: plus on le connaît plus on l'aime. Cette connaissance embrase l'âme d'un tel amour, qu'elle ne peut plus aimer ni désirer que Dieu. — L'homme a été crée par amour: c'est pourquoi il est si porté à aimer. D'un autre côté, il est si grand, que rien ne peut le contenter

le contenter sur la terre. Il n'y a que lorsqu'il se tourne du côté de Dieu qu'il est content. — Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas. Eh bien! voilà l'homme sans Dieu.»

«Il y a des gens qui n'aiment pas le bon Dieu, qui ne le prient pas, et qui prospèrent: c'est mauvais signe! Ils ont fait un peu de bien à travers beaucoup de mal. Le bon Dieu les récompense en cette vie.»

«La terre est un pont pour passer l'eau; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds. — Nous sommes en ce monde, mais nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours: Notre père qui êtes aux cieux. — Il faut donc attendre notre récompense quand nous serons chez nous, dans la maison paternelle. C'est pour cela que les bons chrétiens sont dans les croix, les contradictions, les adversités, les mépris, les calomnies: tant mieux! — Mais on s'étonne de cela. Il semble que parce qu'on aime un peu le bon Dieu, on doit n'avoir rien qui contrarie, rien qui fasse souffrir. — Nous disons: En voilà un qui n'est pas sage et cependant tout lui réussit; moi, j'ai beau faire ce que je peux, tout va de travers. C'est que nous ne comprenons pas le prix et le bonheur des croix. On dit quelquefois, Dieu châtie ceux qu'il aime. — Ce n'est pas vrai. Les épreuves, pour ceux que Dieu aime, ne sont pas des châtiments, ce sont des grâces. — Il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense. Un négociant n'envisage pas la peine qu'il a dans son comerce, mais le gain qu'il en retire. — Qu'est ce que vingt ans trente ans, comparés à l'éternité! Qu'avons nous donc tant à souffrir! quelques humiliations, quelques froissements, des paroles piquantes; cela ne tue pas.»

«Nous sommes beaucoup, et nous ne sommes rien. — Il n'y a rien de plus grand que l'homme, et rien de plus petit. Il n'y a rien de plus grand, quand on regarde son âme; rien de plus petit quand on regarde son corps. — On s'occupe

de

de son corps, comme si on n'avait que cela à soigner: on n'a au contraire que cela à mépriser ---."
Nous sommes l'ouvrage d'un Dieu --- On aime toujours son ouvrage --- Comprendre que nous sogons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile; mais, que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage! Voilà qui est incompréhensible."
"Il y en a qui donnent au Père Eternel un coeur dur. Oh! comme ils se trompent! Le Père Eternel, pour désarmer sa propre justice, a donné à son Fils un coeur excessivement bon: on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Notre Seigneur a dit à son père: "Mon Père, ne les punissez pas!"
"Ce n'est pas Dieu qui nous damne, c'est nous par nos péchés. Les damnés n'accusent pas Dieu; ils s'accusent eux mêmes: ils disent: J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel, par ma faute.
"Si un damné pouvait dire une seule fois, Mon Dieu je Vous aime! il n'y aurait pas d'enfer pour lui. Mais hélas! cette pauvre âme! elle a perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son coeur est desséché comme la grappe que elle a pressé sous le pressoir - Plus de bonheur pour cette âme, plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour."
"Il faut travailler en ce monde, il faut souffrir et combattre. On aura bien le tems de se reposer toute l'Eternité."
"Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. Ils vivent de leurs rentes; ils ne peuvent plus rien gagner; tandis que nous pouvons à chaque instant augmenter notre trésor."
"Les Commandements de Dieu sont les enseignements que Dieu nous donne pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues, et aux commencements des chemins pour en indiquer les noms."

Les

« Les péchés que nous cachons reparaîtront tous. Pour bien les cacher, il faut bien les confesser. »

« Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes du bon Dieu. »

L'homme bon dit : Notre seigneur, tire de bonnes choses du bon trésor de son coeur.

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ pendant l'hyver. — La vie est un bien long hiver ! — Ils font du feu ; mais de tems en tems ils courent ramasser du bois de tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions, comme les bergers, toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans notre coeur par des prières et de bonnes oeuvres, il ne s'éteindrait pas.

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien pauvres. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruits. — Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printems. »

« Le coeur des méchans est une fourmilière de péchés. Il ressemble à un morceau de viande gatée, que les vers se disputent. »

« Le calomniateur est semblable à la chenille, qui en se promenant sur les fleurs y laisse sa bave et les salit. »

« Que diriez vous d'un homme qui travaillerait le champ du voisin, et laisserait le sien sans culture ? Eh bien voilà ce que vous faites. Vous fouillez continuellement dans la conscience des autres, et vous laissez la vôtre en friche. Oh ! quand la mort arrivera, quel regret nous aurons d'avoir tant songé aux autres, et si peu à nous. car c'est de nous et non des autres qu'il faudra rendre compte. .... Pensons à nous, à notre conscience, que nous devrions toujours regarder, comme nous regardons nos mains, pour savoir si elles sont propres. »

« Parceque notre seigneur ne se fait pas voir au très saint Sacrement dans toute sa majesté, disait il un jour vous vous tenez ici sans respect ; mais cependant c'est Lui.

Il est

Il est au milieu de vous. Comme ce bon évêque qui était là ces jours derniers; tout le monde le poussait... Ah. si l'on avait su que c'était un évêque!... »

« Il est venu, un de ces jours, deux ministres protestants qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre Seigneur. Je leur ai dit: « Croyez vous qu'un morceau de pain puisse se détacher tout seul et aller de lui-même se poser sur la langue de quelqu'un qui s'approche pour le recevoir? — Non. — Donc ce n'est pas du pain. » Puis Mr Vianney ajoutait: C'est un homme qui avait des doutes sur la présence réelle; il disait: "Qui en sait on. ce n'est pas sûr. La consécration qu'est ce que c'est? Que se passe t il sur l'Autel en ce moment là? Mais il désirait croire, et priait la Sainte Vierge de lui obtenir la foi. Ecouter bien cela: Je ne dis point que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. Au moment où cet homme se présentait pour recevoir la Communion, la Sainte Hostie s'est détachée de mes doigts, quoique j'étais encore à une bonne distance; Elle est allée d'elle même se reposer sur la langue de cet homme. »

Catéchisme sur l'Âme (extrait) « Que c'est beau une Âme! Notre Seigneur en fit voir une à Sainte Catherine; elle la trouva si belle, qu'elle dit: « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un. » L'image de Dieu se reflétait dans une âme pure, comme le soleil dans l'eau.

« Une âme pure est l'admiration des trois personnes de la Sainte Trinité. Le Père contemple son ouvrage: voilà donc ma créature! Le Fils, le prix de son sang. On connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté. Le Saint Esprit y habite comme dans un temple. —

« Pour avoir une idée de notre dignité, il faut nous rappeler souvent le ciel, le Calvaire, et l'enfer. Si nous comparons nous

mons ce que c'est qu'être enfant de Dieu, nous ne pourions pas faire le mal, nous serions comme des anges sur la terre. — — Qu'il est honteux pour l'homme de déscendre si bas, lui que Dieu a placé si haut!

« Catéchisme sur la prière — — Voyez mes enfants, le trésor d'un chrétien n'est pas sur la terre, il est dans le ciel. Eh bien! notre pensée doit aller où est notre trésor.

« L'homme a une belle fonction, celle de prier et d'aimer. Vous prier, vous aimer; voilà le bonheur de l'homme sur la terre. — — La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu — Quand on a le coeur pur et uni avec Dieu, on sent en soi comme un beaume, une douceur qui enivre, une lumière qui éblouit. Dans cette union intime, Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble: on ne peut plus les séparer — C'est une chose bien belle que cette union de Dieu avec sa petite créature. C'est un bonheur qu'on ne peut comprendre.

« Mes enfans, vous avez un petit coeur, mais la prière l'élargit et le rend capable d'aimer Dieu — La prière est un avant goût du ciel. Elle ne nous laisse jamais sans douceur. C'est un miel qui descend dans l'âme et adoucit tout. Les peines se fondent devant une prière bien faite, comme la neige devant le Soleil — La prière fait passer le tems avec une grande rapidité, et si agréablement qu'on ne s'aperçoit pas par de sa durée. —

« On en voit qui se perdent dans la prière comme le poisson dans l'eau, parce qu'ils sont tout au bon Dieu — Dans leurs coeurs il n'y a pas d'entre deux.

Oh! que j'aime ces âmes généreuses. Saint François d'Assise, et Ste Colette voyaient Notre Seigneur et lui parlaient, comme nous nous parlons. Tandis que nous, que de fois nous venons à l'Eglise, sans savoir

ce que

ce que nous venons faire, et ce que nous voulons demander. Et pourtant, quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi on y va. — Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : Je m'en vais vous dire deux mots pour que débarrasser de vous. Je pense souvent que lorsque nous venons adorer notre Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un coeur bien pur. — Mais voilà ! nous sommes sans foi, sans espérance, sans désir et sans amour. ———

« Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. — Le cri de l'Ange c'est la prière ; le cri de la bête c'est le péché. — Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, come une taupe qui cherche à faire un trous pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du tems — come cet avare qu'on administrait un jour, lorsqu'on lui présenta à baiser un Crucifix d'argent : « Voilà une croix, dit il, qui pèse bien dix onces. »

« Dans le Ciel, s'il y avait un jour sans adoration, ce ne serait plus le ciel ; et si les pauvres damnés, malgré leurs souffrances pouvaient adorer, il n'y aurait plus d'enfer. Hélas ! ils avaient un coeur pour aimer Dieu, une langue pour le bénir ; c'était leur destinée — Et maintenant ils se sont condamnés à maudire pendant toute l'éternité. S'ils pouvaient espérer qu'une fois ils prieront seulement une minute, ils attendraient cette minute avec une telle impatience, que cela adoucirait leurs tourmens. »

« Notre Père qui êtes aux Cieux. Oh ! que c'est beau mes enfans, d'avoir un Père dans le ciel. — Que Votre règne arrive. Si je fais régner le bon Dieu dans mon coeur, Il me fera régner avec lui dans sa gloire. Que Votre volonté soit faite —

Il n'y a —

Il n'y a rien de si doux, que de faire la volonté de Dieu, et rien de si parfait.... Pour bien faire les choses, il faut les faire comme Dieu le veut, en toute conformité avec ses desseins. — Donnez nous aujourd'hui notre pain... Nous avons deux parties, l'âme et le corps. Nous demandons au bon Dieu de nourrir notre pauvre cadavre, et Il nous répond en faisant produire à la terre tout ce qui est nécessaire à notre subsistance.... Mais nous lui demandons de nourrir notre âme, qui est la plus belle partie de nous mêmes; et la terre est trop petite pour fournir à notre âme de quoi la rassasier; elle a faim de Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse la remplir. Aussi le bon Dieu n'a pas cru trop faire, en demeurant sur la terre et en prenant un corps, afin que ce corps devint l'aliment de nos âmes. « Ma chaire, a dit notre Seigneur, est vraiment une nourriture. Le pain que je vais Vous donner, c'est ma chaire pour la vie du monde. » Le pain des âmes est dans le tabernacle. Le tabernacle est le garde manger des chrétiens.... Oh! que c'est beau mes enfants! Lorsque le prêtre présente l'Hostie et Vous la montre, Votre âme peut dire: Voilà ma nourriture! O mes enfants, nous avons trop de bonheur! Nous ne le comprendrons qu'au ciel: que c'est dommage...!" Ces dernières paroles se noyaient dans les larmes. —

Catéchisme sur le prêtre. L'ordre, est un sacrement qui semble ne regarder personne parmi Vous, et qui regarde tout le monde. Ce sacrément élève l'homme jusqu'à Dieu. Qu'est ce que le prêtre? Un homme qui tient la place de Dieu. "Aller dit notre Seigneur au prêtre comme mon Père m'a envoyé, je Vous envoie.... Toute puissance m'a été donnée au ciel, et sur la terre. Aller donc instruire toutes les nations." — Lorsque le prêtre remet les péchés, il ne dit pas. « Dieu Vous pardonne. » Il dit: « Je Vous absous » A la consécration il ne dit pas: « Ceci est le

est le corps de Notre Seigneur." Il dit: "Ceci est mon Corps."
"Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans ce tabernacle? C'est le prêtre. Qui est ce qui a reçu Votre âme à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme pour la dernière fois, dans le sang de Jésus Christ? Le prêtre toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. Vous ne pouvez pas vous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer, à côté de ce souvenir, l'image du prêtre. — Sans le prêtre, la mort et la passion de Notre Seigneur ne serviraient de rien. ~~[illegible]~~. Voyez les peuples sauvages: à quoi leur a-t-il servi que Notre Seigneur fût mort? Hélas! ils ne pourront pas avoir part au bienfait de la rédemption, tant qu'ils n'auront pas des prêtres pour leur faire l'application de son sang. —
"Le prêtre n'est pas prêtre pour lui, il ne se donne pas l'absolution; il ne s'administre pas les sacrements. Il n'est pas pour lui, il est pour Vous. — Après Dieu, le prêtre, c'est tout! — Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre: on y adorera les bêtes. — Si M. le Missionnaire et moi nous nous en allions vous dire: Que faire dans cette Eglise? Il n'y a plus de messe; Notre Seigneur n'y est plus; autant vaut prier chez soi. ——— Lorsqu'on veut détruire la Religion, on commence par attaquer les prêtres, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, ~~[illegible]~~ il n'y a plus de religion.
"Le sacerdoce, c'est l'amour du coeur de Jésus. Quand vous voyez le prêtre, penser à Notre Seigneur Jésus Christ."
Catéchisme sur l'Esprit Saint. — L'homme n'est rien par lui même, mais il est beaucoup avec le Saint Esprit. L'homme est tout terrestre et tout animal: il n'y a que

l'Esprit

l'Esprit Saint qui puisse élever son âme et la porter en haut. Pourquoi les Saints étaient ils si détachés de la terre? Parce qu'ils se laissaient conduire par le Saint Esprit. Ceux qui sont conduits par le Saint Esprit ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants. Quand on est conduit par un Dieu de force et de lumière, on ne peut se tromper. — L'Esprit Saint nous fait distinguer le vrai du faux, et le bien du mal. Avec l'Esprit Saint on voit tout en grand: on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes = C'est pourquoi la Sainte Vierge n'a jamais péché. L'Esprit Saint lui faisait comprendre toute la laideur du mal. Elle frémissait d'épouvante à la moindre faute. — — — Les yeux du monde n'ont pas l'Esprit Saint, ou, s'ils l'ont, ils ne l'ont qu'en passant; il ne s'arrête pas chez eux; le bruit du monde le fait partir. L'œil du monde ne voit pas plus loin que la Vie, L'œil du Chrétien voit jusqu'au fond de l'Eternité — Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit Saint, il semble qu'il n'y a point de monde; pour le monde, il semble qu'il n'y a point de Dieu. Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. — Ceux qui se laissent conduire par le Saint Esprit éprouvent toute sorte de bonheur en dedans d'eux-mêmes, tandis que les mauvais chrétiens se roulent sur les épines et les cailloux. — Une âme qui a le Saint Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu. Sans le Saint Esprit nous sommes comme une pierre du chemin. Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau, et dans l'autre un caillou: pressez les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance, L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, le caillou, c'est le cœur dur où le St Esprit n'habite pas.

Une

« Une âme qui possède le Saint Esprit goute une saveur dans la prière qui fait qu'elle trouve le tems toujours trop court: elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu — Son coeur devant notre bon Sauveur, au Saint Sacrement de l'autel, est come un raisin sous le préssoir. » « C'est le St Esprit qui forme les pensées dans le coeur des justes, et qui engendrent les paroles. — Ceux qui ont le St Esprit ne produisent rien de mauvais: tous les fruits de l'Esprit-Saint sont bons. »

« Sans le St Esprit tout est froid: aussi, lorsqu'on sent que la ferveur se perd, il faut vite faire une neuvaine au St Esprit pour demander la foi et l'amour. — Voyez, lorsqu'on a fait une retraite ou un jubilé, on est plein de bons désirs: ces bons désirs sont le souffle de l'Esprit Saint qui a passé sur notre âme, et qui a tout renouvelé, come ce vent chaud qui fond la glace, et qui ramène le printems. —

« Le bon Dieu en nous envoyant le St Esprit, a fait à notre égard come un grand roi, qui chargerait son ministre de conduire un de ses sujets, disant: « Vous accompagnerez cet homme partout, et vous me le ramènerez sain et sauf. » Que c'est beau mes enfans, d'être accompagné par le St Esprit! C'est un bon guide celui-là... Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas le suivre!... » (Ici le Curé d'Ars pleurait).

« Les sacrements que Notre Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le St Esprit. La mort même de Notre Seigneur nous aurait été inutile sans lui. C'est pourquoi Notre Seigneur a dit à ses Apôtres: « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en allais pas, le Consolateur ne viendrait pas. Il fallait que la descente du St Esprit vint faire fructifier cette moisson de grâces. C'est come pour un grain de blé: vous le jetez en terre: bon! mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever, et monter en épi. »

Il fau:

Il faudrait dire chaque matin : Mon Dieu, envoyez moi Votre Esprit Saint qui me fasse connaître ce que je suis, et ce que Vous êtes. »

Catéchisme sur la souffrance. Il y avait tout près d'ici, un « petit garçon qui était tout écorché dans son lit, bien malade « bien misérable, je lui disais : « Mon pauvre petit, tu souffres beaucoup. » Il me répondait : « Non Monsieur le Curé, je ne sens « pas aujourd'hui mon mal d'hier, et demain je ne souffrirai « pas de ma douleur d'aujourd'hui — Tu voudrais bien « guérir ! — Non, j'étais méchant avant d'être malade ; « je pourrais le redevenir. Je suis bien comme je suis. » Nous ne comprenons pas cela, parce que nous sommes trop terrestres. Des enfants en qui le Saint Esprit réside nous font honte. « Si le bon Dieu nous envoie des croix, nous nous rebutons, nous nous plaignons, nous murmurons. Nous sommes si ennemis de tout ce qui nous contrarie, que nous voudrions toujours être dans une boîte de coton. C'est dans une boîte d'épines qu'il faudrait nous mettre. C'est par la croix que l'on va au ciel. Les maladies, les tentations, les peines, sont autant de croix qui nous conduisent au Ciel. Tout cela sera bientôt passé..... Voyez les Saints qui sont arrivés avant nous. Le bon Dieu ne demande pas de nous le martyre du corps, il nous demande le martyre du cœur et de la volonté. Notre Seigneur est notre modèle : prenons notre croix et suivons Le. — Faisons comme les soldats de Napoléon — Il fallait traverser un pont sur lequel on tirait à mitraille ; personne n'osait passer. Napoléon prit le drapeau, marcha le premier, et tous suivirent. Faisant de même ; suivons Notre Seigneur qui a marché le premier. » « La croix est l'échelle du ciel — Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu, et de pouvoir se dire le soir, dans son examen : « Allons mon âme, tu as eu aujourd'hui

aujourd'hui, deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus Christ. Tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec Lui. — Oh! quel trésor pour la mort! Qu'il fait bon mourir quand on a vécu sur la croix! — Qu'on le veuille ou non, il faut souffrir. Il y en a qui souffrent comme le bon larron, et d'autres comme le mauvais. Tous deux souffraient pareillement. Mais l'un sut rendre ses souffrances méritoires; il les accepta en esprit de réparation, et se tournant du côté de Jésus crucifié, il recueillit de sa bouche ces belles paroles: « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » L'autre, au contraire, poussait des hurlements, vociférait des imprécations et des blasphèmes, et expira dans le plus affreux désespoir. — Il y a deux manières de souffrir: souffrir en aimant, et souffrir sans aimer. Les saints souffraient tout avec patience, joie et persévérance, parce qu'ils aimaient. — Nous souffrons, nous, avec colère, dépit et lassitude, parce que nous n'aimons pas. Si nous aimions Dieu, nous aimerions les croix, nous les désirerions, nous nous plairions en elles — Nous serions heureux de pouvoir souffrir pour l'amour de Celui, qui a bien voulu souffrir pour nous. De quoi nous plaignons nous? Hélas! les pauvres infidèles qui n'ont pas le bonheur de connaître Dieu, ont les mêmes croix que nous; mais ils n'ont pas les mêmes consolations. Vous dites que c'est dure. Non, c'est doux, c'est consolant, c'est le bonheur! Seulement il faut aimer en souffrant, et souffrir en aimant. — Voyez les saints; quand on ne les persécutait pas, ils se persécutaient eux mêmes. — Quand Dieu ne leur envoyait pas de souffrances, ils se faisaient souffrir eux mêmes. Un bon religieux se plaignait à notre Seigneur de ce qu'on le persécutait. Il disait: « Seigneur, qu'ai-je donc fait pour être traité ainsi? » Notre Seigneur lui répondit: « Et moi, qu'avais je donc fait

quand

quand on m'a conduit au Calvaire ?" Alors le religieux comprit; il pleura; il demanda pardon, et n'osa plus se plaindre.

« Les gens du monde se désolent quand ils ont des croix, et les bons Chrétiens pleurent, quand ils n'en n'ont pas. Le chrétien vit au milieu des croix, comme le poisson vit dans l'eau. — Nous devrions courir après les croix, comme l'avare court après l'argent. — Il n'y a que les croix qui nous rassureront au jour du jugement. —

« Celui qui n'aime pas la croix pourra peut être bien se sauver, mais à grand'peine : ce sera une petite étoile dans le firmament. Celui qui aura souffert et combattu pour son Dieu, luira comme un beau soleil. »

« Homélies (extraits) La plus grande des tentations est de n'en pas avoir — On est heureux d'avoir des tentations : c'est le moment de la recolte spirituelle où nous amassons pour le ciel. C'est comme au temps de la moisson, on se lève de grand matin : on se donne beaucoup de peines : mais on ne se plaint pas, parce qu'on ramasse

« Le Démon ne tente que les âmes qui veulent sortir du péché, et celles qui sont en état de grâce. Les autres sont à lui, il n'a pas besoin de les tenter.

« Mon Dieu, pardonnez nous, comme nous pardonnons. Le bon Dieu ne pardonnera qu'à ceux qui auront pardonné : c'est la loi : Les saints n'ont point de haine, point de fiel ; ils pardonnent tout, et trouvent toujours qu'ils en méritent bien davantage pour les offenses qu'ils ont faites au bon Dieu. Mais les mauvais chrétiens sont vindicatifs.

« Dès qu'on hait son prochain, Dieu nous rend cette haine : c'est un trait qui se retourne contre nous. Je disais un jour à quelqu'un : « Mais vous ne voulez donc pas aller au ciel, que vous ne voulez pas voir cet homme ? — Oh ! si... mais nous tâcherons d'être loin l'un de l'autre, afin de ne pas nous voir. » Ils n'auront pas cette peine, car la porte du ciel est

est fermée à la haine. Dans le ciel il n'y a point de rancune. Aussi les coeurs bons et humbles, qui reçoivent les injures et les calomnies avec joie et indifférence, commencent leur paradis dans ce monde, et ceux qui conservent de la rancune sont malheureux; ils ont le front soucieux, des yeux qui semblent tout dévorer. —

Si on loue un de vos amis et que l'on ne dise rien de vous, vous en êtes contristé. Si vous voyez quelqu'un qui se soit converti et qui fasse de rapides progrès dans la vertu, qui en peu de temps soit arrivé à un haut degré de perfection, cela vous fait de la peine de vous voir en arrière. Si on le loue, vous en éprouvez du chagrin, et vous dites: « Oh! mais il n'a pas toujours été comme cela. Il était bien comme les autres; il a fait telle faute, et encore telle faute. » Tout cela est de l'orgueil. Et il n'y a rien de si contraire à la charité que l'orgueil: c'est l'eau et le feu.

« Le bon Chrétien n'est pas comme cela nues enfans, on le compare à une colombe, parce qu'il n'a point de fiel; il aime tout le monde, les bons parce qu'ils sont bons, les mauvais par compassion, parce qu'il espère qu'en les aimant il les rendra meilleurs, et parce qu'il voit en eux des âmes rachetées par le sang de Jésus Christ. Il prie pour les pécheurs et dit à notre Seigneur: « mon Dieu, ne permettez pas que ces pauvres âmes périssent. » C'est comme cela que l'on arrive au ciel. Je dis que ceux qui croient être quelque chose, parce qu'ils font certaines pratiques de piété, mais qui sont constamment en proie à la jalousie, à la haine, se trouveront bien dépourvus au dernier jour. — « Nous ne devons haïr que le démon, le péché, et nous mêmes. »

« Le monde passe; nous passons avec lui. Les rois, les empereurs, tout s'en va. On s'engouffre dans l'éternité d'où l'on ne revient plus. Il ne s'agit que d'une chose: « sauver sa pauvre âme. « Un bon Chrétien envoie toutes ses bonnes oeuvres, à la porte du ciel.

Il n'y a

— Il n'y a de malheureux Chrétiens, que ceux qui sont mau-
vais, qui abandonnent la prière et les sacrements et croupissent dans le péché : mais pour les bons chrétiens il n'y a plus de peines — Posséder Dieu c'est le bonheur des bonheurs - Ce bonheur fait oublier tout le reste. —
— On n'a pas besoin de beaucoup parler pour bien prier, On sait que le bon Dieu est là, dans le saint tabernacle; on lui ouvre son coeur; on se complait en sa sainte présence : c'est la meilleure prière celle là.
— Il ne faut pas s'étonner de l'égalité d'âme du serviteur de Dieu - Cette vie si dure, si assujettie, à laquelle il s'était vouée, était aussi la plus calme, la plus libre qu'on pût concevoir. Une seule chose enchaîne la liberté humaine, et trouble la paix d'une âme, c'est la crainte; et toute crainte se réduisant à celle de souffrir, rien n'arrêtait et ne troublait celui qui s'était fait de la souffrance une gloire et un bonheur.
Les oscillations, les troubles, les orages, les alternatives de joie et de tristesse naissent dans le coeur à l'occasion des désirs plus ou moins immodérés qui s'y forment. On ne souffre que parce que l'on veut encore : si l'on ne voulait plus rien que la volonté de Dieu; on serait toujours content. Plus de désirs, partant plus de peine.
De bonne heure, le saint prêtre en était venu à ce dépouillement universel, vrai trésor du coeur. —
— Ce qu'il y avait encor dans le serviteur de Dieu, c'était sa bonté. Au fond d'une vertu si virile on trouvait une délicatesse et une sensibilité exquises. — En s'inclinant devant la Croix du Sauveur, et en s'épanchant à ses pieds, les sentiments les plus tendres s'épuraient et s'exaltaient; ils prenaient un degré de plus d'énergie dans cette victoire permanente de la mortification et de l'humilité chrétienne sur les sens de l'orgueil. Il est une certaine mesure de bienveillance qui ne se puise qu'aux sources Divines. —

— Sa charité ressemblait à l'amour de Dieu, tant elle était pure, désintéressée, inépuisable. Il possédait déjà sur la terre le cœur qu'il a maintenant dans le ciel. —

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien aveugle, disait Mgr Viamey, bien plus, que ceux qui n'ont pas d'yeux. Nous sommes dans ce monde comme dans les brouillards; mais la foi est le vent qui les dissipe, et qui fait luire sur notre âme un beau soleil. — Voyez, chez les protestants, comme tout est triste et froid! c'est un long hiver. Chez nous tout est gai, joyeux et consolant. »

« J'ai eu le bonheur d'assister à deux administrations qu'Il a faites des derniers Sacrements, rapporte Mgr Taithaco dans ses notes, et je puis assurer que jamais je n'ai entendu discourir de l'autre vie avec une telle conviction, une telle foi. On eût dit qu'il apercevait des yeux du corps les choses dont Il parlait. Il inspirait à tous les assistants le désir de mourir entre ses bras. —

— « Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus: l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses; le vindicatif pense à sa vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon Chrétien à quoi pense-t-il? De quel côté se tournera son cœur? Du côté du ciel, où est son Dieu qui est son trésor. — « L'homme était créé pour le ciel; le démon a brisé l'échelle qui y conduisait. Notre Seigneur, par sa passion, nous en a formé une autre; Il a ouvert la porte. La très Sainte Vierge est au haut de l'échelle, qui la tient à deux mains, et qui nous crie: « Venez, venez! Oh! la belle invitation! Que l'homme a une belle destinée! Voir Dieu, le bénir, le contempler pendant l'éternité!

« Oh! quelle belle acquisition que le ciel! Mais que faut-il pour y arriver? La pureté du cœur, le mépris du monde et l'amour de Dieu. » Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans sa cour, Il se prit à dire en soupirant:

« Pauvres

— "Pauvres petits! Vous avez été créés pour chanter, et vous chantez;
"L'homme a été créé pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas."
"Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu, disait le Saint Curé
à quelqu'un qui nous l'a répété, c'est que nous ne sommes
pas arrivé à ce dégré, où tout ce que coûte fait plaisir.
— "L'Ave Maria est une prière que ne la fait jamais.
— "Lorqu'on veut offrir quelque chose à un grand personage
"on fait présenter cet objet par la personne qu'il préfère, a-
"fin l'hommage lui soit plus agréable. Ainsi nos prières
"présentées par la Sainte Vierge ont un tout autre mérite,
"parceque la Sainte Vierge est la seule créature qui
"n'ait jamais offensé Dieu. Tout ce que le Fils demande au
"Père lui est accordé. Tout ce que la Mère demande au
"Fils lui est pareillement accordé."
— "Rien n'afflige tant le coeur de Jésus que de voir toutes ses
"souffrances perdues pour un si grand nombre. Prions
"donc pour la conversion des pécheurs: c'est la plus belle et
"la plus utile des prières. Car les justes sont sur le chemin du
"ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer. — Mais
"les pauvres pécheurs! ..... Il y en a quelques uns qui sont
"en suspens. Un Pater, et un Ave suffiraient pour faire
"pencher la balance. — Que d'âmes nous pouvons convertir
"par nos prières! Celui qui tire une âme de l'enfer sauve
"cette âme et la sienne propre. Toutes les dévotions sont
"bonnes, mais il n'y en a pas de meilleures que celle là.
— Après les pécheurs, c'étaient les pauvres qui occupaient le
plus la pensée de M. Vianney. Il les aimait parceque Notre
Seigneur les avait aimés, et parce qu'Il comprenait que,
ne trouvant ici bas que privations peines, et rebuts de tout
genre, ils avaient plus besoin d'être prévenus, honorés et
consolés. — Le monde ne vient au secours du pauvre qu'en
l'humiliant par une pitié hautaine. Il semble ignorer
que si l'aumône oblige celui qui la reçoit, elle oblige aus-
si celui qui la donne, et lui interdit tout ce qui pourrait

reprocher

ressembler au reproche d'un bienfait. La religion comprend qu'en recevant de lui le pain, comme il reçoit de Dieu la lumière, le pauvre honore son bienfaiteur; que la pauvreté est non seulement intéressante, mais qu'elle est sainte et respectable. « Il y en a qui disent: « Oh! il en fait un mauvais usage. » Qu'il en fasse l'usage qu'il voudra, le pauvre sera jugé sur cet usage qu'il aura fait de votre aumône et vous, vous serez jugé sur l'aumône elle même que vous auriez pu faire et que vous n'avez pas faite. Il ne faut jamais mépriser les pauvres, parce que ce mépris retombe sur Dieu. —

De ce grand monde, que M. Vianney n'allait pas chercher mais qui venait à lui, il avait fait son trésorier, le protecteur de ses œuvres. Il était heureux de fournir aux riches l'occasion de s'enrichir encore en donnant à notre Seigneur. C'est ainsi qu'il est arrivé à couvrir au loin le pays de ses bienfaits. La liste de ces fondations serait infinie, et combien de bonnes œuvres qu'on ne connaît pas, pendant vingt ans qu'il a opéré le bien sans contrôle!

— « J'ai reçu deux lettres par le même courrier observait il un jour. Dans l'une on disait que j'étais un grand saint, dans l'autre que j'étais un hypocrite un charlatan. La première ne m'ajoutait rien; la seconde ne m'ôtait rien. On est, ce qu'on est devant Dieu — et puis pas plus.

— « L'humilité est comme une balance; plus on s'abaisse d'un côté, et plus on est élevé de l'autre.

— « Nous n'avons en propre disait il, que notre volonté; c'est la seule chose que nous puissions tirer de notre fond pour en faire hommage au bon Dieu. Aussi assure t'on qu'un seul acte de renoncement à la volonté lui est plus agréable que trente jours de jeûne. Toutes les fois que nous pouvons renoncer à notre volonté pour faire celle des autres, lorsqu'elle n'est pas contre la loi de Dieu, nous acquerons de

grandes

grands mérites, qui ne sont connus que de Dieu seul. Qu'est ce qui rend la vie religieuse si méritoire ? c'est ce renoncement de chaque instant à la volonté, cette mort continuelle à ce qu'il y a de plus vivant en nous. Tenez, j'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celles de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à Dieu qu'celle d'une religieuse qui est toujours en face de la règle. Dans le monde même à toute heure, on trouve à renoncer à sa volonté : on se prive d'une visite qui fait plaisir, on remplit une oeuvre de charité qui ennuie, on se couche dans minutes plus tard, on se lève deux minutes plutôt, lorsque deux choses se présentent à faire, on donne la préférence à celle qui nous plaît le moins.

Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul, et quand on a cette vertu, on a tout. »

#

Nous possédons un document, qu'au mois d'août 1858, M Vianey a déclaré formellement qu'il n'avait plus que pour une année de vie, et qu'en 1859, à pareille époque, il aurait quitté la terre. — Il était donc mort, le Curé d'Ars ! Il avait donc cessé cette vie de dévouement, et de prières, de charité et de patience, d'humilité et de sacrifice — Nous remercions Dieu, d'avoir été choisi pour remplir, avec notre bien aimé confrère l'abbé Déscôtes, ce pieux office, d'avoir pu baiser encor une fois cette chair couverte des glorieux stigmates de la mortifications, ces membres usés dans le service du Maître, ces mains innocentes qui ne se sont levées que pour bénir, ces pieds qui n'ont connus que les sentiers de la justice — cette poitrine où battait un coeur si vaste, si noble, si pur, et si tendre ; ces yeux qui voyaient Dieu Notre Seigneur, la Sainte Vierge et les anges, et qui ne dédaignaient pas de s'ouvrir encor sur les plaies, les misères et les hontes de l'humanité.

— Il y avait, en effet, dans cette mort, quelque chose qui faisait pleurer la joie, et sourire la tristesse. Il aurait fallu entendre ce qui se murmurait tout bas, et se proclamait tout haut. Malades guéris! Malheureux consolés! Existences retirées du gouffre! Consciences rétablies dans l'ordre et la paix! Vocations orientées et affermies! Ames replacées sur le chemin du ciel! Quelle oraison funèbre on aurait pu faire de tous ces bruits qui montaient de la foule!

— Malgré l'excessive chaleur, on put conserver le corps à découvert jusqu'à la nuit qui précéda les funérailles, sans qu'il offrit la moindre trace de décomposition. Le serviteur de Dieu semblait dormir. Ses traits avaient leur expression habituelle de douceur, de calme et de bonté. On eut dit même qu'il subissait peu à peu une transformation lumineuse. — Monseigneur étant arrivé le cortège commença à s'organiser.

— Après l'absoute faite par Monseigneur, le corps du saint prêtre fut porté dans la chapelle de Saint Jean Baptiste, où il avait consommé son martyre, à côté du confessionnal où il répandait d'une main si généreuse les trésors de la miséricorde de son Maître. Et maintenant, quel triomphe pour la Religion! quel spectacle vraiment digne d'étonnement, que cette gloire posthume, cette vie de la mémoire, qui commence à la tombe, cette canonisation entrevue. Quel enseignement, quelle source de profondes réflexion, que l'on soit croyant ou non, que ces honneurs solennels, et inaccoutumés rendus à la vertu cachée d'un pauvre prêtre qui s'ignore, qui se traite d'indigne et d'ignorant! Et il y avait là toutes les classes de la société sans exception, il y avait autour de cette tombe, réunis dans un sentiment commun de respect attendri, d'amour et de confiance, les plus nobles familles du pays, des officiers, des magistrats, de hauts fonctionnaires. Les hommes éclairés n'y manquaient pas, et ce n'étaient pas les moins émus.

Ce

Ce saint prêtre a été si connu, si aimé et vénéré, si populaire que pour avoir connu ses devoirs de prêtre et les avoir remplis. — — — Mon Dieu! qu'est ce donc que le prêtre, et quelle idée en a t'on dans le monde, que l'on croit si corrompu? Ah! les coeurs, dans leur fond le plus intime, ne sont peut être pas si mauvais qu'on le suppose! Ah le vrai bien et le vrai beau, quands ils leur apparaissent sans nuage et dans toute leur splendeur, les séduisent encore! On aura beau dire et beau faire, la sainteté est une puissance, la première puissance de ce monde! —

Dieu nous l'a longtems laissé! Nous avons bien besoin de lui; mais lui, il a besoin de repos, il a droit à la récompense. Qui! Il entre donc, dans les joies de Dieu. Et d'ailleurs, serait il tellement perdu dans les joies du ciel qu'Il ne puisse encor penser à nous, prier pour nous, et nous servir? Le ciel est si près de la terre, puisque c'est Dieu qui les unit! Dans le sein de Dieu où Il repose, le Curé d'Ars n'est pas tout entier perdu pour nous. Et voilà qu'un avertissement salutaire, sorti de cette tombe et des paroles que nous voudrions y graver, viendra, come un premier bienfait nous rappeler à tous que le Saint Curé d'Ars, peut faire encor du bien à nos âmes. —

Table des Matières

		Pages
Châteaubriant.	Migration des oiseaux.	1.
Le même.	A Elisa, la fille de mon ami	2.
L'abbé de la Menais.	Danger du monde dans le premier âge.	3.
Paroles de Mr de la Harpe,	après avoir ouvert le livre de l'Imitation de J.C.	4.
Avis d'une Mère à sa fille par Mme de Lambert.		5.
Bossuet.	Sur l'idolatrie.	8.
Lamartine.	Hymne de l'enfant à son réveil.	9.
" " "	Le tombeau d'une Mère	11.
Thomas.	Songe de Marc Aurèle.	14.
Delille.	Les Catacombes de Rome	15.
Lacépède.	La Vieillesse	18.
Délille.	La Mélancolie	19.
Voltaire.	L'Amitié — La Chaussée. L'Esprit.	21.
Chabanon.	L'Esprit de parti. — Voltaire. La Religion.	22.
Voltaire.	Existence de Dieu.	23.
Racine (le fils).	La Conscience	24.
Desmarais.	L'Amitié — Parny — La Providence.	26.
Le Franc de Pompignan.	La Rébellion et ses suites — La Soumission aux Rois. —	"
Le Franc de Pompignan.	La Bienfaisance, les Vertus &.	30.
Legouvé (la mélancolie)	Le Cimetière de Campagne.	32.
Délille.	La Mort.	33.

Malherbe —

Malherbe. à un Père sur la mort de sa fille. " 35.

Racine (Athalie). Choeur d'Athalie " " 36.

" . Choeur d'Ester. " " " 37.

Jean Benjamin Rousseau. — Aveuglement des hommes 39.

Voltaire. Lusignan à sa fille, pr la ramener à la Religion de son père 41.

Corresp: de Jefferson. — " " " 43.

Madame la Pre de Craon. Thomas Morus: (extraits) 43.

Silvio Pellico. Des devoirs des Hommes. Extraits: de 19 Chap: 49.

L. Aimé Martin. Education des Mères de familles: & 82.

Lamartine. Voyage en Orient — extraits: " " 83.

Anne Marie. — Léa Cornelia. " " " 96.

Lettres de B. M. " extraits " " " " 102.

Mme de Staël. — L'allemagne — extraits de 14 Chap: 103.

Bulwer. — Alice ou les Mystères. " " 153.

Józef Kremer — Listy z Krakowa — (wyjątki) " 156.

Rok 1843. W. M. Kilka Słów o Uniwersytecie Francuskim. 160.

Custine. La Russie 1839. " " " 162.

George Sand. — Consuelo. " " " 163.

Alex: Wrazicki: Rzym — Wspomnienia. " " 164.

" idem " Polska Dziewica " " 165.

Marya Zawadzka — aux enfans de Mme Melanie Sobańska 166.

Wincenty Pol: Pieśni polskie 1845. " " 168.

J. H. Newman — Conférences — extrait. " " 169.

Lamartine. — Jocelyn. " " " " 170

J. Fr: Mo:

J. Fr. Morawski. — Pod Popieniem Niemcewicza 171.
W. Pol — Kwiaty tajemnicze " " " " "
Klementyna z Tańs. Hoffmanowa. — Kolejé ludzkie " " 172.
S. Mycielska — Wzory. " " " " " 173.
Wielebny Ojciec Karol Antoniewicz, Do Krzyża — Kochaj 176.
Jadwiga Łuszczewska (Deotyma) — Geniusz " " 179.
Fryderyka Bremer. — Rodzina. " " " " 181.
idem , Córki Prezesa 182.
Lamartine. Cromwel. — " La Chûte d'un Ange 186.
idem — Voyage en Orient. " " " " 188.
Henryk Lisiewski. Postępowi — r. 857. " " " 189.
R. P. Ventura de Raulica. Mes Homélies, sur les Femmes de l'Evangile 190.
W. Wielogłowski. — Polska wobec Boga. — " " 204.
Ignac. Chodźko — Pustelnik w Pruninach — r. 859 205.
J. I. Kraszewski. — Wieczory Wołyńskie. " " 206.
Robert Burns. — Przed Śmiercią " " 207.
Octave Feuillet. — Le roman d'un jeune homme pauvre. 208.
A. Doujoulat. — Histoire de St. augustin. " " 209.
A. E. Odyniec — Do Córki Tesi, w dniu rozpoczęcia muzyki 214.
" Tesia do Lalki — Rubelek Tesi. " 215. 216.
J. I. Kraszewski — Mogiły. " " " 218.
Lebaillly. — Malice et Bonté " " " 223.
Józef Kremer. — Listy z Krakowa " " 225
L'abbé Alfred Monnin obi. Vie de Jean Marie Vianney, Curé d'Ars. 227.

Fin

Stran

Stran Stranou Stranou

Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1
62-002 Suchy Las
www.digital-center.pl
biuro@digital-center.pl
tel./fax (0-61) 665 82 72
tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.
Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.